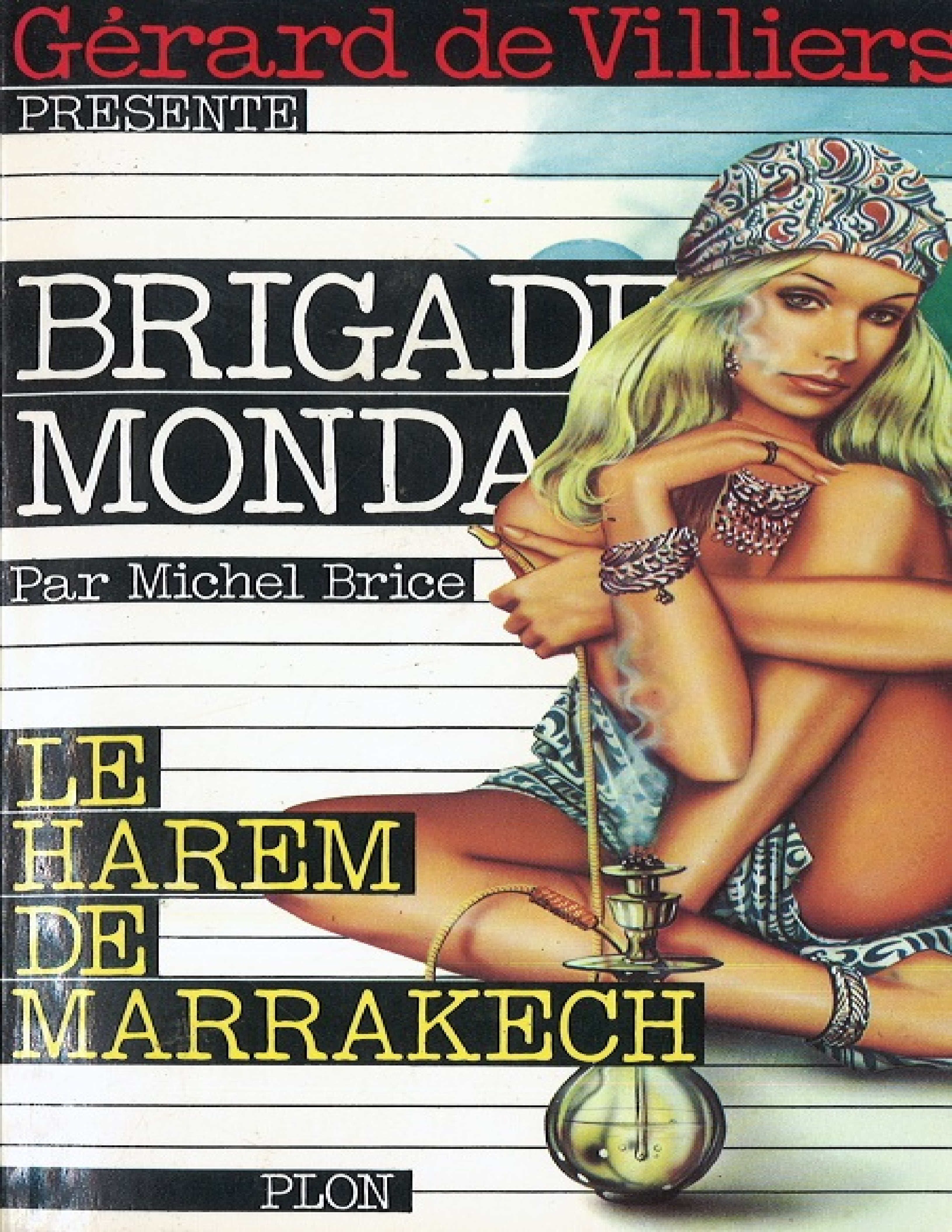

Gérard de Villiers
PRESENTE
BRIGADE
MONDAINE
Par Michel Brice
LE
HAREM
DE
MARRAKECH
PLON

MICHEL BRICE

Brigade mondaine
(N° 14)

LE HAREM DE MARRAKECH

Les dossiers Brigade mondaine de cette collection sont basés sur des éléments absolument authentiques. Toutefois, pour les révéler au public, nous avons dû modifier les notions de temps et de lieu ainsi que les noms des personnages.

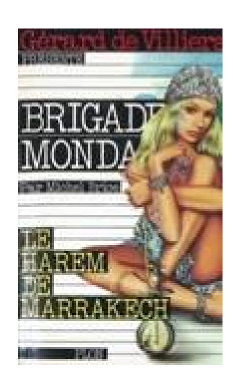
Par conséquent, toute ressemblance avec des personnes existantes ou ayant existé serait totalement involontaire et ne relèverait que du hasard.

ISBN : 2 – 259 – 00286 – 2

Résumé

Boris Corentin se figea. Ce qu'il voyait dépassait tout ce qu'il aurait pu imaginer. Le comble du raffinement dans le vice. Jamais encore, dans sa carrière de flic de la Mondaine, il était tombé sur une telle abomination. Et la fille qui gisait là ? s'offrant à lui, c'était Brigitte, la filleule de Brichot…

CHAPITRE PREMIER



Sous la chaude poussée du vent alizé venu de l'océan, le pêne se mit à forcer dans la gâche scellée au chambranle. Le courant d'air s'accentua tout à coup. Usée par deux siècles de manœuvres, la gâche s'entrebâilla sur ses clous rouillés. La vieille porte laquée d'un bleu cru s'ouvrit en grinçant mollement sur ses gonds.

Roger se contracta dans son fauteuil : dans la pièce voisine aux murs chaulés de blanc, Fawzia, la maîtresse de Makhzen, venait d'apparaître. Debout dans son tube d'étain gris, une éponge marine à la main. Nue.

Elle lui sourit. Totalement indifférente à son regard. Poursuivant ses ablutions comme s'il n'existait pas.

Grasse et mate de chair, les cheveux noirs, presque bleus, partagés par une raie centrale, elle avait une féminité lourde et généreuse de statue de Maillol. Quinze ans, seize au plus. Les paupières passées au khôl, le pubis épilé, les pointes des seins maquillées d'un brun luisant. Un extrait de

racine de thuya macéré dans l'huile et le citron. Secret de beauté ancestral des femmes du Sousse[1].

La main qui relevait ses cheveux en chignon et l'autre, celle qui pressait sur l'éponge pour la vider de son eau, étaient comme gantées d'un entrelacs compliqué de lignes, de cercles et de pointillés. Du henné. Un travail au pinceau qui avait dû prendre une heure pour chaque main. Sans compter les pieds, « chaussés » jusqu'aux chevilles du même réseau savant de peinture indélébile.

L'effet, avec la nudité absolument lisse de la fille, était saisissant d'indécence.

Fawzia se tourna, exhibant avec complaisance une chute de reins large à faire hurler de désespoir un couturier homosexuel du faubourg Saint-Honoré. Mais à faire sangloter de concupiscence la moitié mâle de l'Islam depuis les communautés interdites du Yun-Nam, en Chine méridionale, jusqu'aux fanatiques mahométans des sectes américaines, en passant par La Mecque et tout le « Croissant ».

Fasciné, Roger oublia ce qu'il était venu faire là : dégoulinant de l'éponge pressée à mort contre la nuque charnue, un fleuve d'eau claire se frayait un chemin multiple le long du dos, inondant en éventail la chute des reins, hésitant dans les fossettes profondes de chaque côté du sillon des fesses où il finissait par se ruer.

La nuque se tordit de côté. L'œil lourd de khôl de Fawzia jugea placidement de l'effet produit. En même temps, son corps tout entier pivota. Maintenant, l'éponge allait et venait entre les cuisses entrouvertes.

Invitation au viol immédiat.

Roger crispa les mâchoires. Il y avait longtemps que la drogue avait anesthésié les connexions nerveuses entre ses appétits et ce par où ils pouvaient s'exprimer.

L'impuissance de l'héroïne, le « H ». Le « Cheval ».

Il détourna la tête, mal à l'aise.

Au-dessus de lui, le docteur Makhzen esquissa un sourire lourd de mépris. Sans un mot, il alla refermer la porte de la chambre.

— Fawzia est un peu exhibitionniste, se contenta-t-il de murmurer en revenant. Il ne faut pas lui en vouloir. C'est de son âge.

Roger préféra ne pas répondre. La sueur gagnait son front.

— Allez-y, gronda-t-il. Vous m'avez déjà fait attendre assez longtemps.

La pointe taillée en biseau de l'aiguille s'avança à toucher la veine gonflée au pli du coude, sous le garrot de caoutchouc. Roger, son épaisse crinière rousse écrasée contre le cuir du vieux fauteuil, serra un peu plus fort le poing, attendant le pincement désagréable de la piqûre.

L'aiguille recula.

— Vous êtes drôlement abîmé, fit le docteur Makhzen d'une voix contrariée. Il y a eu un nouvel arrivage d'héroïne depuis quinze jours, à ce que je vois.

Roger se redressa.

— Je me passe de vos commentaires, siffla-t-il entre ses dents.

Le médecin plissa les paupières. Il étudia le hippie enfoncé devant lui dans le seul fauteuil potable de son cabinet de consultation. Avant la drogue, le Français avait dû être un bel athlète. Ça se voyait à l'ossature robuste, aux épaules encore puissantes malgré l'amaigrissement. Un reste de conscience professionnelle le fit soupirer. Dix-huit ans, guère plus… Dommage, une telle déchéance. Pas encore totale, bien sûr. Le hippie n'avait pas atteint le point de non retour, mais s'il continuait à se shooter au rythme actuel, ça n'allait pas tarder. Durcies, craquelées, parsemées de croûtes séchées, les veines des bras n'étaient plus que des chapelets de hernies. Et ce devait être pareil aux jambes. Peut-être même sous la langue. La recherche de veines fraîches ne fait pas le détail quand arrive le moment du manque et que les veines utilisées cèdent les unes après les autres.

Roger agita nerveusement son poignet droit, faisant tinter le bracelet de cuivre martelé qui l'alourdissait. Ses joues se creusèrent un peu plus. Il se mit à haleter dans la blouse brodée rose et vert devenue depuis longtemps trop ample pour lui.

— Démerdez-vous, lâcha-t-il. Après tout, piquer, c'est votre métier non ?

Makhzen haussa ses lourdes épaules enrobées de graisse.

— Je ne voudrais pas vous faire trop mal, c'est tout, remarqua-t-il d'un ton détaché.

Roger abandonna. Il détourna la tête vers la fenêtre grand ouverte.

De l'autre côté, le ciel. D'un bleu vif, avec des masses lourdes de nuages en route vers l'Atlas, loin derrière eux, au-dessus de Marrakech. Le vent alizé, chaud et doux, pénétrait dans la pièce, faisant flotter tout près de lui, sur la table roulante nickelée couverte d'instruments médicaux, un ruban de gaze stérile déroulée en écharpe. Ça sentait à la fois l'éther et l'iode : dix mètres en bas, c'était l'océan. Dans les cris des mouettes qui se battaient parfois jusqu'à ras de la fenêtre, on entendait le roulement sourd des vagues contre les amas de granit sur lesquels était bâtie la médina d'Essaouira[2]. Il faisait beau et calme, aujourd'hui. Les jours de tempête, l'océan se déchaînait contre la ville, inondant de nuées d'écume salée jusqu'aux terrasses les plus élevées. Après, il n'était pas rare d'y trouver des poissons projetés là par la violence du flot.

Les mâchoires de Roger tressaillirent un quart de seconde quand l'aiguille entra dans sa veine. Makhzen s'activa, branchant l'embout du fin tuyau de plastique transparent relié au flacon posé à même la mosaïque vert et bleu du dallage.

Un fin trait rouge vif inonda le tuyau à toute vitesse. Le sang se mit à se déverser dans le flacon, par faibles jets légèrement saccadés. En une minute, le niveau avait déjà atteint la base des trois lettres « OMS »[3] gravées dans le verre du flacon.

Roger sourit.

— Vous voyez, articula-t-il avec une lueur de fierté dans ses yeux gris, j'ai encore de bonnes veines.

Le médecin daigna admettre d'un hochement de tête. Il gratta son épaisse moustache noire.

— Combien de sang voulez-vous donner ? interrogea-t-il, professionnel.

Makhzen parlait français sans le moindre accent. Et pour cause. Il avait fait toutes ses études en France. Il aurait pu rester là-bas, mais le mal du pays avait été le plus fort. Né à Essaouira, c'était là et nulle part ailleurs qu'il voulait vivre.

Même si ce n'était pas la fortune. Loin de là. Ni les pêcheurs ni les artisans de la ville n'avaient de quoi le payer grassement. Aussi, il n'avait pas tardé à profiter du filon hippie. Depuis qu'Essaouira était devenue une sorte de petit Katmandou de remplacement, tout proche de l'Europe, une

colonie hippie de plus en plus nombreuse s'y était installée. La vie était très bon marché. Il suffisait d'aimer le poisson, les huîtres, la langouste ou le homard. Essaouira, c'est la pêche. Même le homard y est pour rien sur le port, à la criée, au retour des bateaux. Quant au logement, la médina et la casbah sont remplies de maisons à louer pour une bouchée de pain. Très belles avec leurs portes ouvragées, leurs dédales d'escaliers et de niveaux différents. Rien à envier en matière de pittoresque et de goût aux vieilles maisons de La Ponche à Saint-Tropez. Avec cet avantage supplémentaire de n'être pas encore à la mode. Et donc, ni frelaté ni cher.

Sans compter, bien sûr, le fait non négligeable, et premier moteur de la migration hippie : le Maroc, bien qu'il s'en défende vigoureusement, est un joli petit carrefour de la drogue.

Automatiquement, les hippies avaient amené avec eux à Essaouira leur lot habituel de parasites. Trafiquants, revendeurs. Et spécialistes de « l'or rouge ». À savoir, le trafic du sang. Le formidable réseau mondial qui consiste à acheter le sang de ceux qui n'ont rien d'autre à offrir. Les miséreux de l'Inde ou de l'Amérique centrale et de l'Amérique du Sud. Et les drogués. Il y a un tel manque de sang et de plasma dans les hôpitaux du monde entier que les laboratoires et les banques du sang se sont organisés. Ils payent des démarcheurs pour les fournir. Une affaire florissante pour ces derniers. Certains se font jusqu'à 40 000 dollars par mois, soit 200 000 F… Quant aux donneurs, ils touchent, suivant les régions, de 3 à 8 dollars le demi-litre. Soit de 15 à 40 F. Les ramasseurs, eux, touchent des sommes du même ordre. Sur le marché mondial, un demi-litre de bonne qualité peut atteindre jusqu'à 600 dollars. D'où les bénéfices énormes des trafiquants.

Et tout ça sous le couvert parfaitement usurpé de l'Organisation Mondiale de la Santé. En cas de contrôle douanier, quoi de plus simple que de faire fabriquer des flacons estampillés OMS ?

Rien qu'à Essaouira, Makhzen récoltait *grosso modo* chaque mois trente à quarante litres de sang : les chômeurs de la médina et de la région avaient vite appris à imiter les hippies désargentés…

Makhzen se pencha vers Roger, l'air soucieux.

— Vous êtes sûr que ça va ? murmura-t-il.

Roger prit une inspiration. Très contrarié. L'autre avait le regard aigu. Il avait repéré sa pâleur. Déjà, de légers bourdonnements ronflaient à ses

oreilles, couvrant le bruit de la mer. Il se sentait de plus en plus moite. Même le vent du large sur son front n'arrivait pas à éponger sa sueur.

Il se tourna avec effort vers le flacon. Le sang dépassait tout juste la graduation des 300 g.

— Vous ne croyez pas qu'il vaudrait mieux que je prenne votre tension ? avança le médecin.

Roger sentit l'inquiétude qui montait dans les yeux de Makhzen.

— Allez-y, lâcha-t-il, avec une pointe de découragement dans la voix.

Makhzen cessa de pomper sur son tensiomètre.

— 10,5, fit-il à voix basse. On ne peut pas continuer.

D'autorité, il arracha l'aiguille avant que Roger ait pu réagir. Le hippie plongea vers la jauge du flacon : 350 g. Il gagnait 50 dirhams[4] les 500 g. La somme exacte dont il avait besoin par quinzaine, son rythme de donneur de sang. Pas pour l'héroïne, bien sûr. Ça, il la gagnait comme revendeur. Mais pour le reste. Pour vivre.

— Attendons un peu, fit-il avec effort en se soulevant sur les coudes. Dans un instant, ça ira mieux, on recommencera.

Le médecin attrapa le flacon de sang et le colmata avec des gestes précis d'habitué.

— Pas question, je n'ai pas envie que tu claques dans mon cabinet. On va calculer. Je te donnerai ce que tu as gagné.

Libéré de l'aiguille qui le vidait autant de son énergie que de son sang, Roger se sentait aller beaucoup mieux, surtout que le vent alizé forcissait dehors, balayant la sueur sur son front.

— Je n'aime pas qu'on me tutoie, lâcha-t-il aigrement en refermant son bras sur le coton que Makhzen avait collé contre sa veine trouée.

Le médecin marocain jaugea du haut de sa quarantaine musculeuse le hippie pâle et hâve qui essayait de le narguer.

— Inutile de revenir, alors, fit-il d'un ton fatigué.

Une idée folle traversa Roger. Il avait soudain une furieuse envie de se lever pour aller prendre ce flacon, là-bas, rempli de son sang à lui, et de le vider par la fenêtre. Dégoût des choses, des hommes, et de la vie. Après,

pourquoi ne pas se jeter lui-même par la fenêtre ? De dix mètres de haut contre des rochers de granit, tête en avant, c'était la mort assurée.

Il se souleva sur les accoudoirs du vieux fauteuil. Il y eut un grincement de ressorts fatigués, puis un bruit mat sur le dallage. La dernière chose que vit Roger avant de s'évanouir fut le flacon rempli de laque rouge. Son sang qui paraissait le narguer sur la table roulante nickelée. Hors de portée.

Une odeur forte et chaude le réveilla. Une bonne odeur d'autrefois, quand il vivait chez ses parents, à Lisieux (Calvados).

Il cligna des yeux.

— Mais, c'est du saucisson ! bredouilla-t-il.

Tout à côté de lui, Makhzen découpait en rondelles savantes un superbe saucisson, épais, juste gras ce qu'il fallait.

— Vous voulez du vin avec ? interrogea le médecin en ouvrant son placard.

Roger se frotta les yeux. Une faim violente le tenaillait subitement. À dix-huit ans, même drogué à l'héroïne, on récupère vite. Et ça creuse, de donner son sang.

Il se jeta goulûment sur l'assiette.

— Du pur porc, et avec du beaujolais ! s'exclama-t-il en reprenant souffle. Ça n'est guère catholique pour un musulman !

Makhzen daigna sourire.

— Musulman… si peu !

Il se versa un verre de vin et le vida d'un trait. Puis il reprit son tensiomètre.

— Parfait, conclut-il après une petite minute d'attention. 12-7, c'est pratiquement redevenu normal.

Roger s'essuya la bouche avec le dos de la main, lorgnant vers l'assiette d'un air déçu : il n'y avait plus la moindre rondelle de saucisson.

— On complète le flacon ? dit-il, les yeux durs.

Le médecin lui fit signe de se rallonger.

— Si vous y tenez, dit-il, reprenant le vouvoiement puisque son client redevenait un client.

Il fut réglo. Ne volant pas une goutte de sang à Roger. Accroupi à ras du flacon, une main sur l'aiguille réintroduite dans la même veine, mais à la troisième tentative seulement cette fois, il arracha l'aiguille au moment exact où le sang eut atteint la graduation des 500 g.

Roger titubait en se levant.

— L'argent, dit-il. Vite.

Makhzen, sadique, prit le temps de reboucher le flacon et de le ranger dans son frigo. Puis il alla à son bureau, ouvrit le tiroir de droite et en sortit une liasse gonflée d'où il extirpa comme à regret cinq billets poisseux de dix dirhams.

Le prix du sang changea de mains.

Roger devina plus qu'il ne l'entendit le grincement de la porte de la chambre dans son dos. Il se retourna. Fawzia s'encadrait dans la porte grand ouverte. Rhabillée. Si l'on pouvait dire. Le vent plaquait contre son ventre et ses seins une ample saharienne de gaze brodée de fil d'or. Il faisait soleil dans la pièce derrière elle. Son corps tout entier apparaissait par transparence. Encore plus provocant que s'il avait été nu.

À ses oreilles, d'énormes boucles de métal ciselé pendaient. Tirant sur les lobes, quelles perçaient.

Avec sa saharienne de harem, ses paupières chargées de khôl, ses mains et ses pieds décorés de henné, Fawzia avait une ahurissante allure d'esclave barbare surgie du Moyen Age en plein XXe siècle.

Elle étudia la haute silhouette squelettique qui vacillait devant elle avec une espèce de commisération douloureuse. Roger se passa la main sur les yeux. Au comble de la honte : les yeux noirs de Fawzia lui criaient en silence quelle avait pitié de lui.

Il sortit sans un mot en se tenant au mur. Tout le temps qu'il descendit l'escalier, il lutta pour ne pas le dégringoler. Des essaims de mouches lui mitraillaient la rétine, et il lui semblait ne plus jamais pouvoir reprendre conscience de l'équilibre des choses. Il déboucha dans la ruelle au jugé. Ses jambes le lâchèrent, il s'effondra sur une marche, juste face à la mer. Un paquet d'embruns le fouetta en plein visage. Des hurlements de mouettes l'assourdirent. Il se laissa aller sur le côté en serrant entre ses doigts dans sa poche les cinq billets gluants.

— Le salaud…, balbutia-t-il dans un nuage cotonneux.

Il se redressa avec effort.

— Il m'a quand même refilé à bouffer… Dans son intérêt, d'accord. Mais ça coûte cher, le saucisson et le beaujolais ici…

Il sourit. Les gifles du vent le ravivaient. Il leva la tête vers la maison où Makhzen devait passer à un autre hippie. Il y en avait trois derrière Roger dans la salle d'attente…

— Heureusement que je l'ai, Makhzen, reconnut-il à voix basse, sinon…

Il se hissa sur ses jambes. Repris par la faim, comme chaque fois qu'il avait donné son sang.

Par la rue El Attarin, il rejoignit la petite place bordée de mûriers centenaires, devant la grande mosquée.

Brigitte reposa son verre de thé gorgé de feuilles de menthe.

— Tu es fou, commenta-t-elle avec un soupir excédé.

Il s'affala lourdement à côté d'elle et sortit ses billets.

— C'est moi qui vais payer ce que tu bois, lâcha-t-il après un regard mou sur la terrasse du café.

Seize heures, l'heure où les Marocains d'Essaouira, du moins ceux qui pouvaient, venaient s'offrir un café, un thé à la menthe, ou seulement un verre d'eau. Sur la chaussée, devant eux, un éclopé racontait des balivernes d'un ton mécanique. Incompréhensible, mais il était évident, d'abord qu'il était bourré de kif[5], ensuite que le principe de son numéro était de se moquer de lui-même. Sciemment. Dans l'espoir d'arracher une piécette ou deux aux consommateurs. À la commisération ou au mépris. De toute évidence, il s'en moquait, pourvu que les piécettes viennent.

Roger commanda un crème et un sandwich. Il insista pour payer dès qu'il fut servi.

Il jeta un dirham au clochard.

— Fous le camp ! rugit-il quand l'autre se précipita pour le remercier avec une obséquiosité lamentable. On t'a assez vu. Allez…

Il se tourna vers la fille.

— Ça te va bien, fit-il avec tendresse.

Moulée dans un jean délavé, les seins libres sous une blouse blanche de coton flottante, Brigitte portait des boots fauves aux pieds. Eculées, mais encore potables. Ce qui lui allait bien, au goût de Roger, c'était les lourdes boucles d'oreilles de métal ciselé, très berbères, quelle inaugurait aujourd'hui.

Roger plissa les yeux, examinant les attaches sur les lobes. Deux petites pinces à vis.

— Tu devrais te faire percer les lobes, remarqua-t-il, songeant à Fawzia.

Brigitte haussa les épaules avec agacement.

— Et puis quoi encore ? fit-elle d'un ton dégoûté.

Il préféra ne pas insister.

Brigitte secoua ses longues boucles blondes d'un mouvement nonchalant de la nuque. Les pendentifs se mirent à tinter, cristallins. Roger se concentra. C'est vrai qu'elle était ravissante. Encore plus belle avec son fier visage de fille libérée. Quand il l'avait découverte, presque un an plus tôt, à Lisieux, il avait vu juste. Cette grande fille à la fois mince et solide aux hanches et à la poitrine larges, front bombé, sourcils dessinés en arc, bouche charnue, yeux marron clair à la limite du jaune, était de la race aventureuse. Evident au premier regard. Il l'avait entraînée dans la cave où avec quelques copains il s'exerçait à la guitare et à la flûte indienne. Il lui avait fait découvrir l'amour. Elle était en terminale au CES. Précoce. Elle n'avait pas encore dix-huit ans. Excellente élève, bûcheuse. Mais elle l'avait rencontré. L'amour, le haschich, tout de suite. Une autre éducation, enivrante celle-là.

À la fin de l'année scolaire, en juillet, il était parti pour le Maroc, tout seul. Deux ou trois mois de « prospection », comme il disait. Il était revenu à Lisieux fin septembre. Juste le temps de reprendre Brigitte en main. Elle redoublait, pour cause de je m'en foutisme total au bac, la session précédente. Ils avaient combiné ensemble son départ. Facile. Brigitte avait un passeport : ses parents étaient des Français voyageurs. L'Europe entière en caravane tous les étés depuis des années.

L'argent du voyage, Brigitte l'avait trouvé en raflant la somme dans le portefeuille de son père, le jour de sa prise de liquide à la banque, immuable tous les mois. Sans scrupule. Depuis son échec au bac, on lui menait la vie dure à la maison. Elle étouffait. Elle avait l'impression, tout à coup, d'avoir des geôliers pour parents, et surtout, un jour, son père l'avait giflée, pour

une remarque politique à table, jugée inacceptable. Elle n'avait rien dit. Mais quand Roger avait réapparu, miraculeusement, elle avait pris sa décision.

La fuite.

Et tant pis pour sa mère. Depuis que Brigitte était devenue une femme, elle ne comprenait plus comment elle avait pu gâcher sa vie en se mariant. Pondre des gosses, devenir l'esclave cuisinière et ménagère d'un homme qui, tout compte fait, n'en fichait pas une rame à la SNCF où il était sous-chef de station. Pour, après, à la maison, mettre les pieds sous la table et se faire servir comme un pacha. Sans compter qu'il buvait… Et de plus en plus. L'ivrogne absolu. Ne dessaoulant jamais. Avec toutes les conséquences caractérielles inévitables. En clair, l'enfer familial.

Bien sûr, au décollage, à Orly, elle avait eu un pincement au cœur. Ce qu'elle faisait, c'était accentuer le côté victime de sa mère. Mais depuis qu'elle était là, à Essaouira, libre, c'était si loin, tout ça. L'ivresse totale de la liberté. À dix-huit ans, encore plus fort, comme sensation, que le hasch, ou même l'héroïne à quoi elle avait commencé de goûter une fois ou deux. Le meilleur, c'était cette découverte ahurissante : pas besoin d'être fidèle à un seul garçon. Dans la « communauté » de la médina, chaque fille pouvait coucher avec qui elle voulait, quand elle le voulait. Sans avoir de compte à rendre à personne. Sauf à la pilule, que Brigitte prenait scrupuleusement. Consciente que si elle avait décidé de faire de sa vie un grand Jeu avec un « J » majuscule, d'en profiter à fond, sans perdre une seule occasion de plaisir et de bonheur, il y avait quelque chose avec quoi il ne fallait pas plaisanter : la fatalité féminine qui veut que si on n'y prend pas garde, il peut arriver l'enquiquinement suprême, l'enfant. De toute façon un problème, et une perte de temps précieux, même si on le fait passer.

Elle s'étira dans le soleil, flattée par la remarque de Roger. C'était vrai qu'elle se sentait bien. Et belle. L'impression que toutes ses entraves avaient sauté. Jamais elle ne s'était sentie aussi bien physiquement. Quant à la séduction, pas de difficulté, son arrivée avait affolé tous les vrais mâles de la communauté. À savoir ceux que la drogue n'avaient pas rendus impuissants. Ou qui savaient en prendre juste ce qu'il fallait pour s'exacerber les sens sans risquer l'accoutumance. Là encore, une évidence qu'elle avait apprise.

Simple question de bon sens. Brigitte était-du genre qui voit plus loin.

Pas Roger. Elle s'en était très vite aperçue. Incroyable ce qu'il avait changé depuis son arrivée à Essaouira. Mangé par la drogue en trois mois. Avec tout ce que cela comportait. Déchéance physique et sexuelle. Abêtissement mental absolu. La veille, il lui avait fait une scène de jalousie parce qu'au réveil d'un shoot à l'héroïne il avait fait cette découverte inacceptable : elle faisait l'amour avec José, un Portugais, sur le divan voisin de celui où il « voyageait ». Le vrai petit-bourgeois de province transporté à Essaouira. Elle lui avait ri au nez. José l'avait rebordé dans son sac de couchage avec des gentillesses de mère poule, et Roger s'était mis à ronfler presque aussitôt.

Brigitte fronça les sourcils.

— Tu es dingue, fit-elle. Où ça va te mener de donner ton sang comme ça ?

Il haussa les épaules avec lassitude. Trop crevé pour avoir envie de répondre. De toute façon, il se moquait de tout depuis un moment. Makhzen, le requinquant au saucisson-beaujolais pour lui sucer cent cinquante grammes de sang supplémentaires, l'avait dégoûté à jamais de l'humanité. Déclic typique du drogué sur la mauvaise pente. La première véritable preuve administrée de la déchéance est retournée par le cerveau malade en attaque systématique d'autrui contre soi. Le début du délire d'auto destruction en marche.

Brigitte étudia avec dégoût le visage hâve aux yeux cernés de fièvre de celui qui avait été son premier amant, moins d'un an plus tôt. Qu'est-ce qu'il avait changé… Il était fort, doux et chaud. Il lui avait fait découvrir le plaisir dès la première fois. Aujourd'hui, c'était pratiquement un squelette qui ricanait en comptant ses billets pourris. Elle se détourna : dans sa barbe de quatre ou cinq jours, Roger avait des miettes de sandwich et elles ne le gênaient pas.

— Tu connais d'autres moyens de se faire un peu de fric ? glapit-il, rendu furieux par le mépris qu'il ressentait.

Elle chercha une dernière goutte de thé dans son verre, luttant pour ne pas être méchante.

— Pauvre conne, lâcha-t-il.

Elle rougit : à la table voisine, des Marocains. Ils avaient tourné la tête vers eux. Sûr qu'ils avaient compris.

— Il y a les vieilles touristes, articula-t-elle en dardant ses yeux dorés dans les siens. Elles payent ceux qui les baisent.

À Essaouira, les hippies doués par la nature « font » le restaurant du *Chalet de la Plage* où, le soir, *l'Hôtel des Iles*. Il y a toujours une Allemande, une Américaine, une Anglaise… ou une Française, de passage qui s'ennuie. Et que ça excite follement de payer un homme.

Roger s'immobilisa, les yeux injectés. Un instant, elle crut qu'il allait lui sauter dessus.

Même saigné de frais, et drogué à mort, il était encore capable de la briser.

Il secoua la tête comme un pendule.

— Tu es vache, gémit-il finalement.

Il s'affala sur la table de bistrot, la tête entre les bras, secoué de sanglots.

Alors, un reste d'affection envahit Brigitte. Elle avança sa chaise.

— Idiot, dit-elle à son oreille. Pardonne-moi, je veux te sortir de là. Tu te rappelles, on devait voyager. Tu avais dit : « Le tour du monde avant d'avoir vingt ans. » Je vais te sortir de là.

Il se redressa, ahuri.

— Ça alors, avoua-t-il avec une hésitation enfantine dans la voix, tu t'intéresses encore à moi ?

Elle chassa de ses doigts mis en peigne les mèches qui lui envahissaient le front.

— Attention, remarqua-t-elle, sérieuse, je veux que tu redeviennes le Roger d'avant, c'est tout.

Elle planta son index dans son front.

— Celui-là, le nouveau, je le jette.

Il se passa les mains sur la figure.

— L'argent, insista-t-il, buté, on n'en sort pas.

Elle rit.

— Combien il t'a donné, Makhzen ?

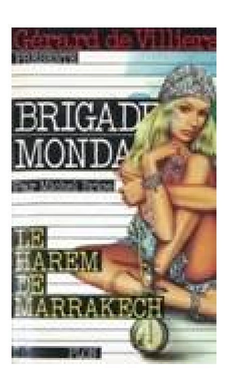
— Cinquante dirhams, avoua-t-il.

Elle se leva.

— Viens, décréta-t-elle. Dans une heure, je t’en montre le double. Mais à une condition : tu me laisses faire, complètement. Promis ?

— Promis, fit-il, incrédule.

CHAPITRE II



Aimé Brichot était au comble de la contrariété. La paperasserie. Et la pire : problèmes personnels. Une sombre complication dans son contrat d’assurance-vie. Quelque part, dans la vingtaine de feuillets éparpillés devant lui, il y avait un piège, il en était sûr. Mais il n’arrivait pas à le découvrir.

— Je vieillis, gémit-il dans sa moustache. Voilà que je me mets à comprendre l’utilité des conseillers juridiques.

Il essaya de se replonger dans les arguties du contrat. Pourquoi, tout à coup, lui assenait-on une augmentation de prime ? « Conformément à l’article « a » du chapitre IV de votre contrat », précisait-on. Or, le petit « a » du chapitre IV assurait que seule une modification réglementaire était susceptible d’apporter une autre modification, en boomerang, dans les accords dûment signés entre les deux parties. Quid de la modification réglementaire en question ?

L’assureur n’en soufflait mot. L’assurant pourtant, en fin de missive, de ses sentiments très dévoués.

En vérité, Aimé Brichot avait la tête ailleurs. Sinon, il aurait retrouvé sans difficulté l’annexe jointe à la missive. Et vicieusement évadée dans le fouillis de son dossier éventré. Tout y était, avec les références et même la citation du texte voté et publié au Journal officiel. Parfaitement légal, ce coup de 250 F de plus par an. Pour pas un sou de plus en cas de malheur.

Ce qui avait distrait Brichot, c’était l’affaire de sa nouvelle coupe de cheveux. Une grande décision mûrement élaborée la veille au soir devant sa glace en se brossant les dents avant de se coucher.

« Il faut se rajeunir, avait-il marmonné en crachotant des bulles de dentifrice. On va faire rafraîchir tout ça. »

En conséquence, aujourd’hui, à l’heure du déjeuner, il s’était fait pratiquement tondre le tour du crâne. Avec sacrifice de trois bons centimètres côté pattes. À l’examen, le résultat lui avait fait fourmiller le plexus solaire très désagréablement, et depuis, il n’arrêtait pas de filer aux toilettes pour se contempler avec masochisme.

Aimé Brichot, taillé court, avait plus que jamais une tête de poulet plumé. Totalement loupé. Ça lui amaigrissait encore plus le cou, ça lui creusait les tempes. Il avait le crâne presque chauve et, sous les deux verres épais de ses lunettes de myope, la moustache le narguait. Ridicule, trop en brosse. Absolument incongrue avec la tonte sévère du reste.

Pour se punir de ne pas résoudre son problème assurances, il fonça pour la sixième ou septième fois de la journée aux toilettes.

En ressortant, il avait envie de s’acheter une perruque.

« Jamais Jeannette ne me pardonnera », marmonna-t-il.

Il rouvrit la porte du bureau des Affaires Recommandées avec la dignité furibarde du gaffeur incorrigible.

— Tu es vraiment impayable ! s’exclama Rabert, plus apoplectique que jamais. Tu aurais voulu te faire la vraie tête du poulet de bande dessinée, tu n’aurais pas mieux réussi.

Brichot verdit. Réalisant seulement l’horreur supplémentaire de sa nouvelle coupe. Il n’avait pas fini d’en entendre. Rien de plus vachards que les policiers entre eux.

Rabert arrêta la réplique en agitant l’index vers le téléphone.

— C’est pour toi, dit-il, on te cherche partout depuis trois minutes. Tu étais où ?

Brichot éluda de la main.

— Ah, Germaine, depuis le temps, comment ça va ? s’exclama-t-il. Tu m’invites enfin en weekend ?

Germaine était la sœur aînée d’Aimé Brichot. Mariée et mère de famille, établie à Lisieux, Calvados. Il était le parrain de l’aînée de ses deux filles.

Son ton de gaieté s’évanouit dans sa gorge.

— Quoi ? fit-il dans l’écouteur, vert d’étonnement. Brigitte a disparu ?

Brigitte, sa filleule. Dix-huit ans. Belle à damner son parrain. Intelligente, excellente travailleuse. Malgré son échec au bac, en juin dernier. Petit passage à vide classique à cet âge. Mais qui prenait tout à coup des proportions extrêmement graves avec ce que sa sœur lui débitait d’une voix hachée de sanglots : Huit jours plus tôt, Brigitte avait disparu, sans un mot d’explication. Emportant sa valise. Et c’était sûrement elle qui avait pris la liasse de 1 000 F évaporée dans le portefeuille de son père.

Il raccrocha en tremblant.

— Mon Dieu, gémit-il, la petite a fait une bêtise.

Rabert comprit que le temps de la plaisanterie était terminé.

— Raconte, dit-il en se levant.

Boris Corentin planta ses yeux noirs dans les yeux de Brichot, effarés derrière ses verres.

— Pourquoi Germaine ne t’a-t-elle pas prévenu tout de suite ? dit-il.

Brichot se mordit la moustache.

— Comprends-les. Avec Paul, ils ont d’abord attendu. Un jour, puis deux. Puis ils sont allés au commissariat. Ils espéraient toujours. Ils ont fini par m’appeler.

Il se tordit les mains :

— Ils sont désespérés. Tu comprends, pas le plus petit indice. Impossible de savoir où elle est. Volatilisée.

Il se dressa péniblement.

— Boris, reprit-il. Demain c'est samedi, je suis de permanence, tu me remplaces. Il faut que j'y aille.

Boris Corentin étudia un instant la maigre silhouette voûtée de son équipier.

— Toi aussi, tu es trop bouleversé. On va s'arranger, je t'accompagne.

Il vira vers Rabert.

— Rends-nous service. Tu fais quoi, demain ?

Le visage rubicond de Rabert s'ouvrit avec amitié.

— Allez-y tous les deux, dit-il. Tu as raison, Mémé n'est pas en état de faire du bon travail tout seul.

— Merci, fit Corentin, je te revaudrai ça.

Il fronça les sourcils.

— Attends-moi ici, je vais voir Baba. Il faut qu'il nous aide lui aussi.

Le Patron de la Brigade Mondaine rectifia distraitement son nœud de cravate.

— Et voilà, fit-il d'une voix sourde. À force de vivre dans la fréquentation du crime, du vol, de la malhonnêteté et de toute la folie humaine, on finit par voir tout ça à froid, en professionnel. Puis tout à coup, ça nous arrive à nous autres aussi.

Corentin regarda son supérieur avec attention. Assez remué par la réaction de Charlie Badolini. Il venait de donner la preuve que pour lui ce n'était pas un vain mot, la grande famille policière. Un des inspecteurs de son service, la Brigade Mondaine, était frappé dans sa personne, et il réagissait bien. En prenant ça à cœur. Comme s'il s'agissait de lui-même.

— Vous avez raison, reprit Charlie Badolini en craquant une allumette sous sa énième Celtique de la journée. Partez avec Brichot. Prenez un jour de récupération. Allez-y, mais à titre personnel, bien entendu. Et surtout pas de vagues…

Il sourit :

— Tenez-moi au courant de ce que vous apprendrez. N'hésitez pas à m'appeler chez moi.

— Merci, monsieur le divisionnaire, dit Corentin. Ça va soutenir Brichot.

Charlie Badolini s'enveloppa dans un nuage de fumée bleuâtre pour cacher l'émotion qu'il sentait monter en lui : il n'avait pas d'enfant. Corentin, son inspecteur préféré sur la centaine que comptait la Brigade Mondaine, était un peu son fils. Des ennuis de famille frappaient Brichot, l'équipier de Corentin aux Affaires Recommandées, ça le touchait d'autant plus lui-même.

— C'est tout naturel, fit-il en agitant sa main aux longs doigts nicotinisés par près de quarante ans de tabagie.

Il rouvrit un dossier.

— Bonne chance, dit-il.

En bas des marches, dans le hall du 36, quai des Orfèvres, Péricard, le plus vieux des journalistes accrédités à la P.J., se tapait sur les cuisses. Réellement. Il attendit qu'Aimé Brichot soit arrivé à sa hauteur.

— Qu'est-ce qu'il vous arrive, inspecteur ? éructa-t-il, hilare. Vous sortez de tôle ? On vous a passé la boule à zéro ?

Aimé Brichot se raccrocha à la rampe, muet. Péricard se remit à se taper sur les cuisses.

— Ou bien vous lancez une mode ? glapit-il avec une jovialité forcenée. Notez que ça vous va très bien. Il ne vous manque plus que le képi de gardien.

Brichot agita la main comme dans un cauchemar. Boris Corentin, en retard de dix marches derrière lui, dévala l'escalier.

— Péricard, fit-il en s'interposant, pose tes valises, mon vieux, tu te trompes de train.

Le vieil accrédité lui souffla au nez une haleine empestée de bière.

— C'est pourtant exact, ce que je dis. Jamais vu votre collègue aussi mignon…

Corentin lui massa doucement le front.

— Arrête, ça vaut mieux. Vraiment pas le jour à plaisanter.

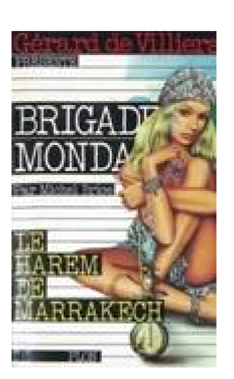
Il s'expliqua en courtes phrases hachées. Péricard se recula, rouge.

— Pardon, inspecteur, bafouilla-t-il.

Il les regarda partir en s'appuyant à la rambarde.

— Mince alors, murmura-t-il, si même les flics ne sont plus garantis contre les problèmes, où on va ?

CHAPITRE III



Jean-Philippe Dugard s’arrêta à mi-chemin de la jetée. À gauche et à droite, les chalutiers en construction. De magnifiques architectures navales comme autrefois. Les pêcheurs d’Essaouira fabriquent eux-mêmes leurs bateaux. À la main. Une extraordinaire survivance de l’artisanat du temps passé en plein XXe siècle industrialisé à outrance. Ça sentait à la fois le chêne scié du matin même, le poisson, le goudron à calfater. Et le sel, venu de derrière la jetée d’où une gerbe d’écume sautait de temps à autre. En face, côté terre, la longue baie de sable blanc d’Essaouira et, dans l’intervalle, la mer, d’un gris plombé scintillant sous le soleil tamisé par les nuages qui s’amassaient. Les vents alizés faisaient mugir les haubans des chaluts, sifflaient dans les charpentes.

— Vous m’emmenez où ? questionna-t-il, mi-rieur, mi-inquiet.

Brigitte l’observa, amusée. Décidément, elle n’arrivait pas à le prendre au sérieux avec son costume gris anthracite de cadre supérieur en séminaire à Marrakech, à la *Mamounia* sûrement, ou au *Saadi*[6]. Parfait dans le rôle, jusque dans la chemise bleu ciel à cravate club rouge et or, très américaine,

et surtout le badge agrafé au revers de son veston avec son nom tapé à la machine sur le bristol glissé dans le plastique.

Elle arrondit les lèvres.

— Tu as peur ?

Il se cabra.

— De quoi ? fit-il, faussement enjoué.

Il jeta un œil en arrière vers la haute silhouette inquiétante du rouquin osseux qui les suivait à cinquante mètres depuis un moment.

— Qui c'est ? fit-il sur le même ton.

Elle s'étira, pour raviver la libido du cadre supérieur. Le vent se fit son allié, plaquant sa blouse contre les deux globes gonflés de ses seins libres. Elle se sentait paisible, comme si elle faisait depuis toujours ce qu'elle s'apprêtait à faire. Et pourtant, elle n'était à Essaouira que depuis huit jours. Une semaine qui lui paraissait, à y regarder, comme un siècle d'aventures, d'enseignements, de jugements pris et de choix décidés.

— T'inquiète, dit-elle d'une voix unie. Un voyeur. Pas méchant.

Il se rétracta, les yeux quand même rivés aux pointes qui tendaient le tissu.

— Dis-lui de partir, fit-il, buté.

Elle ondula.

— Vingt dirhams de plus.

Elle eut une moue avide.

— Ça me plaît, moi, qu'il regarde. Si tu m'en prives, c'est vingt de plus.

Il s'indigna.

— Ça va faire cent vingt !

Elle rit.

— Rappelle-toi ce que je t'ai promis. Ça vaut le coup, non, de faire un petit sacrifice ?

Sidérée, en même temps qu'elle parlait, de la facilité avec laquelle elle entrait dans son rôle. Ça n'était donc pas plus difficile que ça de faire la pute… Une découverte enivrante, et qui la galvanisa.

— Alors, c'est oui ou non ? jeta-t-elle. Dépêche-toi, le temps passe.

— D'accord, souffla-t-il. Mais fais-le partir.

Elle agita la main en direction de Roger. Le geste qui signifie : « Tire-toi. » Roger s'arrêta net, à l'aplomb d'une carène fumante de goudron à calfater.

Satisfait, Jean-Philippe Dugard reprit sa route. Dans son dos, Brigitte refit un signe à Roger, qui voulait dire, celui-là : « Reste calme. Aie l'air de disparaître, c'est tout ce que je te demande. »

Elle avait levé le cadre supérieur avec l'aisance d'une vieille professionnelle au restaurant du *Chalet de la Plage* où Dugard en était à son troisième cognac avec ses complices de virée « professionnelle » après s'être empiffré de homard flambé arrosé de Valpierre blanc, un vin marocain frisant les quatorze degrés. Elle l'avait choisi au jugé tout en trempant ses lèvres dans un café au comptoir. L'air poire à souhait. Dès qu'il s'était levé pour aller aux toilettes, elle l'avait suivi et, dans l'encadrement de la porte, elle l'avait abordé direct.

Bouche grand ouverte sous son nez. Puis :

— Cent dirhams en commençant par là. Et si tu as encore des réserves, le reste est gratis.

Soufflé, il l'avait contemplée de haut en bas. Jamais on ne lui avait fait une proposition pareille, et pour cause. Bon père et bon époux, Jean-Philippe Dugard n'avait, à quarante ans, en manière d'aventures, que de vagues et rares souvenirs de jeunesse. Ce qui voulait dire : d'avant son mariage. À vingt-trois ans. Après, cinq gosses, quatre filles et, ouf, un garçon. Plus la vie sage, besogneuse et frénétiquement pitoyable du gravissement des échelons professionnels. Directeur d'agence à Saint-Etienne d'une grosse boîte de cartonnage à ramifications européennes, il venait d'accéder au rang béni de ceux qui partent en « séminaires d'études ». Gâté pour son premier : Marrakech. La *Mamounia.* L'ivresse, et la démangeaison accélérée d'un début de démon de midi.

Il avait dit oui. Pour faire l'homme. Vis-à-vis des autres, là-bas, qui n'avaient pas manqué de repérer la fille et son manège. Dès l'arrivée de Brigitte. D'instinct, à dix-huit ans, elle était si bien entrée dans la peau du personnage qu'ils s'y étaient tous trompés. Verts de jalousie de n'avoir pas été choisis comme possibles : Brigitte en avait laissé se lever trois avant de se décider. Craignant par intuition des habitués avec qui il serait dur de se montrer à la hauteur…

Jean-Philippe Dugard étudia le paysage d'un regard circulaire.

— On va être tranquilles, au moins ? insista-t-il.

Elle rit, reprenant une entière confiance en elle devant la naïveté du « client ».

— L'argent d'abord, dit-elle. Cent vingt.

Elle avait lu, un jour, dans une nouvelle *d'ici Paris,* la lecture favorite de son père, que les prostituées se font payer d'abord.

Il obtempéra. Elle enfourna les billets dans la poche de fesse de son jean. Puis elle ôta sa blouse à toute vitesse.

Jean-Philippe Dugard voûta sa maigre silhouette légèrement bedonnante. L'air du large, le spectacle qu'il voyait lui rendaient soudain toute sa conscience. En bien. Désinhibé par les vins et l'alcool, fouetté par l'iode marin, il se sentait devenir très viril. Très « macho », comme disent les Mexicains.

— À genoux, grinça-t-il. Mais avant, baisse le jean. Je veux voir le ventre. Et les fesses.

Elle obéit et s'agenouilla dans son » pantalon rabattu au bas de ses cuisses. Là où ils étaient, au bout de la jetée, dans un amas de goémons tassés, le vent se donnait à fond. De temps en temps, un peu d'écume venait fouetter son dos. Alors, elle frissonnait. Et son client se faisait plus dur dans sa bouche, revigoré par des phantasmes de domination que ces frissons multipliaient.

Il se sentait merveilleusement bien. La fille était splendide, seins larges et lourds, comme il aimait, reins puissants avec deux fossettes profondes. Devant, la toison blonde, très bouclée, dissimulait à peine la fente des lèvres.

Une impression de viol l'envahissait. Il en arrivait à oublier qu'il avait payé et que la fille ne faisait que son travail. Chaque fois qu'il avançait, heurtant le fond de sa gorge, elle était secouée de spasmes de toute l'échine qui le rendaient peu à peu complètement fou. Une fois, pendant son service militaire, une fille lui avait accordé ce que celle-ci lui offrait avec une générosité sans complexe. Puis, il n'était plus jamais entré dans la bouche d'une femme. Mme Dugard étant l'opposé exact d'une personne à qui on

puisse demander ça. Il lui avait bien fallu se rabattre sur les revues spécialisées. Vingt ans de concupiscence secrète et désespérée.

Brigitte s'étonnait elle-même. Elle appliquait avec une science consommée les conseils de José, distribués la veille au soir.

« Bien au fond chaque fois, avait-il recommandé. Comme si tu voulais avaler. Mais doux, très doux. C'est fragile, la bête. »

La bête Dugard explosa dans un déhanchement fauve qui fit sauter le badge du veston qu'il avait refusé de quitter. Brigitte respecta jusqu'au bout les conseils de José. Elle reçut l'assaut sans faiblir, jusqu'au dernier soubresaut.

Allongée, grand ouverte dans les goémons, Brigitte observait son client avec curiosité. C'était donc ça, recevoir un inconnu dans sa bouche pour de l'argent, et rien que pour de l'argent. Pas compliqué. Vraiment pas de quoi en faire un monde.

Elle rit.

— Tu en veux encore ?

Il se recoiffa, hésitant. Dessaoulé.

— Eh bien, fit-il d'une voix molle, laisse-moi le temps de souffler.

Elle se recroquevilla.

— Tant pis, fit-elle. Ce sera pour une autre fois.

Déjà désintéressée par le personnage. José, lui, n'avait jamais besoin de souffler…

Elle se bloqua. Là-haut, sur la jetée : Roger, les yeux hors de la tête, et qui n'était pas seul. Autour de lui, trois jeunes Marocains, sûrement des ouvriers du chantier naval. Et surtout, deux Européens. L'âge de son client, à peu de chose près. Mais d'un genre totalement différent, que son flair de femme devinait déjà comme si elle lisait en eux à livre ouvert. Grands, costauds, habillés façon sport, savamment négligés, l'un avec un appareil photo en bandoulière, l'autre un cigare aux lèvres, c'étaient des hommes à femmes. Et du genre qui a roulé. Pas besoin d'avoir beaucoup d'expérience pour le sentir.

Brigitte les étudia tous, les uns après les autres. Posément. Comme si elle les narguait. Une excitation folle venait de la prendre. L'envie brusque de

faire l'amour. Ils l'avaient vue avec le cadre supérieur, ça ne faisait aucun doute. Donc, pour eux tous, elle était pute…

Elle éclata de rire dans le vent. Puis elle se tourna vers l'homme à l'appareil photo :

— Tu n'aurais pas du hasch ? Ou du kif ? Un joint quoi…

L'Européen sourit :

— Bien sûr, dit-il. Tiens.

Elle happa la cigarette au tabac mélangé de drogue. La première bouffée lui envahit les poumons voluptueusement.

Très vite, elle se sentit bien. Tous ses sens exacerbés. Elle rit encore et s'étira.

— Toi, fit-elle en pointant l'index vers un des Marocains.

Sidéré, Jean-Philippe Dugard se pencha pour récupérer son badge en vitesse. Puis il recula et disparut.

— Brigitte ! gémit Roger.

Elle fouilla dans la poche de son jean.

— Tiens, viens chercher l'argent, et fiche-moi la paix.

Il obéit avec une veulerie qui la stupéfia. Il disparut à son tour. Alors, juste au moment où le Marocain se penchait sur elle, elle vit l'Européen armer son appareil photo.

Elle secoua l'index.

— 100 dirhams ! cria-t-elle.

Des mouettes se battaient au-dessus d'elle, couvrant sa voix. Elle répéta son offre. L'Européen rit et jeta deux billets de 50 dirhams.

— Pour le tout ? fit-il.

Elle sourit.

— Juste pour les photos, rectifia-t-elle en enveloppant le torse mince et musculeux du Marocain. Elle chercha ses lèvres.

— Tu es pauvre, toi, ce sera gratis, murmura-t-elle avec amitié.

L'homme au cigare se releva.

— Dis-moi, fit-il, admiratif, en regardant Brigitte compter ses billets, tu n'as pas perdu ta journée !

Elle hocha la tête.

— 450 dirhams à vous deux, dit-elle, ce n'est pas si mal, non ?

Il la laissa se rhabiller et s'assit à côté d'elle. Ils étaient seuls maintenant tous les trois.

— Tu n'as pas peur qu'on te reprenne tout ça ? murmura-t-il.

Elle se recula.

— Facile, vous deux. Je ne suis qu'une fille.

Il rit.

— Tu es bien, tu sais ?

Elle remercia d'une moue rapide.

— Qui est-ce, ton maquereau de rouquin ? reprit-il.

Elle fixa avec étonnement le dur visage au-dessus d'elle. L'inconnu auquel elle venait de se donner était très beau. Mâchoires musclées, joues maigres, un étonnant réseau de fines rides en étoile autour des yeux noirs. Elle se tourna vers celui qui l'avait prise juste avant et qui avait un rouleau de pellicule entier d'elle ans son appareil. Pas mal non plus. Plus petit, moins bien bâti, un peu chauve, mais pas sans charme.

— Vous voulez en venir où, vous deux ? fit-elle en se mordant les lèvres.

Les yeux noirs qui l'observaient se firent plus aigus.

— Tu vaux mieux que la vie que tu mènes, petite idiote. Est-ce que tu peux comprendre ça ?

Soufflée par la brutalité du ton, elle resta un instant bouche bée.

Puis elle se mit à réfléchir. Très vite. Essaouira. La communauté. Roger. La pêche au fric éternelle.

D'accord, il y avait le hasch et le kif, le takrouri, comme disent les Marocains, mais pour en avoir, fallait-il absolument vivre dans cette atmosphère-là ?

Elle palpa rêveusement les 450 dirhams. Avec les 120 qu'elle avait donnés tout à l'heure à Roger, cela faisait 570 en tout, gagnés en une heure de temps. Et avec cette formidable jouissance d'avoir fait crier plusieurs hommes les uns après les autres…

— Tu as quel âge ? reprit l'homme, attentif.

— Dix-huit, lâcha-t-elle.

Il siffla, admiratif.

— Qu'est-ce que tu es douée ! Tu as appris tout ça où ?

Elle sourit, flattée.

— Je suis précoce.

Il hocha la tête.

— Pour ça, inutile de le préciser…

Il se leva :

— Willy, dit-il doucement, tu es d'accord pour offrir un verre à mademoiselle ?

Willy approuva gaiement :

— Si elle est d'accord, elle…

Brigitte les jaugea tous les deux.

— Ça n'engage à rien, comme on dit, remarqua-t-elle.

Sur la jetée, elle parut réfléchir et s'arrêta :

— Pour les photos, dit-elle, c'était 100 dirhams, non ?

Willy approuva, surpris. Elle sortit la somme de son jean.

— La pellicule, ordonna-t-elle.

Il se cabra.

— On ne revient pas sur un marché conclu, protesta-t-il.

L'autre intervint avec vivacité.

— Rends-lui la pellicule. Sois beau joueur.

Willy ouvrit son sac de photographe et extirpa une bobine à regret. Brigitte happa la bobine et la déroula vivement avant de la jeter à la mer.

— Comme ça, la conversation sera plus nette, fit-elle en repartant.

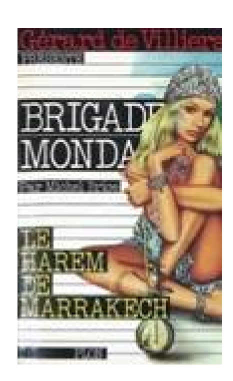
L'inconnu aux yeux noirs l'arrêta par le poignet :

— Tu sais que tu es assez étonnante ? fit-il en plissant le front.

Elle se rapprocha de Willy, dansante.

— Tu n'as pas encore un joint ? dit-elle avec gourmandise.

CHAPITRE IV



Boris Corentin sortit encore une fois de sa poche l'adresse griffonnée par Aimé Brichot.

28, chemin du Vert-Pré, la Boissière.

— On va bien pouvoir nous renseigner, fit-il un peu las.

Cela faisait une bonne demi-heure que la R 5 de Brichot tournait dans le coin sans réussir à s'y retrouver.

Brichot stoppa sur le bas-côté et mit le frein à main.

— Tu n'es jamais venu depuis le changement d'adresse de ta sœur, reprit Corentin, ça, je le sais. Mais elle t'a expliqué, au téléphone, comment arriver jusqu'à elle ?

Aimé Brichot se voûta, conscient que sa flèche s'efforçait d'être gentil.

— Excuse-moi, j'ai oublié les détails topographiques reconnut-il avec effort.

Corentin sourit.

— Ça n'est pas grave, on a le numéro du téléphone, c'est l'essentiel.

Il étudia le paysage à travers le pare-brise. Vision classique de petite banlieue de province mangeant les champs et les pâturages à grand renfort de pavillons à jardinet et de cités bordées de peupliers à peine sortis des pépinières.

— La pompe à essence, après le carrefour balisé, décréta-t-il. Ils ont sûrement le téléphone.

La fille regardait Boris Corentin comme une chatte affamée en face d’une douzaine de boîtes de Ron-Ron grandes ouvertes pleines à ras bords.

Il ferma les paupières avec effort. Le comble… La pompiste était saoule, totalement dépoitraillée, ses gros seins sortant à moitié du corsage boutonné de travers. Elle avait surgi de l’arrière-boutique en dandinant. Avec un litre de vin rouge sous chaque aisselle.

Elle rit grassement devant l’air ahuri de l’athlète aux yeux noirs qui lui faisait face.

— Bon Dieu, c’est déjà Noël ! éructa-t-elle en s’avançant.

Il se recula, luttant contre le dégoût : la jupe grise de la fille était tachetée de vin rouge frais. Ses pieds nus nageaient dans des savates à bout découpé par où passaient des orteils aux ongles noirs. Sans doute, dix ans plus tôt, elle avait dû être appétissante. Il estima son âge au jugé. Trente, trente-cinq ans au plus, et déjà les jambes lourdes de varices en développement accéléré. Pas plus de trente-cinq ans, pourtant : le visage, même bouffi, gardait un reste de jeunesse qui ne résiste pas, quelques années plus tard.

— Excusez-moi, dit-il, il faut absolument que je téléphone.

Il sourit :

— Pardonnez-moi, mon ami a besoin d’essence.

Elle souffla une haleine avinée.

— Ne vous faites pas de bile. Il n’a pas besoin d’essence, votre ami, tout ce que vous voulez, c’est le téléphone.

Il admit d’une moue amusée.

— Vous êtes fine mouche, remarqua-t-il en forçant sur l’admiration dans le ton. Alors… Je peux téléphoner ? C’est urgent, je vous assure.

La fille hésita, remontant les litrons de rouge sous ses bras avec de lentes saccades des coudes.

« Elle va me sauter au cou », se dit Corentin, paniqué.

Il y eut un bref affrontement de regards. La fille dut sentir que ça ne marcherait pas.

— Il faut demander la clé à Etienne, fit-elle, désabusée.

Corentin soupira, soulagé.

— Etienne ? fit-il.

Elle secoua un des litrons.

— Mon mari. Il cuve là-bas, dans l'atelier à vélos.

Elle décapsula d'un coup d'ongle son litron et en vida une rasade.

— Il a la clé du téléphone. Vous comprenez, on nous l'a déjà fait le coup d'appeler en douce sous prétexte d'aller aux toilettes pendant qu'on sert l'essence.

— Je vois, fit Corentin, compréhensif. Mais franchement, je peux avoir la clé ?

Elle posa ses deux bouteilles sur le bureau, au milieu des notes de vidange et de graissage.

— Vous êtes marrant, vous. Vouloir téléphoner ici quand il y a le bar-tabac à cent mètres.

Il accusa le coup, contrarié.

— Je ne l'avais pas repéré, avoua-t-il.

Elle vint jusqu'à lui. La poitrine rebondie, grasse et laiteuse, se mit à se balancer à ras de son veston.

— Juste un bisou du bout des lèvres, fit-elle, les yeux mi-clos.

Il réprima une nausée, la fille puait la vinasse.

— Et la clé ? questionna-t-il, tourné de côté.

Elle se colla à lui.

— Donnant donnant.

Il s'exécuta, le cœur au bord des lèvres.

Elle tint parole doublement. D'abord, elle se contenta du frôlement labial qu'il avait consenti à distribuer. Ensuite, retour de l'atelier à vélos, elle tendait entre le pouce et l'index une petite clé nickelée.

Corentin se retint pour ne pas l'attraper à la volée.

— Au fond à gauche, fit la fille en reprenant son litron.

— Tu as été long, qu'est-ce qui s'est passé ? jeta Aimé Brichot en écrasant une Kool dans le cendrier du tableau de bord. Depuis hier, il s'était mis à fumer. Déjà deux paquets en moins de deux jours.

— Problèmes de tonalité, grogna évasivement Corentin.

La pompiste avait refusé l'argent du téléphone. Mais exigé un deuxième « bisou ». Plus vrai, celui-là.

« Histoire de rester copains », avait-elle dit mystérieusement.

— Ça nettoie la bouche, ce truc-là ? fit Boris en désignant les Kool.

— C'est frais, admit Brichot.

— Juste ce qu'il me faut.

Il se lava de son cauchemar tout neuf d'une profonde inspiration mentholée.

— Tu as eu Germaine ? insista Aimé Brichot.

— Oui.

Il sourit.

— C'est juste après la pompe à essence, reprit-il, le pavillon Phœnix derrière les thuyas. Tu vois, au flair, on avait presque trouvé le chemin.

Brichot embraya durement. La voiture cahota dans une courte allée défoncée par un raccordement d'égout à peine refermé. Corentin eut presque envie de vomir. Décidément, le deuxième « bisou » de la pompiste ne passait pas. Trop appuyé…

— Tu es malade ? fit Brichot en coupant le contact.

Corentin se força à sourire.

— Mais non, qu'est-ce que tu vas chercher ?…

Il sortit en prenant une profonde aspiration.

Le goût de la menthe sur celui de la vinasse, c'était mortel.

Corentin n'arrivait pas à détacher son regard de Germaine Quentin. Impossible de réaliser que cette grande femme merveilleusement faite était la sœur d'Aimé Brichot. Elle le dépassait de cinq bons centimètres. Elle était aussi solide qu'il était frêle. Belle peau, joues lisses. Sans doute, huit jours d'angoisse lui avaient marqué les yeux de cernes gris. Mais ça la rendait encore plus belle. Si les circonstances n'avaient pas été celles qu'ils vivaient, il lui aurait volontiers fait la cour. Il s'en voulut aussitôt de ce réflexe d'éternel homme à femmes. D'ailleurs, un détail lui vint en aide pour reprendre conscience. La sœur ainée de son équipier avait dans la nuque un rien de cette même petite voussure qui donne à ceux qui l'ont un air de fragilité attendrissante, et il sut que si la fille, Brigitte, avait fugué,

comme c'était évident, à 75 chances sur 100, vu l'air fier et aigu du portrait sur la cheminée, ça n'était pas pour cause de problème avec sa mère.

Un rapide regard de côté lui confirma aussitôt la justesse de ses déductions. Paul Quentin, le père, venait d'entrer dans le living. Grand, presque autant que Corentin, maigre et mou à la fois, et surtout, avec ces petits yeux brillants et ces pommettes tissées de veinules rosâtres qui trahissaient l'abus quotidiennement répété de la boisson.

Le père de Brigitte Quentin, sous-chef de station à la S.N.C.F. à Lisieux, était un alcoolique. Ça crevait les yeux. Et tout le problème de la fille venait de là. Les 75 chances pour l'hypothèse « fugue » devenaient 100 sur 100 pour Corentin, en une seconde.

Il soupira, soulagé. Dans un sens, ça valait mieux qu'un enlèvement. Ou une attaque de sadique. Au moins, on pouvait espérer un retour à la raison.

Paul Quentin se replia sur lui-même comme un homme qui abandonne la partie après une violente lutte intérieure. Il fit jouer le petit placard à ouverture verticale du meuble mi-bibliothèque mi-rangement, de son living-room.

Une bouteille de Ricard apparut dans sa main. Il la posa sur la table basse avec une délicatesse d'amant amoureux de sa maîtresse. Puis il sortit plusieurs verres, une bouteille d'eau minérale. Et de la glace, extirpée, cube après cube, d'une mini-glacière de salon.

— Je serai le seul à boire un coup ? interrogea-t-il gaiement en se servant une double ration à l'aide de la jauge à Ricard incorporée au bouchon plastique.

Corentin observa la mère de Brigitte par en dessous. Très gêné : elle avait pâli.

— Sans façon, dit-il précipitamment. Mais ne vous gênez surtout pas pour nous.

Paul Quentin sortit une autre bouteille. En verre épais, avec une étiquette scolaire et dessus, juste un chiffre, celui de l'année.

— C'est mon calvados personnel, insista-t-il. Ça ne vous tente vraiment pas ?

Aimé Brichot fit non de la tête, plusieurs fois. L'air désespéré.

Paul Quentin l’observa sans mot dire. Mais son regard criait :

« Mémé, ne me laisse pas boire tout seul. Prends un coup, toi aussi. Aide-moi. »

Brichot resta d’acier :

— Non, insista-t-il. Je ne tiens plus le calva.

Paul Quentin noya un peu son Ricard et leva son verre jusqu’à ses lèvres.

– Tant pis, fit-il, je boirai en Suisse.

Corentin laissa le père de Brigitte savourer sa première gorgée. Sans oser regarder l’épouse, Germaine.

Paul Quentin insista encore après avoir attaqué sa deuxième gorgée :

— Vraiment, vous ne voulez rien boire ?

Aimé Brichot secoua la main.

— Je t’en prie, fit-il avec un regard en biais, désolé, vers sa flèche.

Bien sûr, il avait tout de suite vu le jugement porté par Corentin.

— Paul, fit la mère d’une voix sourde. Ça n’est pas le moment, je t’assure.

Le sous-chef de gare se rétracta.

— Comme vous voulez, glapit-il. Le calva est pourtant de première, cette année.

Corentin se détourna vers la photo de Brigitte. Secrètement admiratif. Vraiment, une belle fille. Grande, à la fois fine et large, splendide, cheveux blonds bouclés. Et un dur regard doré qui trahissait une très forte personnalité.

« Petite garce, se dit-il, tu savais tout le mal que tu faisais à ta mère en partant, mais comme je comprends que tu n’aies pas pu supporter l’ivrogne… »

Il sortit une Gallia.

— Vous permettez ? fit-il à l’adresse de Germaine Quentin.

La mère de Brigitte sourit faiblement.

— Les même cigarettes que Brigitte. Mais, excusez-moi, vous ne les mélangez jamais ?

— Les mélanger ? Et comment ? fit Corentin, sourcils froncés.

La sœur d’Aimé Brichot se mit à lisser sa jupe machinalement.

— Brigitte fume ça aussi, mais souvent, elle vide avant la cigarette dans un bout de papier d'argent et elle mélange le tabac avec un autre, plus brun, avant de rouler le tout de nouveau.

Elle fixa Corentin de ses yeux dorés.

— Vous savez, reprit-elle, comme dans le temps, quand les hommes roulaient des cigarettes avec une boîte spéciale, pleine de tuyaux et de mécanismes chromés.

Corentin jeta un regard en biais à son équipier. Depuis près de trois quarts d'heure qu'ils interrogeaient Germaine Quentin, ils n'avaient pratiquement pas avancé. Brigitte avait changé depuis un an, ça c'était vrai. Elle n'était plus la fille obéissante et douce d'autrefois. Elle critiquait.

Elle donnait son avis. Elle se rebiffait. Rien que de très normal à son âge. Même le passage à vide dans le travail pouvait passer pour normal. À dix-sept ou dix-huit ans, c'est pratiquement banal. L'éveil de la conscience. Le formidable remue-ménage intérieur de la jeunesse.

Seulement, la mère, d'une seule remarque, venait de lâcher, sans s'en rendre compte, ce qui devait être tout le secret, et que Boris Corentin pressentait depuis un moment. Il n'y avait pas d'autre explication possible que celle révélée par le « détail » des cigarettes roulées, pour justifier la fugue de Brigitte, s'il s'agissait bien d'une fugue…

Il prit le bras de Brichot, assis à côté de lui dans le canapé de skaï tête de nègre faisant face à la télévision.

— Tu permets ? dit-il.

Ça voulait dire : « Soyons simples, j'enquête. »

Aimé Brichot inclina la tête. Lui aussi avait compris. Il extirpa nerveusement une Kool de son troisième paquet.

Dix minutes plus tard, Boris Corentin avait la confirmation de ce qu'il avait deviné. Brigitte, depuis quelques mois, n'avait plus faim. Elle dormait mal. Elle maigrissait. Elle avait souvent les yeux cernés. Un matin, sa mère avait découvert une brûlure de cigarette dans ses draps. Elle s'était mise à porter des lunettes noires. Même le soir. D'ailleurs, elle fuyait le soleil et se plaignait que son père ait installé dans le Phœnix un éclairage trop violent à son goût. En faisant le ménage dans sa chambre, sa mère avait découvert un jour un objet bizarre. Une sorte de cône de pierre taillée. En forme de tuyau plus large d'un côté que de l'autre.

Un « shilom ». Autrement dit, une pipe à haschich.

Boris Corentin examina successivement Paul et Germaine Quentin.

— Je vais être direct, dit-il, mais d'une certaine façon, c'est un espoir qui se forme.

Paul Quentin s'arracha tout à fait à ses rêves déçus de calvados pour cet après-midi.

— Dis-leur, toi, fit Corentin en virant vers Aimé Brichot.

Celui-ci écrasa sa cigarette dans le cendrier sur la table de plastique de *Prisunic.*

— Germaine, murmura-t-il, Brigitte se droguait. C'est pour ça qu'elle est partie.

Sa sœur arrondit la bouche pour crier. Il l'arrêta du geste.

— N'imagine surtout pas le pire, reprit-il très vivement. Rien de trop grave. Elle n'en est encore qu'au stade du haschich, j'en suis sûr. Sinon, il y aurait eu d'autres signes. Des tas d'objets étranges que tu aurais trouvés. Ampoules, aiguilles, flacons bizarres, carrés de papier buvard, cachets d'amphétamines.

Il sourit tristement.

— Tu peux nous faire confiance. La Brigade Mondaine s'appelle aujourd'hui B.S.P., Brigade des Stupéfiants… Et du Proxénétisme, bien sûr, mais on n'en est pas encore là, attention !

Paul Quentin se prit les joues à deux mains.

— Bon Dieu, gémit-il comme s'il se rendait enfin compte de la réalité, c'est plus grave que je ne pensais.

— Tu veux dire quoi ? fit Brichot en étudiant son beau-frère d'un air interloqué.

Le sous-chef de station agita les doigts :

— Je croyais qu'elle était simplement partie en virée avec un garçon.

Il happa une cigarette à Brichot.

— J'aurais préféré, avoua-t-il.

Corentin le détailla du regard.

— Mais c'est ce qu'elle a fait, soyez-en sûrs. Reste à trouver avec qui, et où il l'a emmenée.

Germaine Quentin éclata brusquement en sanglots.

— Mémé, fit-elle dans un hoquet, tu vas la retrouver, n'est-ce pas ?

Brichot se leva et lui prit les mains.

— Boris et moi, articula-t-il sombrement, on n'a encore jamais raté une affaire.

Il s'arrêta, gêné par le mot qui venait de lui échapper.

— Ne m'en veux pas. C'est notre langage, mais tu peux me croire, l'affaire Brigitte, ça ne va pas être une V.R.[7].

Corentin se précipita.

— Vous voyez, il est aussi frappé que vous. Mais c'est bon signe qu'il parle comme ça. V.R. chez nous, ça veut dire « Vaine Recherche ». C'est ce qu'on inscrivait sur les rapports négatifs, ceux qu'on classait aux archives sans résultat. Dans le temps où nous n'étions pas submergés par la paperasse administrative.

Il examina le portrait de Brigitte sur la cheminée de comblanchien où une plante grasse trônait à la place du feu.

— On n'inscrira pas V.R. sur le dossier Brigitte Quentin, reprit-il contracté, ça, je vous en donne ma parole.

Il s'arrêta. Ahuri. Paul Quentin n'avait pas pu résister plus longtemps. Le père de Brigitte se servait un calvados. À ras bord.

Sa femme se détourna, mal à l'aise.

En s'installant dans la R 5, Corentin fit craquer ses jointures, une à une.

— Mémé, dit-il, tu ne vas pas m'en vouloir, mais ta sœur a épousé un salaud. Tout vient de là pour ta filleule.

Brichot se passa nerveusement la main sur la calvitie.

— Je le lui ai dit avant le mariage, fais-moi confiance.

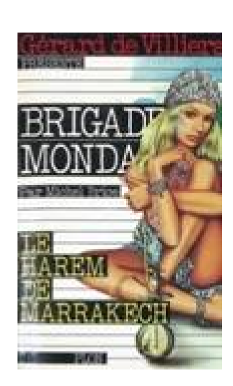
Il soupira :

— Elle était libre, non ? fit-il dans sa moustache.

Corentin haussa les épaules.

— Bon, trêve de commentaires, on va au CIAT de Lisieux. Histoire de tenter notre chance. Des fois qu'on apprendrait quelque chose d'utile.

CHAPITRE V



Les lourdes mèches aux extrémités frisées de la fille allaient et venaient en cadence sur le ventre de Boris Corentin. Il frissonna :

— C’est peut-être un peu rapide comme rythme, hasard a-t-il.

Lucienne s’arracha à lui d’un long mouvement de gorge. Elle tendit son visage aux lèvres débordantes de fard.

— Tu vas me laisser te mener jusqu’au bout, dit-elle, ironique.

Il rit.

— Tu es adroite. Presque trop.

Ses mains se mirent à caresser les tempes.

— Et toi ? fit-il, je croyais que tu voulais me faire seulement une gentillesse avant de passer aux choses sérieuses.

Elle redescendit vers lui, attentive à ce qu’elle avait abandonné pour un instant.

— Tu es sûr que tu comprends bien les femmes ? interrogea-t-elle avec une pointe d’agressivité.

Il se cambra, piqué au vif.

— Je vais te faire un aveu, dit-il, soudain sérieux. Plus je les pratique, mieux je les connais.

Elle se releva de nouveau, interloquée. Tout à l'heure, peu après minuit, au drugstore Publicis où elle était descendue de son studio de l'avenue de Wagram pour acheter *Cosmopolitan,* histoire de s'offrir un peu de lecture avant de dormir, elle avait brutalement changé d'idée sur le programme des instants à suivre. Pour cause d'échange de regards avec un homme. Un vrai. Nonchalant et vif à la fois. Avec une allure de fauve en promenade qui feuillette négligemment une revue, passe à une autre, tend la main vers un livre, sans cesser d'observer autour de lui, comme par réflexe inné.

Ils avaient échangé un sourire qui les avait liés à la seconde même, quand elle avait acheté sa revue.

Sur la couverture, il était écrit : « Le retour aux machos (pour celles qui en ont assez de n'être que fortes et libérées). »

Ils étaient côte à côte. Ils avaient lu ensemble.

— L'hiver va être dur pour le M.L.F., avait-il commenté à mi-voix.

Elle avait ri. Il avait emporté le morceau avec une exigence qui l'avait soufflée : alors qu'elle habitait à deux cents mètres, il avait posé comme condition absolue qu'elle le suive chez lui, rue de Turbigo. Autrement dit au diable. Et avec la plus évidente des raisons : il attendait un coup de fil. Le culot simple, et vraiment gonflé, l'avait décidée à dire oui.

— Réponds à ma question, reprit-elle butée. Qu'est-ce que ça veut dire que tu connais d'autant mieux les femmes que tu les pratiques plus ? D'habitude, on dit le contraire.

Il se frotta lentement contre les seins qui bougeaient entre les bras à brefs petits coups de hanche.

— Vous aimez donner. Beaucoup plus que recevoir, dit-il. Je me trompe ?

Elle accentua le mouvement de sa poitrine contre ce que sa bouche avait abandonné pour parler.

— Pas si bête, reconnut-elle. Mais on vous rattrape au tournant.

— Explique très vite, reprit-il, avant que je me mette à avoir envie de donner moi aussi.

Elle bloqua à deux mains autoritaires l'ondulation de ses hanches.

— Ecoute, murmura-t-elle. Tu sais bien qu'on réclame toujours une récompense, après. Et que c'est à vous d'être à la hauteur.

Il se rabattit en arrière, la nuque dans son oreiller.

— Vas-y, fit-il, essaye de gagner ton pari.

— Je n'ai rien parié ! s'étonna-t-elle.

Il lui prit les seins par en dessous.

— Mais si, jeune femme moderne. Tu vas essayer de m'épuiser pour triompher, après, si je n'arrive plus à recommencer. Je connais. Votre façon à vous de vous mentir à vous-même. Allez, laisse tout ça, viens, on va faire l'amour avec simplicité. N'est-ce pas encore la meilleure façon de se donner pour une femme, comme vous dites, non ?

Aimé Brichot eut l'élégance intuitive, via les lignes téléphoniques, de n'appeler qu'après un bref délai décent. Ce qu'il avait à dire à sa flèche était un mélange d'une mauvaise nouvelle et d'un détail bizarre. Si le R.I.F. n'avait rien à apporter au dossier Brigitte, pas plus que la police de Lisieux au cours de leur enquête, l'avant-veille sur place, Germaine Quentin, sa sœur, lui avait annoncé quelque chose de curieux : lie curé de la paroisse, à qui elle était allée demander conseil, lui avait appris que sa fille venait de lui écrire pour lui demander un certificat de baptême.

Lettre-avion timbrée de Marrakech.

Avec demande réponse ainsi rédigée :

A.B.S.[8] José de Esquaeira, Casa Cornut. Bab el Bahar, Essaouira. Maroc.

Boris Corentin attrapa le boîtier du téléphone et, tirant le fil après lui, se propulsa jusqu'à sa kitchenette. Il referma la porte derrière lui. Pour ne pas réveiller Lucienne, qui dormait à plat ventre, les bras en croix, la joue enfoncée dans l'oreiller comme dans un sein maternel.

— Mémé, dit-il à voix basse, tu as une idée sur ce que ça signifie ?

À l'autre bout du fil, Brichot s'énerva. Il n'avait pas de problèmes de décibels, lui : Jeannette, parfaitement réveillée, tenait l'écouteur.

— Branche le son ! glapit-il.

Boris soupira :

— J'ai une dame qui a besoin de sommeil, à la maison.

Jeannette Brichot entendit. Pas son mari.

— Passe-moi le combiné, décréta-t-elle avec un mouvement tournant de la poitrine.

Son mari se brancha sur l'écouteur, docile.

— Boris, écoutez-moi, fit Jeannette. Moi, je ne voix que ça de clair : la gosse est au Maroc. La lettre a été postée à Marrakech et on demande de répondre quelque part ailleurs. Ça fait une piste de toute façon, non ?

Elle ne lui laissa pas le temps de répondre.

— Au fait, reprit-elle, c'est quoi, Essaouira ?

— L'ancienne Mogador. Un comptoir portugais d'autrefois.

Il y eut un silence à l'autre bout du fil. Impressionné.

— Vous connaissez ? dit Jeannette Brichot.

— Non, mais j'ai enquêté au Châtelet dans ma jeunesse. Le mythe de Mogador, ça vous dit quelque chose ?

Jeannette Brichot admit du bout des lèvres.

— Ça ne me dit pas où est Brigitte.

Corentin entrouvrit la porte donnant sur le studio. Lucienne dormait toujours, princière au milieu des draps dans le mince rai de lumière venu de la kitchenette.

— Moi, reprit-il, ça me dit beaucoup.

Il s'arrêta :

— Mémé a l'écouteur ? il m'entend ?

Un grognement lui répondit.

— Merci, fit-il, hilare. Mémé, écoute-moi bien. Cette fois, j'en suis sûr, on va la retrouver, ta filleule. Essaouira c'est une manière de Katmandou en réduction. Or, Brigitte se drogue.

C'est là qu'elle a fugué, je t'en fiche mon billet.

Deuzio, elle a écrit de Marrakech, ce qui prouve qu'elle a de quoi bouger. Les moyens de le faire, je veux dire. Quels qu'ils soient. Donc, sur un point déjà, c'est une bonne information. Elle a du chou, j'en suis sûr, il suffit de voir sa photo. Pour moi, ça veut dire quelle a une combine mieux que l'affaire hippie qui l'a fait décoller de Lisieux. Rappelle-toi, l'aveu du commissaire, là-bas, chez ta sœur. La drogue au CES. Le fouillis bordélique des jeunes livrés à eux-mêmes. Les traficotages à la récré. Brigitte a commencé par là, elle a fugué. Les 1 000 F. volés à son père, ça fait, avec

un petit viatique à l'arrivée pour supplément, le prix du billet d'avion. Mieux organisée qu'on ne pourrait le croire, la filleule.

— C'est ça qui m'inquiète le plus, nota Aimé Brichot avec bon sens.

Boris Corentin se mit à grappiller dans une boîte de gâteaux secs fourrés aux raisins. Une friandise qu'il adorait.

— Pas moi, rétorqua-t-il. Les gens bien organisés, même dans la fugue, ça a une logique. Rien de tel que la logique pour aider la police, tu ne vas me dire le contraire.

Il y eut un silence. Aimé Brichot reprit d'une voix dure :

— Tu oublies une chose, Boris : on n'est pas mandatés, toi et moi, sur l'affaire Brigitte, comme tu dis.

Le rire de sa flèche éclata dans l'écouteur, le faisant sursauter.

— Tu plaisantes ou quoi ? fit Boris. Drogue autrement dit stupéfiants, c'est de notre ressort, non ?

Aimé Brichot se lova en tailleur autour de son combiné.

— Boris, tu dérailles, dit-il, je ne vais pas t'apprendre que nous autres à la B.M. on ne s'occupe de drogue qu'à Paris et ses départements limitrophes. L'Office Central des Stupéfiants est seul habilité pour chapeauter les affaires concernant la France.

Boris Corentin dévora la fin de ses gâteaux secs.

— Mémé, fit-il, repasse-moi Jeannette.

L'épouse de son équipier s'éclaircit la voix :

— Je vous écoute, dit-elle d'une voix difficilement contrôlée.

Corentin avala sa dernière miette de gâteau.

— Votre mari est un âne décréta-t-il. Quand il s'agit de voler au secours du premier imbécile venu, il est champion. Mais dès qu'il est concerné directement, il perd les pédales. Bon Dieu, est-ce que la Brigade Mondaine n'a jamais trouvé le moyen de se brancher le plus officiellement du monde sur n'importe quelle affaire qu'elle avait décidé de traiter ?…

Il ne laissa pas le temps à Jeannette Brichot d'avouer que si.

— Baba m'a donné carte blanche, mentit-il. Enfin, j'en fais mon affaire. Dès demain matin. Et je suis prêt à plaider le dossier devant l'I.G.S.. Ils ne réussiront jamais à me coincer.

Aimé Brichot arracha le combiné à sa femme.

— Boris, articula-t-il solennellement, on va dormir, maintenant. Demain, à dix heures, on est chez Baba, d'accord ?

Corentin consulta d'un rapide coup d'œil l'horloge murale de sa cuisine.

— Aïe, gémit-il, il est quatre heures. Qu'est-ce que tu peux être dur dans le boulot quand il s'agit de ta famille.

Les ongles manucurés très rouges de Lucienne s'avancèrent comme par inadvertance vers les pectoraux de Boris.

— Flicard, murmura-t-elle, tu t'imagines que tu ne vas pas payer pour m'avoir réveillée avec tes numéros de James Bond affairé au téléphone ?

Il se passa la main sur le front.

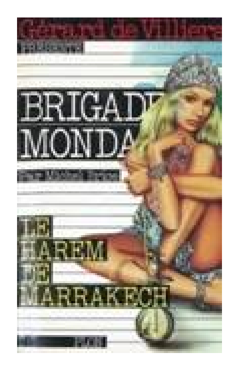
— Finalement, dit-il, je suis idiot, vous n'aimez pas donner, vous, les femmes.

Elle rit. Ses dents brillaient, blanches, dans la lumière de la lampe de chevet.

— Qu'est-ce qui te fait dire ça ? murmure-t-elle.

Elle se lova sous les draps. Très tigresse en rut. Et la bouche décidée à réveiller coûte que coûte ce qui intéresse tout spécialement les femmes chez les hommes.

CHAPITRE VI



La piscine de l'hôtel la *Mamounia,* à Marrakech, était enfin devenue le fabuleux havre de luxe et de paix qui l'a rendu célèbre. Finie la ruée des vacances, les grandes, et leur flot de familles tapageuses. *La Mamounia…* le plus grand hôtel du Maroc, et le plus prestigieux… Halls immenses bordés de mosaïques, plafonds de cèdre de l'Atlas sculptés, salons interminables aux fauteuils de cuir profonds sur des tapis précieux, patios luxuriants, fontaines chantantes. Une belle réussite de la Compagnie Générale Transatlantique sur les terrains d'un ancien jardin impérial vendu aux Français, avenue Houman el Fetouahi. Reprise par l'état chérifien peu après l'indépendance. Et confiée à l'O.N.C.F., l'Office National des Chemins de Fer du Maroc, qui, en dépit de son nom, s'occupe aussi de gérer une chaîne d'hôtels de luxe à travers le pays. Le nom vient de Mamoun, célèbre sultan de la dynastie Saadienne à l'époque de la splendeur de Marrakech. Les plus grands noms du spectacle, de la politique internationale, des lettres et des arts y ont défilé. Et continuent. Winston Churchill, en particulier, en était un habitué fidèle. Un des « appartements », le 410, le plus beau avec la plus belle vue sur les jardins au 4e étage du bâtiment, porte aujourd'hui encore son nom, sur une plaque de cuivre astiqué. Constitué d'un salon-bureau entre deux chambres, l'une pour Churchill, à gauche en entrant et l'autre, plus petite, à droite, pour le garde du corps. C'est là que le célèbre homme d'Etat anglais a écrit la plus grande partie de ses Mémoires, avec vue, côté droit, sur la piscine. À la *Mamounia,* plus on s'éloigne de la piscine, moins les chambres sont cotées. Du 3e au 4e étage, on voit tout l'Atlas.

Au-dessus, il faut se contenter de le deviner entre les palmiers, les oliviers, les bougainvillées, les géraniums grimpants géants. Ce qui n'est déjà pas si mal.

Les jardins de la *Mamounia,* abrités du monde par les remparts de terre battue des siècles passés qui cernent encore tout Marrakech, sauf du côté de la « ville européenne », bâtie par les Français, sont un ahurissant paradis d'oiseaux, de frondaisons et de fleurs ouvertes en toute saison à moins de 800 mètres d'une des médinas les plus pouilleuses du Maroc.

Brigitte s'étira voluptueusement sur son matelas orange disposé sur un « sommier » de lattes de bois laquées blanches. Le préposé à la piscine, un vieux Berbère musclé à toison épaisse et blanche, lui avait apporté le tout

avec une fausse nonchalance qui dénotait une vieille expérience des touristes étrangers. Avant, elle était allée se déshabiller au vestiaire. Une règle d'acier à la *Mamounia.* L'hôtel exige de la tenue. Partout. Interdiction de se promener en maillot de bain ailleurs qu'autour de la piscine. D'amples peignoirs éponge rayés rouge et bleu, ou orange uni pour la nouvelle livraison remplaçant peu à peu les anciens. Interdiction aux hommes d'entrer au restaurant, une immense rotonde démente de style kitch 1930, autrement que cravatés.

Le soleil était au zénith. Pas un nuage dans le ciel. Tout juste une brise légère balançant mollement les palmiers géants cernant la piscine. Le silence du farniente total. Bruits d'oiseaux, vagues conversations au loin, de l'autre côté de la masse bleu électrique, immense, de la piscine de taille olympique, du côté du snack où une nuée de serveurs stylés en pantalon noir, veste blanche et nœud papillon noir, s'affairaient à servir à leurs tables, protégées par des parasols, des clients en nombre inférieur au leur.

Octobre, la période bénie de la *Mamounia* à Marrakech. L'hôtel est en léthargie – on a l'impression d'avoir des serveurs pour soi tout seul. Peut-être quelques touristes d'agence, Anglais, Américains ou Nordiques, attendrissants avec leur naïveté éberluée et leur gêne de se trouver là. Et puis, le risque d'un « séminaire » d'affaires, le genre toujours braillard, surtout quand il est français, donc conquérant et critique.

Mais pour l'instant, c'était la perfection. Les hommes étaient beaux, les filles splendides. Brigitte se demanda comment elle avait pu vivre avant sans connaître ça.

Elle se leva, confiante. Elle le savait, son étroit deux-pièces blanc mettait parfaitement en valeur sa féminité totalement épanouie à dix-huit ans. Un maillot qu'elle avait choisi à la boutique de la *Mamounia,* deux heures plus tôt. Deux lanières, une pour chaque hanche, des bonnets un rien trop étroits pour l'ampleur des seins qu'ils étaient censés dissimuler. Avec ça, place Djema el Fna, le carrefour des bateleurs et des marchands de Marrakech, elle aurait eu à subir un viol collectif déchaîné dans les deux minutes suivant son apparition. Le temps juste nécessaire à la foule, composée d'hommes à 98 pour 100, de réaliser qu'elle n'était pas un mirage.

Elle se dirigea vers la piscine d'un pas légèrement déhanché. L'air indifférent. Entrant avec une rapidité qui la sidérait elle-même dans la peau de ce qu'elle était censée être : une fille de luxe en villégiature à la

Mamounia en octobre. Pendant que ses petites copines, à Lisieux, planchaient sur des interros-surprises derrière des vitres sales fouettées de crachin.

En descendant les marches qui la menaient à l'eau tiède et clapotante, elle fit le calcul. Douze jours seulement depuis qu'elle avait fait sa valise et volé 1 000 F à son père. À cette heure-ci à peu près, en tenant compte du décalage horaire, une heure de plus pour le Maroc par rapport à la France. Petit exploit accompli au bon moment : celui de l'apéro. Enfin, l'officiel, celui que son père s'accordait avant de passer à table. Parce qu'avant… Il y a tant de bistrots accueillants pour les ivrognes entre Lisieux et la Boissière…

Puis, onze jours seulement qu'elle avait pris l'avion à Orly avec Roger. Inquiète et excitée à la fois. Dans une fine brume glaciale qui avait failli lui ôter tout son courage. Elle avait pensé à sa mère. À Martine, sa petite sœur. Elle avait failli flancher. Mais l'image de son alcoolique de père, titubant dans le couloir menant à sa chambre dont il heurtait les murs tour à tour en lançant des imprécations odieuses, prêt à la bagarre avec sa femme, ses filles, le chat, n'importe qui, l'avait décidée. Elle était partie. Tirant un trait sur le passé.

Mais il y avait eu Essaouira. Passée l'ivresse des trois ou quatre premiers jours, la découverte de la réalité : le monde minable et faux des hippies. Brigitte n'était pas encore assez droguée pour ne pas remarquer la misère des chambrées où on est vautré à dix, la crasse, l'odeur, le sang séché aux plis du bras. Les lamentables batailles pour se voler des dirhams. Les cérémonies vomitoires des shoots. Les atroces saignées chez Makhzen pour acheter de quoi manger. Le hasch l'avait aidée, les jours suivants. Mais ce n'était que pour se masquer la vérité : Roger, le bel amant de l'année passée, était devenu un camé. Veule, prêt à toutes les bassesses pour un quart de gramme d'héroïne.

Brigitte avait songé à rentrer à Lisieux. Mais aussitôt, elle avait imaginé son père. Ivre, défoncé, à plat ventre sur la descente de lit, comme un soir, six mois plus tôt, quand une bagarre dans la chambre de ses parents l'avait fait jaillir hors du lit. Juste à temps pour recevoir une paire de gifles odieusement imméritée : elle ne voulait qu'aider sa mère à recoucher l'ivrogne…

Alors, Brigitte, au bord de la mer, à Essaouira, avait serré les dents, chassé encore une fois l'image de sa mère. Il faisait très beau ce matin-là. Le vent alizé balayait ses cheveux, sur la jetée où elle était allée attendre le retour des pêcheurs de la nuit. Elle fumait un joint. Une révélation l'avait subitement illuminée dans le délire lucide du hasch : elle avait assez de santé pour faire sa vie toute seule. Larguées, les amarres. Elle était elle, Brigitte, belle et forte. Elle allait s'en servir. Après tout, le plus difficile était fait : elle avait quitté sa mère. Et la foudre n'était pas tombée sur elle.

C'était cinq heures plus tard qu'elle s'était vendue au cadre supérieur à badge épinglé dans le revers du veston.

Et peu après, succédant à la partie folle de la jetée, elle avait suivi les deux aventuriers surgis dans sa vie comme par un claquement de doigts de magicien dans ces contes arabes que José le Portugais lisait dans le texte. Et lui traduisait après l'amour pour l'endormir au milieu des râles et des hoquets des camés en plein cirage, casa Cornut. Du nom de l'esclave auvergnat, prénommé Théodore, qui avait rebâti Essaouira, après la reconquête de la ville pour le compte de Sidi Mohammed ben Abdallah, son maître.

Maintenant, elle était dans un palace. Avec chambre à l'étage et à l'endroit chic. Quatrième au-dessus de la piscine. Tout à côté de l'appartement Churchill. L'eau était chaude. Elle se mit à crawler. Dans un style parfait. À Lisieux, au moins, avant la découverte de cette évidence que quand on a de la personnalité il faut fuguer pour briser les ponts, « brûler ses vaisseaux » comme disent les livres, Brigitte avait appris le crawl. Le meilleur des amis d'une fille, à l'âge où se forme le corps.

Elle se hissa d'un rétablissement sur la margelle. Une main se tendit vers elle. Sèche et musclée. Ahmed, le préposé en chef de la piscine. Babouches jaunes aux pieds, nonchalamment moulé dans son survêtement rouge bordeaux, il exhibait dans son sourire une rangée de dents impeccables.

Brigitte se laissa tirer en avant.

— Merci, dit-elle en s'ébrouant joyeusement.

Ahmed étudia d'un air intéressé les formes parfaites qui s'agitaient à cinquante centimètres de lui.

— Bravo ! dit-il avec son accent chantant, je suis content de vous, vous savez ?

Elle attrapa son peignoir et sécha ses cheveux à grandes frictions toniques, penchée en avant.

— Qu'est-ce que vous voulez dire, au juste ? fit-elle, curieuse.

Il s'accroupit à côté d'elle tandis qu'elle disposait son peignoir sur son matelas pour s'allonger dessus, offerte en croix au brûlant soleil d'octobre de Marrakech.

— Ça fait plaisir, une cliente aussi bonne nageuse.

Il rit.

— Et aussi jolie, en plus.

Elle se souleva sur les coudes.

— C'est la piscine qui aide à bien nager, dit-elle avec amabilité. Elle est merveilleuse. On a envie de ne pas arrêter de faire des aller et retour.

Il essaya de ne pas trop la regarder de près, connaissant trop bien l'effet immanquable des maillots de bain de la boutique de l'hôtel. Mouillés, ils ne sont plus que des pelures de tissu collant exactement à la chair comme une seconde peau. Aussi, bien côté pointes des seins que côté pubis. Là, une vague transparence se devinait même. Et en plus, le modèle choisi par la cliente était un peu serré. Et plus qu'un peu pour parler net, même à la façon berbère. Une astuce connue, qui avait, entre autres signes, tout de suite fait repérer à ce vieux singe expérimenté d'Ahmed, la fille qui n'a plus froid aux yeux depuis longtemps. Ou du moins, qui a viré sa cuti, dans ce domaine, à la vitesse grand « V ». Parce qu'elle était très jeune, ça sautait aux yeux. Même aussi complètement formée qu'elle l'était.

Les babouches jaunes crapahutèrent de vingt centimètres en arrière :

— Si, si, reprit-il avec une grimace typiquement nord-africaine, vous pouvez me croire, je m'y connais. Je suis maître nageur.

Elle épongea ses sourcils du plat des deux paumes.

— Ah bon ? dit-elle, intéressée.

Elle sourit :

— Je ne suis pas trop contente de mon battement de pieds. Je sors trop les talons.

Il fit la moue et roula des épaules. Formidablement indulgent.

— Mais non, c'est parfait.

L'alignement des incisives et des canines réapparut.

— Ecoutez, si vous venez tôt, avant les autres clients, quoi, à 10 h 30,11 h, je vous donne des leçons gratis.

— C’est gentil, admit-elle, ravie.

Les babouches rattrapèrent les vingt centimètres de terrain diplomatiquement abandonnés tout à l’heure :

— Je suis le maître nageur des enfants de sa Majesté le roi, dit-il fièrement. Au Palais royal, à Rabat. D’avril à octobre.

Il se rengorgea :

— Je suis revenu hier, juste pour vous accueillir.

L’énoncé des titres avait produit l’effet escompté. Ahmed s’en aperçut tout de suite à la petite flamme qui s’était allumée dans l’œil de la Vénus de dix-huit ans qui ondulait devant lui sur son matelas.

— Le battement de pieds, c’est ça qui ne va pas très bien chez moi, insista Brigitte.

Il rit.

— Demain, promis, je rectifie ça.

Il se leva.

— Excusez-moi, dit-il, je vois que le soleil n’a pas été votre ami depuis longtemps…

— Ça, je suis blanche comme un cachet d’aspirine ! s’exclama Brigitte gaiement.

Le maître nageur fit la moue. In petto, il se disait que c’était un miracle, une Européenne pas recuite. Fraîche et peau de pêche claire. Mais c’était comme ça, elles voulaient toutes prendre un teint de bourricot.

— J’ai mon mélange pour ça, murmura-t-il en confidence. Secret. Mais il y a du citron dedans, c’est tout ce que je peux dire. Grand succès. Mes clientes en emportent en partant. Je double la dose du mélange, alors. En Europe, ça n’est pas du soleil. Il faut l’aider. Attendez…

Quand il revint, il portait comme un viatique un flacon nu, sans étiquette. Dedans, deux zones, la basse marron clair, la haute jaune citron.

— Il faut secouer dit-il en s’accroupissant.

Brigitte s’enduisit. C’était bizarre. Une huile acide et qui sentait les herbes. Thym, romarin, lavande, et citron, bien sûr.

— Je vous dois combien ? interrogea-t-elle.

Il secoua la main.

— Cadeau.

Il rit :

— Je fais payer ça 8 dirhams et le grand flacon 120. Pour vous, c'est gratis.

Elle réduisit la dose qu'elle s'apprêtait à mettre sur ses cuisses.

— Merci, fit-elle. Mais vous me gênez.

Il battit des paupières. Pour dissimuler son trouble. Toujours pareil quand une jolie fille s'enduisait d'huile à bronzer devant lui. La petite déviation secrète d'Ahmed, pur fruit de déformation professionnelle. Une peau de fille en cours de graissage, ça le mettait dans tous ses états.

Il repartit avec effort.

Brigitte, juste avant de s'affaler à plat sur son matelas, jeta un regard vers le quatrième étage. La chambre où Konrad l'avait installée la veille au soir, dès leur arrivée d'Essaouira en Packard blanche décapotable de location. Elle s'immobilisa, surprise : Au balcon, une longue silhouette torse nu, pectoraux dessinés dans le soleil, jouait de l'épaule avec un des rideaux grège disposés pour les jours de grande chaleur. Le torse était de la même couleur que les murs ocres de la façade de l'hôtel. Konrad l'observait à la jumelle.

Brigitte, le cœur légèrement accéléré, lui fit un petit signe de la main. Puis elle se crucifia sur son matelas. Offerte en grand au soleil. Comme au regard de l'homme qui l'avait arrachée à Essaouira.

Et merveilleusement aimée, cette nuit, jusqu'à l'aube.

Le cinquième homme qui lui était passé sur le corps en moins de vingt-quatre heures. Et de loin le meilleur. Supérieur même à José, le Portugais pour qui elle garderait quand même à jamais un côté du cœur. Et à qui elle avait demandé de lui servir de boîte à lettres pendant quelque temps. Sans lui donner d'explication. Il n'aurait pas aimé la raison.

Le haut-parleur du vestiaire se mit à grésiller. La voix chantante d'Ahmed monta dans le silence à peine troublé par les cris des oiseaux et le clapotement du jet d'eau de renouvellement de la piscine.

— On demande la chambre 439 au tiliphone…

Il dut répéter son annonce. Avec les mêmes « i » à la place des « é » dans « téléphone ».

Alors seulement, Brigitte réalisa que la chambre 439, c’était elle. Elle se dressa brusquement et regarda la façade de l’hôtel. Konrad avait disparu du balcon. Elle adressa un signe de la main à Ahmed. Il hocha la tête. Elle fit le tour de la piscine, tramant après elle tout ce que l’endroit comptait d’yeux du sexe phallocrate.

— J’écoute, dit-elle d’une voix posée.

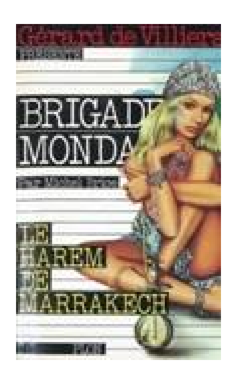
La voix de Konrad, chaude et dure à la fois, s’éleva dans l’écouteur, avec ce soupçon d’accent germanique quelle avait aimé dès la première fois.

— Je voudrais que tu montes, dit-il, j’ai une surprise pour toi.

Elle se recula, interdite. Il y avait un ton de commandement nouveau dans la voix. Elle hésita. Remuant des pensées contradictoires.

— Très bien, dit-elle, j’arrive.

CHAPITRE VII



Konrad Müller reposa délicatement la bouteille de Kristal Rœderer dans son seau embué par les glaçons. Un respect avec ce genre de flacon qu’il avait appris à avoir au Biafra, à l’époque où, lieutenant de réserve de la Bundeswehr, devenu mercenaire d’une cause perdue d’avance, mais tellement plus excitante, il avait suffisamment manqué de tout ce qui rend la

vie agréable pour ne jamais l'oublier quand les moments bénis reviendraient. Et ils étaient revenus. Affilié à des affaires de phosphates, pratiquement la seule source de revenus du Maroc, il avait fini par faire son trou ici après avoir roulé sa bosse partout où un cœur aventureux peut trouver prétexte à satisfaire son appétit de sensations fortes. Le passé. Dont il ne restait qu'une chose, la meilleure finalement : ce goût de la chair fraîche. Du sexe opposé s'entend. Un sujet sur lequel Willy et lui s'entendaient à merveille. Basque espagnol, comme son prénom, d'emprunt, ne l'aurait jamais fait deviner, Willy, ex-mercenaire lui aussi, était son associé, ou plutôt, son homme de main. Fidèle, pas jaloux. Parfait second rôle. À eux deux ils écumaient le Maroc entre deux affaires commerciales réussies. De petits « dégagements » de huit, dix jours de temps à autre. Sans jamais perdre de vue le profit à tirer, côté avenir des aventures. L'année passée, Konrad avait ruiné en quatre mois à peine une jeune veuve juive d'Anfa[9]. Il faut dire qu'il n'y était pas allé de main morte. Au charme – et aux performances – il lui avait extorqué un tour du monde des palaces avec un jet Falcon de location. Une prouesse qui avait profondément impressionné Willy, et qui l'avait rendu plus amical, et serviable, que jamais.

Konrad tendit avec amabilité à Brigitte la coupe qu'il venait de remplir à son intention. Elle observa le liquide ambré qui pétillait avec de petits craquements presque électriques.

— Non merci, fit-elle en reculant.

Brouillée à vie avec tout alcool. Pour cause de trop d'images paternelles odieuses dans la mémoire.

Elle sourit :

— Je préfère un joint.

Il trempa ses lèvres dans la coupe :

— Table de nuit, dit-il.

Elle s'avança.

Dans les vapeurs délicieuses qui inondaient ses poumons d'un baume féerique, Brigitte se sentait partir. Tout était merveilleux, la piscine, la nage, le soleil et ce jardin somptueux, le bonheur d'une nuit passée à faire l'amour jusqu'au premier cri du muezzin de la mosquée de la casbah, au

bout à gauche des jardins. Puis cet homme. Fort, autoritaire, aux yeux noirs de loup, le premier dont elle ait accepté de recevoir des ordres.

Et il avait passé la nuit à lui en donner.

Elle étudia d'un regard circulaire la chambre immense aux murs clairs, avec ses lits recouverts de toile beige, ses fauteuils 1930, ses tapis de Chichaoua, son luxe de palais arabe. Ses yeux s'arrêtèrent. En entrant, elle n'avait vu que Konrad. Il n'était pas seul. Sur la terrasse, après la baie vitrée grande ouverte, Willy et cette Hollandaise qui les avait accueillis hier soir à leur arrivée d'Essaouira et qui partageait avec Willy la chambre voisine. Puis la petite Marocaine aux boucles drues qui lui avait vendu le matin même son maillot. Payé avec l'argent gagné sur la jetée d'Essaouira.

Brigitte se tourna vers Konrad. Interrogative. Il lui désigna le lit. Là non plus, elle n'avait pas remarqué, en entrant. Un flot de tissus sur le lit. Robes, déshabillés, pantalons, boléros. Elle reconnut un ensemble, pantalon de soie sauvage blouse brodée, qu'elle avait remarqué à la vitrine de la boutique, dans le couloir menant au *Bahia,* le restaurant marocain de l'hôtel.

Konrad décroisa ses longues jambes et se leva. Il portait un pantalon de coton bleu pâle sur des mocassins de veau verni bleu marine. La taille serrée, étonnamment mince de hanches, il était toujours torse nu.

— On va choisir ensemble, dit-il en s'avançant dans le tapis épais, sa coupe de champagne à la main.

Il posa sur l'épaule de Brigitte sa main gauche, celle où une balafre de dix centimètres remontait haut dans le poignet, souvenir d'une balle de Winchester, une Brenneke à ailettes, en Rhodésie, un jour de maladresse de la part d'un client de safari au gnou.

— Le mieux, reprit-il avec douceur, c'est que tu te déshabilles.

Brigitte lui jeta un regard étonné.

La pression de la main blessée s'accentua sur son épaule.

— Allons, reprit la voix profonde aux intonations métalliques, tu ne vas pas faire ta mijaurée…

Il sourit.

— Après la Brigitte de nuit déchaînée, la Brigitte de jour se doit de ne pas décevoir.

Elle ouvrit son peignoir et s'en débarrassa avec lenteur. Puis elle attrapa son joint dans le cendrier, comme un refuge. De nouveau, le haschich

inonda ses poumons, fusant par les artérioles, puis les artères, dans toute sa chair, qu'il exaltait peu à peu.

— À Lisieux, reprit Konrad, on est peut-être déshabillée en deux pièces mini. À Marrakech, on est collet monté.

Elle frissonna. Comme chaque fois, la drogue avait très vite exacerbé ses terminaisons nerveuses, et spécialement les féminines. Son sexe devenait chaud, les pointes de ses seins tendaient le nylon de leurs bonnets. Cette nuit, Konrad lui avait appris à prendre seule du plaisir rien qu'en se caressant la poitrine après avoir fumé un joint. Un fabuleux déchaînement qui l'avait fait crier à réveiller les 208 chambres de la *Mamounia.* Et un souvenir que le seul contact du nylon contre sa poitrine réveillait à la limite du supportable.

Au début, chez les filles surtout, le haschich est un stimulant sexuel exceptionnel. Ça dure un mois ou deux. Après, tout s'émousse, il faut passer à autre chose.

Elle essaya de lutter, reprise par un sursaut de dignité venu d'autrefois. Du temps où elle était élève de CES. Normale. Et gourde.

Elle rit. Et elle arracha soutien-gorge et slip. Fièrement, elle leva les bras au-dessus de sa tête et fit un tour complet sur elle-même.

Les robes, les blouses, les pantalons de soie flottante gisaient sur le lit, sagement alignés. Sept ou huit ensembles choisis un à un après discussion commune. Et essayés, longuement, par Brigitte. Toute ivre du haschich quelle prenait – elle en était à son troisième joint – elle réalisait bien que quelque chose clochait. Willy, Glory, la Hollandaise en saharienne souple rouge vif, Fatemeh, la vendeuse de la boutique, paraissaient jouer avec elle à un jeu secret dont on lui cachait les règles. Dont elle était l'objet. Mais qui, au fond, ne lui déplaisait pas.

Une solide confiance en elle-même, ancrée comme du roc. Elle devinait bien qu'on ne lui disait pas tout. Mais c'était comme un défi à relever. À cause du hasch, peut-être. Ou malgré lui. En tout cas, qu'avait-elle à craindre ? Elle venait de nager dans une piscine sans un soupçon de fatigue après une nuit d'amour, elle était installée dans un hôtel international célèbre, dans un pays où il y a une police. Après tout, qu'est-ce qu'il y avait de mal à se déshabiller, puis à se rhabiller pour se déshabiller de nouveau

devant deux hommes et deux femmes ? Surtout, elle se sentait bien. Heureuse des regards légèrement envieux de la Hollandaise et de la Marocaine. Et de ceux, avides, de Konrad et de Willy. Ce que serait demain, elle commençait à s'en moquer. Elle verrait bien. Inch Allah, comme on disait ici… Pour l'instant, elle avait un amant puissant et riche qui signait pour sa nouvelle garde-robe un chèque dont elle imaginait sans mal l'importance. Sûrement, ce soir, elle descendrait dîner au restaurant dans une tenue qui ferait se retourner les hommes. Quoi de plus agréable comme perspective ? Quand on sait en plus qu'après, il y aurait, entre ses bras, le torse noueux et chaud d'un bel Allemand de quarante ans aux yeux noirs précis et avides…

Willy se servit avec effort une dernière coupe. Il dévorait Brigitte des yeux. Autre chose que sa Hollandaise déjà fatiguée à vingt ans. La Française n'en avait que dix-huit. Un corps fait pour passer dix-huit heures par jour à aimer, parce qu'il faut bien dormir au moins six heures par jour. Et cet ahurissant miracle qui s'appelle la jeunesse. D'autant plus miraculeux qu'il s'accompagne d'un cœur déluré et aventureux.

Fatemeh termina de remplir le placard à portes coulissantes.

— Il y a le problème des chaussures, dit-elle d'une voix unie.

Konrad fit la moue.

— On verra ça ce soir. Rien ne presse. J'aime qu'une fille aille sans rien aux pieds.

Ses yeux noirs dardèrent vers le bas en direction de Brigitte. Nue de nouveau, et toujours debout au milieu de la chambre, à la limite du rai de lumière violente du soleil de Marrakech, elle agita les orteils.

— Tu as des pieds ravissants, murmura la voix de basse de l'Allemand.

Il tourna son cou puissant vers la vendeuse.

— Réflexion faite, reprit-il, ne reviens pas avec tes caisses à chaussures. Brigitte n'en a pas besoin. Elle restera pieds nus.

La jeune Marocaine remonta sans succès une mèche de cheveux rebelles sur son front :

— Il y a au moins les dessous. On ne s'en est pas occupé.

Konrad haussa les épaules.

— J'ai horreur de ça. Non, tout ce que je te demande, c'est ce boléro pailleté dont tu m'as parlé tout à l'heure. Celui qui n'a pas de boutons.

Débrouille-toi pour le faire livrer au plus vite, je suis pressé.

Brigitte ferma les yeux.

« Qu'est-ce qui m'arrive ? se dit-elle dans un vertige. Je ne le connaissais pas il y a vingt-quatre heures et déjà je suis sa chose… »

Elle se pencha pour prendre le joint qui se consumait dans le cendrier à sa gauche. Ses seins tremblèrent entre ses avant-bras et elle se sentit rougir sous l'éclair des yeux noirs qui l'observaient.

« Comment un homme ose-t-il regarder une femme comme ça ? » se dit-elle, effarée.

Elle avait eu l'impression que le regard de Konrad touchait ses seins. Réellement. À les brûler. Et c'était bon.

Konrad se détourna.

— Willy ? dit-il dans son dos. Tu ne vas pas te baigner ?

Le Basque s'arracha à la contemplation du corps de la Française.

— Tu as raison, dit-il. Tu viens, Glory ?

Ils passèrent sur le balcon. La porte communicante, dehors, donnait chez eux. Avant de sortir, côté couloir, Fatemeh effleura d'un index furtif les seins de Brigitte.

— Vous devriez vous maquiller les pointes, dit-elle. Vous autres, Européennes, ne savez pas…

Elle baissa les yeux vers le ventre.

— Monsieur, reprit-elle, si vous voulez, je peux emmener mademoiselle au hamman.

Ses paupières chargées de khôl battirent vers Brigitte :

— Epilée, là, les hommes aiment. Tous. On est plus nues.

Elle rit devant l'air interdit de Brigitte :

— On fait ça à la cire chaude, ça va très vite. Ça brûle à peine.

Brigitte se cabra :

— Ah non, ce n'est pas normal !

Konrad vint jusqu'à elle et la main blessée se lova autour de sa nuque.

— Rien que pour me faire plaisir, murmura-t-il.

Elle frissonna :

— Je veux bien, dit-elle.

Elle releva les yeux vers lui.

— Qu'est-ce qui m'arrive ! balbutia-t-elle.

La pression de la main sur sa nuque s'accentua :

— Rien de grave, rassure-toi. Au contraire. Tu deviens une femme.

Il rappela Fatemeh dans le couloir :

— Le fard à muqueuses, lança-t-il, n'oublie pas. Brigitte descendra en chercher un tube tout à l'heure.

Il se ravisa :

— Tu n'as pas de la cire à épiler dans ton salon ?

Fatemeh sourit :

— Bien sûr que si.

— Alors, remonte, tu veux ?

La fille aînée du sous-chef de station de la SNCF de Lisieux, filleule d'Aimé Brichot, inspecteur aux Affaires Recommandées, la section reine de la Brigade Mondaine, 36, quai des Orfèvres, à Paris, s'examinait dans la haute glace intérieure du placard grand ouvert.

— Ça brûle encore, gémit-elle.

Deux minutes plus tôt, renversée sur le lit, cuisses ouvertes, elle avait crié dans le mouchoir que Konrad avait enfoncé en boule dans sa bouche, quand Fatemeh, à deux mains, avait arraché d'un coup sec la cire redurcie. Et toute sa toison avec. Après, elle avait serré les dents tandis que la Marocaine fignolait les détails à la pince.

— Ça passera vite, assura Fatemeh. Konrad a raison, vous êtes bien plus jolie comme ça. Mais vous voulez retourner vous allonger ? Je vais vous apprendre à vous farder.

Les aréoles une fois enduites d'une crème luisante qui fonçait vite en séchant, Fatemeh rabaissa son pinceau vers le ventre. Brigitte se tordit.

— Là aussi, il le faut ! protesta Fatemeh. Surtout quand on est épilée.

Brigitte se laissa faire, le visage caché dans ses mains.

Konrad Müller sortit un Dom Miguel de la boîte de racine de thuya achetée la veille, chez les ébénistes d'Essaouira, peu avant la découverte de la jeune Française.

— Donne-moi un cendrier, dit-il tranquillement.

Elle sursauta. Saisie encore une fois par cette révélation énorme. Elle, Brigitte Quentin, fugueuse, fière et libre, se faisait mener par le bout du nez depuis vingt-quatre heures par un homme dont elle ne savait que le prénom.

Et elle trouvait ça normal.

Mieux même. Excitant.

Elle se leva du fauteuil où elle s'était installée après le départ de Fatemeh. Et fit ce qu'on lui avait dit de faire.

— Je ne t'ai pas dit de te rasseoir, siffla Konrad.

Elle sentit ses joues s'empourprer. Subitement, le soleil de Marrakech et le paradis de la *Mamounia,* avec cette piscine de rêve où elle crawlait tout à l'heure, heureuse et chaude, tout ça prenait des airs d'approche de typhon.

Elle haleta :

— Qu'est-ce qui se passe ? Tu n'es plus le même ?

Il rit.

— Brigitte, dit-il, il faut que tu commences par comprendre une chose. J'ai quarante ans, tu en as dix-huit. Je te tutoie, c'est normal.

Il secoua négligemment la cendre de son cigare :

— Toi, tu me vouvoies. C'est compris ?

Elle recula à petits pas. Prise de panique.

— Ça ne va plus, balbutia-t-elle, je veux retourner à Essaouira.

Il rit.

— Tiens… Pas chez ta mère ?

Elle songea brutalement à Roger. Au marché du sang. À la crasse de la communauté.

— Je ne comprends pas, reprit-elle, remuée. On s'entendait bien, je n'ai pas triché, j'ai accepté de…

Elle détourna les yeux, pensant à des faveurs accordées, cette nuit, qu'elle n'aurait jamais imaginé possibles, dans sa chambre du Phœnix du chemin du Vert-Pré à la Boissière, arrondissement de Lisieux (Calvados), quinze jours plus tôt.

Il avança son bras gauche vers elle, le dessus de la main tendue en avant. Présentant sa cicatrice.

— Chaque sexe a ses croix, dit-il durement.

Brigitte reprit sa route vers son fauteuil. Machinalement. Elle s'arrêta juste avant de s'asseoir.

— Le repos du guerrier, n'est-ce pas ? fit-elle en essayant d'être aussi dure que lui.

Il aspira une lente bouffée de son Dom Miguel.

— Je ne vois pas où est la honte. Je te protégerai. Tu te donneras à moi.

Les petites rides autour de ses yeux se plissèrent :

— Si tu t'imagines que je ne te respecte pas, tu te trompes !

Elle se passa la langue sur les lèvres.

— Vous voyez, murmura-t-elle, je vous dis vous… et je ne me rassieds pas.

Il sourit :

— Tu es gentille. Tu commences à comprendre.

Elle hésita, le visage défait. Et, naïvement :

— N'allez pas trop vite, je vous en prie. Je ne suis pas contre, je vous assure… D'accord, je vais essayer de vous suivre. Mais je veux aussi garder le droit de choisir.

Elle s'arrêta, haletante :

— Huit jours. Je vous demande huit jours. Au bout, si je veux reprendre ma liberté, on se quitte. Ça va ?

Il sourit :

— Tiens, dit-il en sortant une liasse de traveller checks de sa poche. Il doit y en avoir pour 20 000 dirhams. Je ne les ai pas encore signés. C'est d'accord. Dans huit jours, si tu ne veux plus de moi, tu pars avec. Je te jure de te laisser tranquille. Je n'ai qu'une parole.

Il s'arrêta et ses yeux se plissèrent.

— On ne triche pas, hein ? Pendant huit jours, je fais de toi ce que je veux ?

Elle vacilla :

— Ecoutez, fit-elle, ça va être dur ?

Il sourit :

— Mais non, idiote, je veux tout simplement t'apprendre à être une femme, une vraie. Crois-moi, même si tu me quittes, tu auras appris le secret.

Elle recoiffa à deux mains ses longues boucles lourdes. Rêveuse :

— Le secret, il est si terrible que ça ? Il ne suffit pas d'une phrase pour le dire ?

Il abandonna son cigare et vint vers elle :

— On va commencer différemment, dit-il.

Il esquissa un sourire mystérieux :

— Tu as envie de la grande vie au Moyen-Orient ? Tu étais décidée, hier, pourtant, quand tu as écrit à ton curé pour le certificat de baptême.

Les pays arabes n'acceptent l'entrée que de celui qui a une confession religieuse quelle qu'elle soit. Mais il faut la justifier…

Jamais encore, Brigitte n'avait fait l'amour de cette façon-là. Même pas cette nuit, pourtant si merveilleuse. Konrad allait et venait en elle avec une douceur infinie. En même temps, sa bouche et ses mains s'activaient savamment, paraissant arriver exactement là où la chair exaltée de Brigitte avait besoin d'être sublimée.

— Arrête, murmura-t-il dans un souffle, tu vas partir, je le sens.

Elle gémit.

— Oui, je n'en peux plus.

— Ouvre-toi plus, dit-il.

Elle obéit, relevant les jambes jusqu'à ce que ses genoux atteignent le creux de ses épaules.

Elle se mordit les lèvres. Konrad heurtait à présent le fond de son ventre. Elle avait l'impression qu'elle allait être transpercée jusqu'à la gorge. Mais il avait raison, elle se retenait mieux. Elle avait mal, un peu. Ça avait retardé l'explosion. Mais c'était une bonne douleur, douce et qu'elle n'aurait jamais voulu faire cesser.

— Tu vas voir, reprit-il, l'envie va revenir. Beaucoup plus forte, mais tu la maîtriseras. Tu auras du plaisir quand tu voudras. Exactement. Et dix fois

plus fort que d’habitude.

— Encore, gémit-elle. Je suis sûre que…

— Que… ?

Elle ferma les yeux, essayant de s’ouvrir au maximum possible.

— Que vous avez peur de me faire trop mal.

Il rit :

— Comme tu veux.

Elle se tordit. Cette fois, elle avait vraiment, réellement, l’impression que son ventre allait éclater. Des larmes noyèrent ses yeux. Elles étaient douces. La langue de Konrad les étanchait au fur et à mesure et, en même temps, le merveilleux supplice continuait.

— Quand tu voudras, reprit-il.

Elle se mangea les lèvres.

— Non. Décidez… Vous…

Il lui prit la bouche.

— Tu commences à devenir une femme, Brigitte.

Ses cris firent relever la tête de tous les baigneurs, en bas, à la piscine. Ahmed hocha la tête derrière son comptoir du vestiaire.

— C’est toujours la saison des amours, à la *Mamounia,* dit-il en souriant à l’adresse d’une grande brune arrivée par l’avion de 17 heures 30.

— Et vous ? dit Brigitte d’une voix de gorge. Vous n’avez rien eu ?

Konrad lissa de l’index la sueur de son front.

— T’occupe.

Il caressa le ventre lisse.

— Chaque fois que j’aurais été content de toi, reprit-il, je t’aimerai comme ça.

Elle se lova sur le lit, impudique.

— On commence quand, le « dressage » ? interrogea-t-elle en glissant ses yeux dorés vers les siens.

Il rit :

— Le mot est joli… Tout de suite, si tu veux.

Elle se souleva sur les mains.

— Tout de suite, dit-elle avec un éclair de provocation dans les yeux.

Il se rhabilla. En entier. Et s'assit dans un fauteuil.

— Appelle la boutique, en bas. Demande à Fatemeh de monter tout de suite.

La Marocaine avança la main.

— Arrête, dit-elle. Reviens vers Konrad. Toujours à quatre pattes.

Brigitte s'exécuta. Toujours bien cambrée, comme on le lui avait dit.

— Voilà, contre lui. Maintenant, les boutons…

Elle obéit.

— C'est tout avec les mains ! s'exclama Fatemeh. Le reste, avec la bouche seule. Tu dois y arriver… Les mains croisées dans le dos. Voilà, c'est parfait.

Brigitte s'inclina. Prosternée contre le fauteuil bas, les bras en arrière.

Il lui fallut plusieurs minutes pour réussir à libérer au grand jour le membre épais.

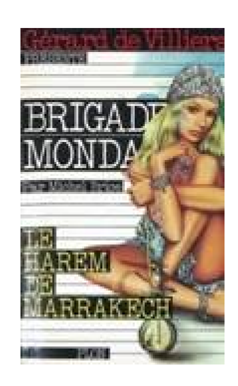
Elle plongea.

— Maintenant, reprit Fatemeh, tu vas faire exactement ce que je vais te dire. Monsieur Müller a horreur du travail bâclé.

Konrad posa sa main blessée sur la nuque de Brigitte :

— Tu es une bonne complice, Fatemeh, dit-il. *Choukrane*[10].

CHAPITRE VIII



Jeannette Brichot se tapa sur le front.

— Mais si, tu en as un. Rappelle-toi, le dacron anthracite.

Son mari se passa la main sur l’occiput. Doublement contrarié. Par le rappel, au frôlement piquant, de sa coupe de cheveux inacceptable, et par le souvenir ressurgi du costume léger dont parlait Jeannette. Un vieux machin qui se froissait en dix minutes et qui, en plus, avait la coupe française. Atroce.

— Pas question. Il est trop tarte ! glapit-il. Je préfère encore emporter le truc de Saint-Tropez.

Jeannette Brichot se voila la face. Ce à quoi faisait allusion son mari, c’était un innommable ensemble de serge délavée façon marin-pêcheur d’opérette, avec un pantalon bouffant serré aux chevilles. Un souvenir d’enquête à Saint-Trop[11]. Jamais mis depuis. Il n’aurait jamais osé. Déjà, là-bas, dans la foire estivale, il s’était senti gêné. C’était dire l’effet.

— Transigeons, décréta Jeannette. Tu l’emportes, ton truc, mais tu emportes aussi le dacron.

— D’accord, fit son mari, lassé.

Il n’avait plus envie du truc Saint-Trop. Mais il ne voulait pas revenir en arrière. Il plia soigneusement le tout dans sa valise Delsey marron tête de nègre. Sans plus desserrer les dents. Il avait honte de toute cette coquetterie inguérissable. Ça n’était pas une enquête ordinaire qu’il partait faire au Maroc. Il s’agissait de Brigitte, sa filleule. Et, une heure plus tôt, Germaine, sa sœur, l’avait appelé avec des sanglots.

— Dépêchons-nous, fit Corentin. Il peut y avoir des embouteillages sur l’autoroute du sud, je n’ai pas envie de manquer l’avion.

Son équipier boucla sa valise avec précipitation.

Jeannette le rattrapa sur le seuil :

— Mémé, fit-elle gravement. Tu vas nous la ramener, hein ?

Elle se tourna vers Boris :

— J'ai confiance en vous deux, murmura-t-elle.

Ils avaient eu moins de mal que prévu à convaincre Charlie Badolini de les envoyer en mission au Maroc. Après tout, l'affaire était quand même dans les cordes de la Brigade Mondaine. Drogue. Fugue. Et risque d'une menace côté proxénétisme. Seulement, ça avait remué l'éternel écheveau des complications administratives, des préséances à respecter, des spécialistes dont il fallait tenir compte.

Le vrai saucisson[12].

D'abord, il avait fallu régler le problème des flics de Lisieux.

Ménager des susceptibilités. Promettre des contreparties… Puis il avait fallu demander une CR[13] obligatoire en matière de stupéfiants. Et dans la seule formulation possible. Il avait fallu considérer, en langage légal, Brigitte comme inculpée d'infraction à la législation sur les stupéfiants. Autrement dit, l'accuser de trafic de drogue, ce qui au fond, était peut-être vrai, avait pensé Corentin, sans l'avouer à Brichot, par délicatesse. Mais de toute façon, l'essentiel était de partir à sa recherche, et de la retrouver. Après on verrait. Détail…

Le problème suivant avait été particulièrement délicat. Si la Brigade Mondaine s'occupe de la drogue à Paris et dans les départements limitrophes, c'est l'Office Central des Stups, ou OCS, qui coiffe le tout sur la France entière, et dans les ramifications côté ressortissants français à l'étranger.

Charlie Badolini avait réglé ça en personne avec le patron de l'OCS. Pas sans mal. Il y a toujours eu forte rivalité entre les deux services.

Autre friction à réduire, à l'intérieur même de la Brigade Mondaine, cette fois. Logiquement, Charlie Badolini aurait dû confier l'affaire au groupe dit Mertal, la section des stups proprement dite. Là, ça avait été plus facile, on avait bien voulu comprendre que Brichot, quoique aux Affaires

Recommandées, pouvait prétendre au passe-droit, vu sa parenté avec la fugueuse et que sa flèche, Corentin, l'accompagne naturellement.

Seulement, Corentin et Brichot avaient dû accepter l'assistance d'un inspecteur OPJ de l'Office Central des Stups. Un dénommé Raymond Batz. Inconnu à la BM.

Enfin, il avait fallu régler le problème d'une deuxième CR, internationale celle-là, et indispensable pour pouvoir agir au Maroc. Avec, là-bas aussi, nécessité de contacter la police marocaine. Qui leur déléguerait un assistant.

Bref, ils partaient à deux. À l'arrivée, ils seraient quatre. Une perspective qui ne les enchantait ni l'un ni l'autre. Ils avaient horreur de surcharger leur équipe.

Raymond Batz était un vieux de la vieille, cheveux grisonnants en brosse. Fort comme un catcheur, visiblement intéressé par tout ce que comporte la vie d'intéressant, de la table au lit. Et non moins visiblement ravi de l'escapade en perspective.

Tandis qu'ils attendaient leur appel d'embarquement dans le hall international bordé de boutiques « free-tax », Batz se pencha vers Corentin :

— J'ai bien l'intention de vous ficher la paix, dit-il avec un bon sourire. À moins, bien sûr, que je puisse vous être utile.

Corentin lui sourit :

— Allons, fit-il, on ne va pas vous mettre en quarantaine. Et puis, on aura sûrement besoin de vous.

L'autre haussa les épaules, vérifiant que Brichot était loin : il fouinait du côté de la parfumerie pour acheter du parfum hors taxe à Jeannette en prévision du retour.

— Vous allez avoir du mal, dit Batz avec une moue. Le Maroc, ça n'est pas la France. Je connais un peu, les collègues s'en foutent…

Il soupira :

— En plus, je n'aime pas leurs méthodes. Ils se croient les rois. Anecdote : la dernière fois que j'y suis allé, j'ai voulu rapporter un souvenir à ma femme. Une djellabah. Le collègue marocain m'a conduit dans la meilleure boutique de Rabat et, quand j'ai sorti mon portefeuille, il a éclaté de rire : « On vous en fait cadeau », a-t-il dit. Il a fallu que j'insiste

lourdement pour pouvoir payer. Le commerçant paraissait terrorisé. Quant au collègue, il n'en revenait pas de mon attitude.

— Ça promet pour le sérieux de l'aide, souffla Corentin, Enfin, ils ne sont peut-être pas tous comme ça.

L'autre ricana. Selon lui, les policiers marocains étaient spéciaux, pour ne pas dire plus. Tout-puissants, ne lésinant pas sur les interrogatoires serrés, les pressions, les intimidations, ils auraient eu une fâcheuse tendance à abuser de leur position.

— Comment voulez-vous qu'ils soient intègres ? reprit Batz. Un principal atteint à peine 2 000 dirhams[14] par mois et un commissaire à peine plus. Et comme ils n'ont pas d'IGS… En plus, leur police n'est pas astreinte au Code de Procédure pénale. Aucun texte pour limiter ses pouvoirs.

Il toussa dans sa pipe de bruyère :

— Notez que le roi Hassan II a conscience de tout ça. Il se bat pour mettre fin aux excès. Mais ça n'est pas facile pour lui. Il essaye, cependant. Il a fait un accord avec nous. De plus en plus ses policiers viennent en stage en France à l'Ecole de Police de Saint-Cyr-au-Mont-d'Or. Mais ça n'a pas encore fait son effet, loin de là. Outre la concussion et l'abus de pouvoir, la police marocaine est mal organisée. Un exemple : Si elle a adhéré, en 1960, à Interpol, elle n'a toujours pas d'Office Central des Stups. Ce qui est tout de même un comble quand on sait que, côté drogue, la filière marocaine est en plein développement.

Aimé Brichot revint à petits pas. Un lourd sac de plastique à la main.

— Qu'est-ce que tu as encore fait comme folies ? s'exclama sa flèche en souriant.

Brichot se frisa la moustache. Mais l'œil n'était pas gai. Impossible de le dérider depuis la disparition de sa filleule.

— Du parfum pour Jeannette, c'est tout, dit-il. Et puis ça.

Il extirpa une cartouche de Gallias. Et un paquet de tabac à pipe. De l'Amsterdamer.

— C'est ce que vous fumez, non ? dit-il à Batz en lui tendant le paquet.

Il agita la main : Batz cherchait son portefeuille.

— Non, c'est un cadeau, protesta Brichot, princier.

Il lança la cartouche de Gallias sur les genoux de Corentin.

— Tiens, tu n'en trouveras peut-être pas là-bas.

— Mémé, tu es un frère, décréta Corentin.

La voix chaude et lente de call-girl du haut-parleur leur annonça qu'il fallait embarquer.

Au moment de passer à la fouille, Corentin se crispa.

— Tu n'as pas emporté ton feu, au moins ? dit-il à voix basse.

— Tu me prends pour qui ? murmura Brichot, excédé. Je n'ai pas envie qu'il se perde aux douanes, à Rabat.

L'hôtesse de Royal Air Maroc observa Raymond Batz de cet air excédé qui ne la quittait pas depuis qu'elle s'était mise à faire le service du déjeuner. Très princesse indignée d'être obligée de travailler.

— Désolée, fit-elle du bout des lèvres, nous n'avons pas de champagne.

Elle sourit ironiquement :

— Rien que du vin marocain.

Batz fit signe qu'il prenait.

— Ça commence bien, ronchonna-t-il, et vous allez voir, ça n'est pas terminé !

Il hocha la tête en souriant :

— Notez, se rétracta-t-il, le vin marocain est fameux, ça m'étonnerait que vous disiez le contraire.

L'hôtesse observa Corentin avec un intérêt très peu professionnel :

— Je vous recommande le Valpierre, dit-elle.

Corentin vira du buste vers Batz :

— Qu'est-ce que vous reprochez à Air Maroc ? interrogea-t-il. Ils servent leurs vins à eux. Normal, non ?

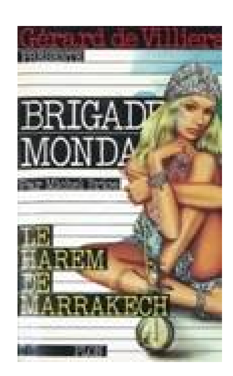
L'hôtesse le remercia d'un lent mouvement de hanches.

Quand elle revint, elle offrait sur un plateau roulant du Valpierre rouge.

— Longue vie au Maroc ! fit Corentin en tendant son verre.

L'hôtesse le servit avec des attentions de mère nourricière transformée en fille amoureuse.

CHAPITRE IX



Brigitte attrapa délicatement entre ses doigts son gâteau feuilleté roulé en serpentin. Elle croqua.

Ça avait le goût de la pâte d’amandes, c’était un peu huileux.

— Tu aimes ? demanda Konrad, attentif.

Elle approuva, la bouche pleine.

— Ça s’appelle un Mehannecha, expliqua-t-il. Moi, je préfère ça au gâteau de miel.

Il lui prit le poignet.

— Tu sais qu’autrefois, chez les sultans, le Mehannecha avait la réputation d’être un reconstituant aphrodisiaque ? La nuit, ils en avaient toujours sur un plateau dans leur chambre.

Elle avança les lèvres avec gourmandise :

— C’est pour ça que vous préférez le Mehannecha ? interrogea-t-elle avec une pointe d’ironie.

Elle n’attendit pas la réponse :

— Je sais bien que vous n’en avez pas besoin, murmura-t-elle tendrement en se serrant contre lui.

Elle tendit de nouveau la main vers le gâteau.

— Ah non ! s’exclama Konrad. Pas la main gauche, la droite. Au Maroc, on mange avec les doigts de la main droite. La gauche porte malheur.

Il planta doucement ses yeux noirs dans les siens.

— Tu ne voudrais pas faire ça, n'est-ce pas ?

Depuis qu'ils avaient quitté la *Mamounia* pour venir dîner ici, au *Riad,* au premier étage, couvert de mosaïque, épais tapis au sol, dans la vieille ville, Konrad était avec elle d'une gentillesse formidable. Plein d'attentions et de prévenances. Veillant à ce que son verre soit toujours rempli d'eau parfumée de fleur d'oranger, lui expliquant les plats, la conseillant, la complimentant sur sa coiffure, son maquillage, sa tenue.

Il la questionnait sur son passé, sur Lisieux, le CES. Il répétait combien il comprenait qu'elle soit partie. Elle était faite pour une autre vie, disait-il. La vraie. Le luxe et le plaisir.

— Dans le fond, dit-il, tu poursuis tes études avec moi.

Il rit :

— Je suis ton professeur. Dans un autre genre.

Elle baissa les yeux, songeant aux cours accélérés quelle recevait depuis deux jours. Cette nuit, cela avait été très dur. Une exigence précise à laquelle elle s'était bravement soumise, mordant son oreiller à pleines dents.

Il saisit son regard au vol quand elle releva les yeux.

— Tu as toujours mal ? demanda-t-il, sincèrement compatissant.

Elle sourit :

— C'est fini, murmura-t-elle. Je vous assure.

Il se pencha à son oreille.

— Tant mieux, souffla-t-il. Parce qu'il va falloir recommencer le plus souvent possible. C'est capital pour t'habituer. Tu verras, dans une semaine, tu ne souffriras plus.

Elle frissonna :

— Et ma bouche ? dit-elle. Vous ne préférez pas ma bouche ?

Il lui prit la taille :

— Tu es merveilleuse partout.

Elle renversa sa gorge et chercha ses lèvres.

Les danseuses berbères revenaient. Accompagnées par un chanteur à voix roulante sortie du fond de la gorge et un petit orchestre de tambours et de guitares, elles recommencèrent à s'agiter dans leurs voiles et leurs bustiers brodés. Le cou allant d'avant en arrière, imitant le balancement des chameaux, le ventre secoué de saccades.

La salle était bondée. Deux tables marocaines reprenaient en chœur les refrains. Ivres de Valpierre et de gris de Boulaouane. Brigitte, elle, était saoulée de bruit et de plaisir. C'était la première fois de sa vie qu'elle allait dans un restaurant chic. Elle se sentait belle. Et aimée, d'une certaine manière. Sans doute, Konrad avait des exigences terribles. Mais après, il savait si bien se faire pardonner. Surtout, il s'occupait d'elle. D'une certaine façon, le père quelle n'avait jamais eu.

Elle sourit à cette pensée. C'était ça. Son alcoolique de vrai père n'avait été que le prétexte à sa naissance. Konrad était son soutien. Avec lui elle se sentait en confiance. Protégée. Elle avait l'impression qu'elle ne risquerait rien, nulle part, avec lui à ses côtés.

— Qu'est-ce qui t'arrive ? fit-il, anxieux, on dirait que tu te racontes quelque chose de très drôle.

Elle lui raconta. Un éclair furtif illumina les yeux de Konrad.

— C'est très bien, murmura-t-il lentement, j'aime que tu penses des choses comme ça.

Il s'arrêta, l'examinant avec attention.

— Tu sais que le chignon haut te va décidément à merveille ? fit-il gaiement. Tu as un visage très pur, très régulier. Il ne faut pas le cacher.

Il hésita :

— À la limite, tu devrais te faire couper les cheveux ultra-courts. Je sais, ils sont splendides, bouclés, aériens, mais crois-moi, toute nue, épilée comme tu l'es déjà et les cheveux courts, avec la poitrine, les hanches et les fesses que tu as, tu serais encore plus excitante.

Elle but une petite gorgée du thé brûlant, lourd de menthe, que le serveur venait d'apporter.

— Si vous voulez, dit-elle. Vous êtes meilleur juge que moi.

— À la bonne heure ! s'exclama-t-il. Tu es une fille intelligente. Demain matin, coiffeur. Il y a un salon très bien à l'hôtel.

Les danseuses étaient reparties. Konrad fit signe au serveur de lui apporter la note. Il se tourna vers Brigitte et l'étudia.

— Ce sera parfait, dit-il.

— Quoi ? fit-elle intriguée.

— Je veux dire que tu es très bien habillée pour là où on va finir la soirée.

Elle ouvrit les yeux :

— On va danser ? fit-elle.

Elle baissa les yeux.

— Je ne sais pas.

Il rit :

— Sans importance. Tu ne seras pas obligée de danser.

Elle soupira, rassurée, ce qui eut pour effet de tendre à la faire craquer l'agrafe d'améthyste qui tenait à peu près fermé son boléro de strass noir sans manches. Dessous, elle portait, très serrée à la taille, une longue jupe de soie grège flottante, fendue sur un côté jusqu'à mi-cuisse. Les pieds nus, bien sûr. Et bien sûr aussi, rien sous sa jupe et son boléro.

Le serveur revenait avec la note. Konrad paya, puis il tendit à Brigitte le paquet de joints…

— Tu n'as pas encore fumé, ce soir.

Elle prit un joint et aspira longuement la première bouffée de hasch.

Elle se cambra lentement. Dans son dos, la main de Konrad venait de soulever sa jupe. Sans mal. En arrivant, Brigitte l'avait relevée avant de s'asseoir. Un conseil de Fatemeh, hier soir, au grand salon de la *Mamounia* après le dîner. Fatemeh était une « ancienne » de Konrad. Pas jalouse qu'on lui succède. Et riche en conseils amicalement distribués.

— Tu en prendras l'habitude, de ça aussi, n'est-ce pas ? dit-il en caressant ses reins nus.

Elle approuva de la tête.

— Tout le temps, insista-t-il.

Elle se mordit les lèvres. La main passait devant et la forçait à s'ouvrir.

— Ça n'est pas toujours possible, protesta-t-elle.

— Mais si. Il suffit de prendre la décision et de s'y tenir.

La main l'abandonna :

— Allez, on s'en va, dit Konrad.

À lui tendit les mains pour l'aider à se lever.

— N'oublie pas ton châle, reprit-il.

La Packard blanche roulait doucement, comme au jugé, dans un dédale de rues tournantes et si étroites parfois que Konrad devait aller au pas. Des clochards dormaient sous des proches, des gosses en haillons jouaient encore dans des couloirs faiblement éclairés d'une lampe nue.

— Tu vas voir, dit Konrad, c'est une belle soirée. Du gratin. J'en connais beaucoup qui payeraient cher pour être invités. Et les filles sont toutes splendides.

Le jeu d'ivoire de ses dents se mit à luire dans la lueur d'un réverbère.

— Ne crains rien, tu seras la plus belle.

Elle se laissa aller dans le cuir du siège et chercha la main droite de Konrad, abandonnée sur sa cuisse. Elle la tira jusqu'à son ventre. Dévorée par une envie brutale. Le hasch de tout à l'heure, le bonheur de la nuit chaude et douce, le merveilleux dîner en tête-à-tête…

Il retira sa main avec douceur :

— C'est moi qui commande, pour ça aussi, dit-il. Il faut mériter. On verra ça tout à l'heure.

Elle se rétracta, songeant à tout ce qu'elle donnait. Un reste de la Brigitte d'avant, fière et indocile, remonta en elle.

Tellement étranger à la nouvelle Brigitte qu'elle hocha la tête. Comme c'était loin tout ça… Autrefois, elle se moquait de ces filles, langoureusement lovées contre un homme, dans la rue, avec des yeux morts d'amour. Maintenant elle comprenait. Non pas qu'elle fût réellement amoureuse de Konrad. Elle ne le croyait pas vraiment. Simplement, elle aimait qu'il la commande.

La salle de bains, carrelée de pierres fossiles vernies de haut en bas, avait une glace immense où Brigitte se remaquilla au-dessus du lavabo. Konrad était entré avec elle d'autorité. Au loin, on entendait un disque de jazz. Ils étaient arrivés dans la maison par une grande cour dallée entourée de buissons de lauriers-roses et de géraniums énormes qui embaumaient la nuit chaude. L'entrée était tout en mosaïque vert et rouge qui avait glacé les pieds nus de Brigitte au premier contact.

— Montre-moi les seins, dit Konrad.

Elle fit sauter l'agrafe d'améthyste.

— Tu as la crème ? dit-il.

Elle fit oui de la tête.

— Remets-en. Beaucoup. Et sur le ventre aussi.

Quand elle eut terminé, elle voulu remettre l'agrafe en place.

— Non, dit-il. Ici, personne n'est bégueule. Donne-la-moi.

Les yeux noirs se baissèrent vers la jupe.

— Attends, reprit-il, j'oubliais. Tourne ta jupe.

— Je ne comprends pas, fit-elle, interloquée.

Il désigna la fente sur la cuisse.

— Tourne-la devant.

Elle rougit violemment.

— Mais…, commença-t-elle d'une voix molle.

Il avança la main vers sa gorge et la caressa doucement.

— Fais ce que je te dis, reprit-il comme s'il lui demandait un service.

Devant elle, au bout du long couloir couvert de poufs et de divans bas, une tenture ouverte sur un grand salon entièrement meublé à l'Européenne, avec des niveaux différents, un piano sur une estrade large et longue, tout un fouillis savant de canapés et de fauteuils surmontés par des estampes et des tableaux de maîtres. Il y avait une trentaine de personnes, pas plus.

— Entre, fit Konrad dans le dos de Brigitte.

Il lui prit le bras et la poussa en avant. Elle se cabra :

— Ma jupe, murmura-t-elle, affolée.

Konrad l'avait obligée à la rouler de deux tours à la taille. Désormais la fente atteignait pratiquement son ventre fardé.

— Entre, insista-t-il. Je t'ai dit que ça n'était pas un pensionnat, ici.

Au moment où elle avançait en fermant à demi les yeux, elle poussa un petit cri. Konrad, si vite quelle n'avait pas eu le temps de se défendre, avait brutalement fait glisser en arrière son boléro.

Elle entra, le buste nu, tirée par les poignets.

Comme dans un nuage, elle parcourut la pièce des yeux. La honte qui l'envahissait s'évanouit presque aussitôt : la jeune femme que le maître de

maison abandonnait pour venir à leur rencontre, était nue, totalement. Un peu plus loin, la longue fille mince et gracile, les cheveux d'un blond incroyablement clair, qui vidait en riant aux éclats une coupe de champagne, était en corset, bas, talons hauts, et rien d'autre.

— Brigitte, la petite hippie dont je t'ai parlé, dit Konrad. Brigitte, voici Hassan.

L'homme, pantalon noir, boots noires et chemise blanche brodée ras du cou, avait un très beau visage noyé dans un flot de cheveux blancs. Il sourit en l'examinant avec un calme tranquille qui la gêna.

— Quand les hippies sont ravissantes, dit-il avec un léger accent marocain, elles sont les bienvenues ici. Venez, je vais faire les présentations.

Avec le nouveau joint que Konrad lui avait offert, Brigitte se sentait de nouveau parfaitement à l'aise.

Elle se tourna vers lui :

— Pardonnez-moi pour tout à l'heure, dit-elle, je suis idiote.

— Péché de jeunesse, ça te passera, murmura-t-il en l'enlaçant.

On l'avait fait asseoir sur un pouf de cuir rouge, très bas, qui l'obligeait à se tenir droite, cambrée, et les cuisses relevées, ce qui avait complètement rabattu sa jupe de chaque côté. D'un air encore timide, elle regardait autour d'elle. C'était une étrange atmosphère, qui la faisait penser à ces clubs dont on parle dans les livres. Musique douce, atmosphère luxueuse et feutrée. Quatre hommes jouaient au bridge, à l'écart. Une fille se tenait derrière l'un d'eux, Attentive au jeu. De temps en temps, elle tendait la main pour désigner une carte en silence. Alors, ses seins, nus comme ceux de Brigitte, et fardés exactement comme les siens, bougeaient doucement entre ses bras. Un peu plus loin, trois hommes, enfoncés dans des fauteuils, faisaient poser sur un très grand plateau de cuivre ciselé une fille large de hanches, la peau brune, épilée, et les cheveux coupés presque ras. L'un d'eux manœuvrait un appareil photo. Le bref éclair du flash fusait, la fille changeait de pose. Docile, souriante, sans jamais protester, même quand on la fit s'ouvrir, jambes relevées. Ailleurs, des couples bavardaient. Ou flirtaient. Mot faible… Brigitte remarqua que pas une fille n'était dans un fauteuil ou un canapé. Les poufs leur paraissaient réservés. L'une d'elles, à l'écart,

semblait abandonnée, les bras et les jambes agrémentés de voiles roses retenus en haut des cuisses et sous les aisselles par des rubans noirs, nue pour le reste. Elle ne bougeait pas, assise à l'équerre.

Ahurie, Brigitte reconnut Fatemeh.

Elle voulut se lever, aller vers elle, mais elle n'osa pas. Konrad la regardait.

Hassan, le maître de maison, revint s'asseoir près d'eux.

— Bravo, fit-il. Jolie conquête, tu l'as trouvée où ?

Konrad sourit, paraissant hésiter. Il lança un coup d'œil interrogateur à Brigitte.

— Tu permets que je lui dise ?

Elle battit des paupières.

— Brigitte faisait la pute dans les varechs sous la jetée d'Essaouira, reprit durement Konrad. Pas plus tard qu'avant-hier. Elle s'est tapée six types, dont Willy et moi, avec trois jeunes charpentiers, en moins d'une heure.

Il rit.

— Tout ça pour payer de l'héroïne à un connard de camé puant.

Brigitte haletait. Furieuse contre elle-même aussi. Après tout, ce que continuait à raconter Konrad, avec les détails, c'était la stricte vérité. Elle se mordit les lèvres. À moitié nue et offerte, qu'était-elle d'autre qu'une pute, encore une fois ? Comme toutes les autres filles ici. Ça crevait les yeux.

Elle se sentit vaciller. La jetée d'Essaouira, il ne s'agissait que d'un jeu, un défi à Roger. Ici, elle le sentait, tout se présentait différemment.

— Konrad, murmura-t-elle d'une voix blanche, repartons.

Il rapprocha son fauteuil d'elle et se mit à lui caresser le cou.

— Brigitte, gronda-t-il, ne sois pas bête. Qu'est-ce que tu veux dans la vie ? Le luxe, le plaisir ?

Il balaya la pièce du bras.

— Tu as tout ça ici. Et ça n'est qu'un début. Je t'ai demandé de me faire confiance huit jours. Tu te rappelles, c'est notre pacte. Il faut le tenir.

Elle regarda Fatemeh à la dérobée.

— Elle, elle est toujours vendeuse, remarqua-t-elle.

La main de Konrad descendit vers sa poitrine qu'il effleura lentement.

— Ça n’est pas pareil. Ce n’est qu’une danseuse.

— Une danseuse ? jeta Brigitte, interloquée. Il se rejeta en arrière dans son fauteuil.

— Oui, tu vas voir. Elle commence. Fatemeh s’était levée et se dirigeait vers le centre du salon. La même musique acide et lancinante qu’au *Riad* s’éleva.

Tout à l’heure, Brigitte avait trouvé parfois osées les saccades suggestives des danseuses berbères. Un carême de sœurs du carmel de sainte Thérèse de Lisieux à côté de ce que montrait Fatemeh.

Là, c’était carrément l’amour à la spahi que mimait Fatemeh avec un partenaire imaginaire. Ahurissante d’indécence et de provocation. Après avoir parcouru tout le tapis central, elle avait fini par s’étendre sur le dos, jambes repliées sous ses cuisses ouvertes. Bras rejetés en arrière, cambrée à l’extrême, elle passait des soubresauts frénétiques aux ondulations lentes, se cabrait, s’apaisait, repartait.

— L’ébène ! s’écria Hassan.

Deux serveurs en veste blanche apportèrent une sorte de socle lourd planté d’un cylindre d’ébène fait à l’imitation d’un sexe incliné presque à l’horizontale. Tout contre le ventre ouvert de Fatemeh.

À brèves petites avancées des hanches, la poitrine secouée de halètements de plus en plus rapides, elle s’accola au bâton, jusqu’au bout.

Quand il n’y eut plus d’apparent entre ses cuisses que le socle de bois, Fatemeh se redressa. Brigitte comprit que le cylindre était articulé sur sa base : maintenant, Fatemeh était assise, très droite, sur ses genoux écartés à l’équerre.

Un des serveurs revint avec un plateau d’argent sur lequel était disposés une théière plus une demi-douzaine de verres à demi remplis de thé à la menthe, placés en cercle autour de la théière, alternés avec des bougies allumées.

Il posa le lourd plateau en équilibre sur la tête de Fatemeh. Celle-ci ne bougea plus. Alors, le deuxième serveur referma autour de son cou un énorme collier d’ambre et de breloques d’argent.

— Le bijou des Ait Haddidous, la tribu de Fatemeh, murmura Konrad à l'oreille de Brigitte.

En même temps, il désigna, à la gauche de Brigitte, un étrange objet qu'un autre serveur venait d'apporter. Un long flacon de verre entouré d'un fin entrelacement d'anneaux et de tresses de cuivre. Fixé au goulot, un long tuyau souple avec un embout de bois clair.

— C'est un narguilé, expliqua Konrad. Fume. Il y a un peu d'opium dedans. Ça te fera du bien.

Elle attrapa docilement l'embout et se mit à aspirer.

Devant elle, Fatemeh s'était remise en action. Les bras en croix, elle montait et descendait, toujours sur les genoux, autour du leurre d'ébène. Sur sa tête, le plateau à thé suivait le mouvement. Le thé oscillait dans les verres, les flammes des bougies flottaient.

— C'est la vraie version de l'haïdous, commenta encore Konrad, de la même voix placide. La danse des Berabers, sur les hauts plateaux de l'Atlas. Regarde comme elle ondule. Elle imite les serpents. À l'origine, c'était une danse sacrée.

Le collier d'ambre battait les seins de Fatemeh à chaque ondulation du buste. Tout en montant et descendant, elle tournait peu à peu sur elle-même.

— Fatemeh doit trouver son bonheur à l'instant précis où elle aura bouclé le cercle, fit Hassan d'une voix rauque. Bien sûr, sans faire tomber le plateau à thé.

Dans les poumons de Brigitte, l'opium commençait à faire son office. Elle haletait presque autant que Fatemeh. Ahurie de découvrir qu'elle l'enviait. Qu'elle aurait voulu être à sa place.

Au moment précis où, à force de monter et de descendre autour du cylindre d'ébène sur lequel elle s'empalait tout en tournant à petites avancées précautionneuses des genoux, Fatemeh eut effectué une rotation complète sur elle-même, elle se mit à crier.

Agitée de soubresauts frénétiques, elle mit longtemps à achever son orgasme. Mais quand elle se laissa aller, accroupie sur le socle de bois, à bout de souffle, le plateau était toujours en équilibre sur sa tête. Sans une goutte renversée. Sans une bougie éteinte. Un serveur ôta le plateau, puis libéra Fatemeh du leurre en la soulevant par-dessous les aisselles. Elle sen alla, titubante, à demi portée dans ses bras.

Quand elle revint à la réalité, l'exhibition finie, Brigitte s'aperçut, étonnée, qu'il n'y avait plus que Konrad, Hassan, elle, et un serveur, un grand adolescent aux traits purs.

— Il y a assez de chambres pour tout le monde, dit doucement Hassan, surtout quand nombreux sont ceux et celles qui aiment se réunir à plusieurs.

Un slow tendre et lent était désormais le seul bruit de fond avec le clapotement du jet d'eau dans le patio illuminé d'où venait l'odeur des fleurs d'orangers.

— Il faut ôter ta jupe, dit Konrad du même ton de lui demander un service que tout à l'heure, au *Riad,* pour la coupe de cheveux.

Elle se voûta, portant ses mains à ses seins. Ses yeux allaient successivement d'un homme à l'autre.

Elle se redressa :

— Un joint, s'il vous plaît.

Le serveur lui en alluma un. Elle inhala en force tout en se levant, laissant Konrad dénouer sa ceinture.

Après, ils la firent aller et venir comme l'autre fille, au début de la soirée. Puis ils la photographièrent.

Sur le plateau de cuivre.

Le joint était très concentré. Elle se prêta à des poses odieuses avec un naturel que l'autre partie d'elle-même, celle restée consciente, essayait en vain de refuser. D'étranges sensations l'envahissaient. Il était agréable de s'exposer. Et après tout, ça n'était pas bien dur. Que les hommes étaient faciles à satisfaire ! À suffisait donc de ça pour avoir droit à la *Mamounia,* à une garde-robe qui valait un an de salaire de son père ? Elle pensa à l'usine, au bureau. Tout ce qu'elle faisait maintenant était dans la logique des choses. Il fallait devenir pute, pour de vrai.

Payer de son corps pour se payer le reste : l'oisiveté, le farniente, le luxe, les voyages.

Elle revint vers Konrad, à son appel. Il lui fit signe de s'arrêter à trois mètres d'eux.

— Tu as raison, fit Hassan, poursuivant une conversation dont le début lui avait échappé, de loin, il faut couper les cheveux très très courts.

Il agita la main vers elle :

— Déjà des marques de maillot, remarqua-t-il d'un ton contrarié. Tu as tort. Il faut lui interdire le soleil. Nager, oui, c'est bon pour les seins et le cul, mais pas de bronzage. À notre époque de peaux recuites, c'est tellement mieux, une fille à peau de lait, comme toi.

Il s'était rapproché d'elle. Il lui releva les cheveux, les tirant en arrière à deux mains.

— Oui, dit-il, très courts.

Il caressa ses oreilles.

— Tu devrais te faire percer les lobes, tu ne peux pas savoir comme ça t'irait bien, des pendentifs.

Les mains descendaient, passant des seins aux hanches, puis au pubis lisse et aux fesses musclées, attachées très haut.

— La belle petite esclave blanche que ça ferait ! murmura Hassan.

Il se tourna vers Konrad.

— Elle commence par Ali ?

Konrad hocha la tête affirmativement.

— Avec la bouche, dit-il. Rien que la bouche. Montre ce que tu sais faire.

Les veilleurs de nuit somnolaient dans le hall de la *Mamounia* quand ils rentrèrent. Le contact chaud et élastique du tapis la réchauffa. Elle se serra contre Konrad et leva sa gorge vers lui.

— J'ai été bien obéissante ? murmura-t-elle. Vous êtes content de moi ?

Il effleura des lèvres le front bombé entre les lourdes mèches qu'on sacrifierait demain. Brigitte était blanche, les yeux fiévreux. Un peu de rimmel avait coulé de ses paupières. Elle avait pleuré quand ils l'avaient forcée, tous les trois.

— Tu es une bonne élève, reconnut-il.

Elle se précipita devant lui et l'arrêta, poitrine tendue.

— Alors, je peux avoir ma récompense ?

Elle frissonna.

— J'en ai besoin, vous ne pouvez pas savoir.

Chez Hassan, elle n’avait fait que donner du plaisir, sans qu’on songe seulement à lui en offrir.

— Viens, dit-il.

Les spots illuminant la piscine de la *Mamounia* étaient éteints. Seul le clair de lune les dirigea, avec cinq ou six fenêtres encore allumées.

Ils se déshabillèrent sur la margelle et ils descendirent ensemble par les marches du petit bain.

Il la prit dans l’eau, agrippée en arrière à deux mains aux barreaux d’une échelle de remontée.

Comme elle désirait. Tendrement. Avec des phrases attentives et des précautions de protecteur.

Au moment où elle hurla de bonheur, un chat tigré de noir et de gris vint se frotter contre sa nuque. Un des chats de la *Mamounia.* Innombrables, naviguant jour et nuit aussi bien dans les jardins que les salons et les couloirs menant aux chambres.

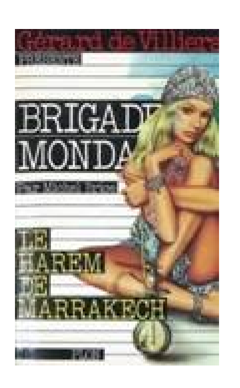
— Encore, dit-il en se redressant en elle dans l’eau tiède. Donne ta bouche au chat.

Elle obéit. Le chat se mit à passer et à repasser sa fourrure contre son visage.

Elle cria avec l’impression ahurissante qu’un mélange de fourrure électrique et de puissance virile irradiait sa chair tout entière.

Il dut la porter jusqu’à ses vêtements quelle remit, agitée de tremblements incontrôlables avant de s’appuyer à son bras pour regagner l’hôtel.

CHAPITRE X



Boris Corentin examina le taudis avec une rapidité de professionnel. Une pièce de cinq mètres sur six environ aux murs chaulés de blanc, carrelage bleu et blanc par terre. Un lavabo-douche dans un coin, des cintres suspendus à des clous au mur. Les cintres étaient surchargés de blouses multicolores, de pantalons bouffants, tous crasseux. Des babouches et des sandales aussi éculées les unes que les autres traînaient partout. Deux des murs servaient d’appui à une succession de sacs de couchage posés les uns à même le sol, les autres sur des matelas pneumatiques agrémentés de rustines. Des sacs à dos, les uns vieux, en toile kaki, les autres orange, à armature, comme ceux des auto-stoppeurs d’aujourd’hui. Une valise défoncée, quelques livres. Sur une table de bois blanc, au milieu des assiettes, des couverts sales et d’un réchaud à butane de campeur, tout l’attirail des drogués. Shiloms, paquets de haschich dans du plastique, comprimés de methedrine et d’amphétamines, aiguilles, seringues, garrots de caoutchouc.

Un hippie squelettique au visage mangé de barbe dormait dans un coin. À côté de son matelas. Il avait dû tomber là après son shoot. Et il était resté à cuver jusqu’à épuisement.

De l’autre côté de la pièce, une longue fille aux cheveux jaunes très frisés dodelinait de la tête, accroupie en tailleur dans une djellabah de fine laine reprisée qui avait dû être blanche. Par terre, sur le carrelage, entre ses doigts de pieds noirs de crasse, un scorpion noir.

Elle chantonnait, tout en jouant de son index à l’ongle rongé au sang à empêcher le scorpion de s’échapper.

— Bébé… Landau…

Le scorpion fonça à gauche, l’index l’arrêta, le dard chercha à pointer au bout de la queue annelée retournée à toute vitesse. L’index esquiva de

justesse.

— Bébé… Landau, chantonna la fille avec cinq ans d'âge mental dans la voix.

Le scorpion fit demi-tour. L'index le stoppa encore. Evitant le dard avec la même rapidité de réflexe.

Corentin réprima un haut-le-cœur.

— Hé, fit-il, je cherche Roger, vous pouvez me renseigner ?

La fille releva mollement la tête. Deux prunelles immenses l'observèrent comme du fond d'un rêve sous les paupières lourdes.

« Héroïne », jugea Corentin.

— Roger, insista-t-il. Vous savez où est Roger ?

Les yeux chavirèrent vers le sol. Aussi vides et mous. Mais l'index rattrapa le scorpion à la vitesse de l'éclair avant qu'il ne soit hors de portée.

La drogue, le rêve total, l'hibernation de toute vie et de toute pensée normale. Mais une exacerbation sous-jacente formidable pour ce qui ne concerne que le rêve. Et l'objet choisi pour l'alimenter. Dans le cas précis, ce scorpion. La fille, en plein « voyage », avait dû choisir de faire un rêve de maternité. Ou de gardienne d'enfant. Pour elle, le scorpion était un bébé qu'il fallait surveiller. Empêcher de crapahuter vers le danger.

Garder dans le « landau ». À savoir, l'espace circoncit par les pieds nus et la djellabah roulée jusqu'au ventre de la fille.

Corentin soupira. Au moins, heureusement, il y avait le vent qui s'engouffrait par la fenêtre grande ouverte sous le ciel bleu vif. Doux et puissant à la fois, il balayait tous les miasmes. Il alla jusqu'à la fenêtre et se pencha. À dix mètres au-dessous, les rochers, cernés d'écume longue, toujours recommencée. L'iode, la puissance tonique de l'air marin et l'océan, immense derrière les Iles Purpurines, à cinq ou six cents mètres de la ville. Il eut envie de sport, de cross sur cette merveilleuse plage de sable fin qu'il avait découverte au débouché de la forêt de thuyas odorants dominant Essaouira. Le soleil allait se coucher, illuminant la façade blanche. Il faisait tiède, et on était en octobre. Le mois de la pluie, des rhumes et des angines qui débutent, à Paris. Là, dans ce paradis, des gosses perdus se ruinaient la santé. Jouaient avec des scorpions qui tuent. Et Brigitte était peut-être tout près.

Un frôlement de savates sur le dallage le fit se retourner.

Un nouveau hippie s'encadrait dans la porte. Très grand, presque autant que lui. Aussi maigre que le gisant au coin du mur.

Roux.

Sans l'avoir jamais vu, Corentin se dit que ce devait être Roger.

— Ah, Roger ! tenta-t-il gaiement. Vous allez m'aider.

L'autre sursauta.

— Comment vous m'avez reconnu ?

Corentin choisit d'être direct :

— Je suis un ami de Brigitte, dit-il. Sa famille la cherche. Il y a des ennuis là-bas.

Roger le détailla, soupçonneux. De son côté, Corentin l'examinait. Remué. Les plis des bras, apparents sous les manches retroussées que Roger rabaissait une à une, n'étaient que plaies et furoncles.

— Fichez-moi la paix ! hurla le hippie. Elle est partie.

Corentin s'avança. Au passage, d'un coup de talon rapide, il écrasa le scorpion.

— Bébé… Landau…, fit la fille d'une voix pâteuse.

Elle se laissa aller en arrière et s'endormit, les mèches flottant dans le vent alizé…

— Je suis flic, jeta durement Corentin. Et on va parler.

— Qui est José ? interrogea-t-il.

Il n'avait rien pu tirer de Roger. À part un détail dont il ne savait pas s'il le révélerait à Aimé, resté au bar du *Chalet de la plage,* avec Mohamed Mokfia, le collègue marocain, et Raymond Batz. Tactique décidée ensemble. Il valait mieux ne pas débarquer en force. Mokfia l'avait compris tout de suite. Intelligent dès le début, à Rabat, où il les avait accueillis à la Sûreté Nationale, et réglé de main de maître tous les problèmes techniques, y compris le change de l'argent arraché au « stratif », le bureau financier de la PJ. Et le problème de la voiture : une Simca 1300 verte presque neuve, qu'il conduisait en champion du volant.

Le détail : trois jours plus tôt, Brigitte s'était vendue à des hommes, derrière la jetée du port…

— Pourquoi faut-il que je voie ce José ? insista Corentin.

Les petits yeux vicieux de celui qui avait entraîné Brigitte dans le haschich et la fugue, se mirent à vaciller.

— Il sait où elle est, lui.

Subitement, Corentin se rappela.

José… José de Esquaeira, la « boîte aux lettres » de Brigitte pour cette étonnante demande de certificat de baptême.

— Où est la casa Cornut ? jeta-t-il.

Roger agita la main.

— La troisième à gauche.

Aimé Brichot se leva, avidement.

— Alors ?

Corentin secoua tristement la tête.

— Pas grand-chose, avoua-t-il. Tout ce qui est sûr, c'est qu'elle n'est plus à Essaouira. Elle est partie, il y a cinq jours, dans une Packard décapotable blanche avec deux inconnus, sans même prendre ses affaires.

« Mais avant, elle a parlé à ce Portugais, tu vois de qui je veux parler ?

« Il ne sait pas, ou il ne veut pas me dire où elle est. Il a pourtant l'air sincère, lui. Et brave type. Pas comme l'autre, Roger. Un salopard, camé à mort à l'héroïne et rendu méchant par la drogue. Jaloux forcené en plus. Brigitte a dû le laisser tomber…

Mohammed Mokfia se lissa les sourcils.

— Il faut aller à Marrakech, dit-il. Elle est sûrement là. Je dis ça à cause de la voiture. Trop belle pour être du coin.

Corentin soupira :

— Ce n'est pas un village, Marrakech.

Mokfia sourit dans sa fine moustache noir de jais taillée au ciseau.

— Pour ceux qui roulent en Packard, c'est un village.

Corentin l'admit.

— Agadir aussi, dans ces conditions, et ce n'est pas loin, non plus.

Mokfia haussa les épaules.

— Pile ou face.

Brichot se remua sur sa chaise.

— Qu'est-ce qu’on va faire ? fit-il, désespéré.

Raymond Batz vida son Ricard.

— Pile ou face, il n’y a pas d’autre solution. Ou bien, on se sépare.

Corentin sursauta :

— Difficile. C’est nous qui avons la CR internationale.

Mokfia eut une moue amusée.

— Au Maroc, je suis chez moi, dit-il.

Il sortit une pièce d’un dirham.

— Pile, vous allez à Marrakech, face, c’est nous qui y allons.

Corentin et Brichot tirèrent pile.

— Inch Allah, fit Mokfia, fataliste, je vous laisse la Simca, je vais en trouver une autre ici.

Sur le seuil du restaurant, le policier marocain tira Corentin à l’écart.

— Cette lettre de France, dit-il, que ce Portugais doit recevoir, je peux vous aider.

Il eut une expression moqueuse.

— Nous autres, régimes autoritaires, avons des pouvoirs.

— Dites, fit Corentin, contracté.

— Je peux savoir exactement quand un Portugais nommé José de Esquaeira recevra une lettre postée à Lisieux, Calvados…

Il chassa d’une chiquenaude du pouce et de l’index une mouche collée au revers de sa veste.

— Après, il suffira de « planquer ». Brigitte viendra bien la chercher et dans pas longtemps. À combien estimez-vous le délai de réponse, pour le curé de sa paroisse ?

— Les curés sont rapides avec le courrier, nota Corentin. Dans huit jours au maximum.

Mokfia approuva :

— C’est ce qu’elle a dû penser aussi.

— De toute façon, bien qu’il vous ait dit tout ignorer de sa nouvelle adresse, José la connaît peut-être et essayera alors de la contacter. On peut

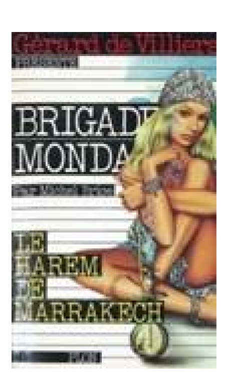
le surveiller lui aussi.

Corentin se rembrunit.

— Non. Pas prudent : s’il s’en aperçoit, tout est cuit. De deux choses l’une, ou elle vient chercher la lettre, ou il la lui envoie, dans l’hypothèse où il a son adresse, ou qu’elle la lui fasse parvenir.

« On saura où elle est, dans un cas comme dans l’autre.

CHAPITRE XI



Konrad Müller se leva pour déplacer sa chaise longue : le soleil tournait sur la terrasse. Il allait se rallonger quand on frappa à la porte, au loin, au bout du couloir. Il cria d’entrer. Le garçon d’étage s’avança, un plateau à la main. Club sandwiches, fromage et fruits, le tout avec une carafe de jus de pamplemousse. Konrad Müller surveillait sa ligne. Il désigna négligemment le billet de dix dirhams disposé sur la table de bois laqué blanc à côté de lui. Le serveur se confondit en remerciements avant de s’en aller. Il n’avait pas eu une seconde l’air de remarquer le long corps musculeux et bronzé de l’Allemand. Totalement nu.

Konrad Müller referma l'épais dossier bleu à agrafes chromées qu’il étudiait, concentré, depuis une heure. Il se tourna vers Willy et souleva ses lunettes de soleil.

— Ça m'a l'air impeccable, nota-t-il, satisfait. Si les taux ne changent pas d'ici trois mois, c'est le gros coup de pognon. Guiseppe a été d'accord sur tout, vraiment ?

Willy humanisa le rictus de ses lèvres minces.

— À croire qu'il veut nous faire une fleur.

Comme ça n'est pas le cas, il est idiot, voilà tout.

Konrad se versa sur les cuisses une noisette d'ambre solaire et se mit à masser, insistant sur les aines.

— Il ne risque pas de se réveiller ?

L'autre sourit :

— Tu as vu la clause, en fin de contrat, l'avant dernier paragraphe ? En cas de problème, les camions nous restent, c'est écrit.

— Il est dingue, rêva Konrad.

Willy tapota une Dunhill sur l'ongle de son pouce et alla s'accouder à la balustrade. En bas, les matelas, la cure de soleil et de natation. Un jeune Anglais s'essayait au saut de l'ange au plongeoir le plus haut. Willy s'immobilisa.

— Pas mal, apprécia-t-il. Ça change des autres. Les cloportes adorateurs du soleil.

Il étudia un instant à la jumelle les clients en maillot de bain. Du côté du plongeoir, un groupe de snobs français. Deux ventrus de trente à trente-cinq ans dont les plaisanteries vulgaires montaient jusqu'à lui grâce à leurs voix aigrelettes de fin de race. Ils portaient tous deux des noms à rallonge très célèbres. Les deux filles qui les accompagnaient n'étaient certainement pas leurs épouses. Trop fardées. Et avec des maillots trop mini. La plus décolorée des deux avait ôté son soutien-gorge. Culot impensable à la *Mamounia* un ou deux ans plus tôt seulement. Mais l'hôtellerie doit suivre la mode, même en pays d'Islam.

Un peu plus loin, l'habituel lot des touristes de passage entre deux explorations de l'Atlas. Morts de fatigue au milieu de leurs cartes et guides.

De l'autre côté, vers les jardins, un interminable Christ de luxe aux boucles flamboyantes avec une chaînette longue de dix centimètres à l'oreille gauche. Un richissime fils de famille français, installé là depuis trois mois et qui dormait au soleil avant d'aller revêtir, pour ses folies de la nuit, une de ses tenues démentes renouvelées chaque jour.

Le reste : l’habituel mélange des vieux sportifs faisant leurs longueurs de piscine, de couples amoureux et de solitaires des deux sexes s’examinant et se jaugeant de matelas à matelas.

Willy abandonna ses jumelles.

— Rien de bien intéressant, fit-il, le calme plat.

Il se déshabilla à son tour et s’installa.

— Où est la fille ? dit-il.

Konrad agita la main par-dessus son épaule, les yeux clos, le visage offert au soleil.

— Chez la coiffeuse, en bas.

Willy émit un petit sifflement admiratif :

— Chapeau, tu la prends vite en main !

Konrad esquissa une moue modeste :

— Ça je dois dire, ça a été rapide. Tu te rends compte ? Le dressage ne dure que depuis six jours et elle est déjà souple comme une petite chienne. Jamais je n’aurais cru. Au départ, c’était la vraie pétroleuse, l’insoumise.

Il essuya délicatement un peu de sueur qui perlait aux ailes de son nez.

— Au fond, reprit-il, ça peut s’expliquer. Je l’ai interrogée, bien sûr. Père alcoolique. Sans autorité, sans force. Je l’ai eue au substitut paternel. Protection, soutien, et douceur quand il le faut.

Il rit grassement.

— Aussi gourde que les autres, quand même. Elle aussi s’imagine que je lui mets le pied à l’étrier de la vie de grande cocotte internationale.

Il fronça les sourcils :

— Cela dit, il faut que je me méfie, c’est une finaude. Si je la matraque trop, elle risque de piger. Non pas qu’elle n’ait pas compris la putasserie. Ça, elle est allée vite. Si tu l’avais vue hier soir chez Hassan… Tiens, je te montrerai les photos dès qu’elles seront tirées. Celles-là, elle ne m’a pas demandé le rouleau, comme sur la jetée. Et pourtant, nom de Dieu, du gratiné !

Il attaqua son club-sandwich avec gourmandise.

— La vérité, reprit-il, c’est que c’est une maso qui s’ignore encore.

Il but une gorgée de pamplemousse.

— C’est sur cette corde là qu’il faut que j’insiste, j’en suis sûr. Affaire freudienne classique. Elle s’auto punit inconsciemment de n’avoir pas eu de vrai père. Elle est passée à côté du stade « amour du père à l’adolescence ». D’où l’immaturité affective. Elle a besoin d’être à la fois vissée et consolée.

Il engloutit la dernière bouchée de son sandwich.

— Quel bonheur, les pères alcooliques et « absents » quand ils ont des filles splendides !

Willy se retourna sur le ventre.

— Pour les cheveux, tu as raison. Tu la fourgueras mieux.

Il se rembrunit.

— Tu sais, Glory, ça n’a pas été le vrai bon coup. Tout juste un petit Cheik d’Abou Dhabi. Trop maigre. Et insuffisamment dressée. J’ai voulu faire trop vite.

Il hocha la tête :

— Quand elle a compris, à la présentation, elle a fait un foin terrible. Le Saoudien qui allait me la prendre pour 30 000 dollars s’est récusé, dégoûté. Il a fallu me rabattre sur l’autre.

— Combien ? jeta l’Allemand.

— 15 000, avoua l’autre. Avec les frais ici, l’avion, les fringues, je gagne tout juste 5000. Ça ne valait vraiment pas le coup.

Konrad ricana :

— Brigitte, fais-moi confiance, ça sera du 50 ou 60 000, pas moins.

— Je te le souhaite, émit Willy d’une voix faussement sincère.

L’Allemand agita vers lui un quartier d’orange :

— Je te fais le pari. Je vais leur montrer, à la présentation, une vraie petite salope déchaînée. Et derrière une glace sans tain. Finis les risques. Tu te rappelles l’Anglaise ? Elle aussi m’avait cassé la cabane comme Glory. Non. Brigitte sera jaugée sans s’en rendre compte. Et après, au plus offrant…

Il se tapa sur les cuisses à deux mains.

— Fabuleux, ces cheiks, non ? Pas capables avec tout le fric qu’ils ont, de se trouver tout seuls des nanas potables. Il faut leur en apporter sur un plateau.

— Pas de quoi se plaindre ! fit Willy, hilare.

— Tu as raison. Tu as eu une riche idée, toi. Et qui joint l'agréable à l'utile.

Il plissa ses yeux noirs :

— J'adore ça, lever une fille, l'attirer, l'envelopper, la dresser. Puis la livrer. La chasse, quoi.

C'était Willy qui, un an et demi plus tôt, dans un bar de Londres, avait recueilli les confidences d'un Saoudien. Il se plaignait d'un douloureux dilemme. Il adorait les blanches, comme tous ceux de sa race, mais quand il en levait une et la ramenait chez lui, elle ne tenait pas le coup. Incapable de s'adapter aux mœurs musulmanes. À savoir d'obéir à un homme. De devenir sa servante humble et soumise. C'est ainsi que Willy avait pensé au filon. Konrad et lui voyageaient beaucoup, rencontraient le maximum de filles possibles. Ils avaient vingt ans de vie de playboy derrière eux à travers le monde entier. Et quelques petites expériences de proxénétisme amateur de temps à autre. Pourquoi ne pas porter ça à une grande échelle ?

À eux deux, depuis un an et demi, ils avaient livré au Moyen-Orient une bonne vingtaine de filles. Avec seulement trois ou quatre échecs. Mais un gain coquet. De quoi suffire à leur payer tous leurs frais de déplacements, hôtels, voitures, avions, et même la garde-robe.

— Tu te donnes quel délai avec la petite ? reprit Willy.

Il avait l'air soucieux.

— Ça a de l'importance pour toi ? questionna Konrad.

— Dans un sens, oui. Il y a cette affaire de l'Equateur à démarrer.

Konrad haussa les épaules.

— Je l'emmènerai, s'il le faut. Ce sera même excellent. Elle croira encore mieux dur comme fer au mythe de la grande vie.

La sonnerie du téléphone grésilla dans la chambre. Willy alla décrocher.

— C'est Brigitte, expliqua-t-il. Elle appelle du salon de coiffure. Elle a terminé. Elle demande si elle peut remonter.

Konrad fit oui de la tête.

— Je lui avais dit d'appeler avant de revenir, que j'avais du travail.

Il rit :

— Tu vois comme elle est déjà docile. C'est dans la poche. Je vais passer à la vitesse supérieure.

Brigitte se tourna, nuque baissée. Konrad étudiait d’un œil attentif la coupe exigée. Exactement ce qu’il avait voulu. Ultra-court. La nuque était rasée en pointe, les tempe dégagées très haut. Il aurait été impossible de passer un peigne dans le reste. Aucune ne devait faire plus de deux centimètres. À vrai dire, il n’y avait même pas de mèche. L’effet, sur le visage mince et juvénile de Brigitte était saisissant.

— Qu’en penses-tu ? interrogea Konrad en se levant.

Elle se passa timidement la langue sur les lèvres.

— C’est dur, avoua-t-elle. J’ai l’impression d’avoir eu la typhoïde.

Elle hésita :

— Je suis presque tondue, murmura-t-elle.

Il s’approcha et se mit à déboutonner son chemisier, qu’il ôta, puis il tira sur la fermeture Eclair du pantalon bouffant. Elle fut nue comme lui.

Il se recula :

— Tondue, tu exagères. C’est vrai, c’est très court. Mais je vais te dire, tu es merveilleuse. C’est net, on voit tes oreilles qui sont parfaites. On a envie de te caresser la nuque. Tu es mille fois plus excitante qu’avant. Ce qui n’est pas peu dire.

Elle le remercia d’un regard doux.

— Si ça vous plaît, c’est l’essentiel. Moi, je vais essayer de m’y faire. Elle passa les mains sur ses mèches disparues.

— J’étais fière de mes cheveux, dit-elle avec du regret dans la voix.

Il haussa les épaules, agacé.

— Il faudra l’oublier, dit-il.

Elle baissa les yeux. De nouveau matée. Et contrainte de s’avouer que c’était vrai : Konrad avait raison. Sa nouvelle tête lui donnait un air extraordinairement sensuel.

— Sur la table, le coffret. Ouvre, reprit-il.

Elle obéit.

— Qu'est-ce que c’est ? dit-elle, stupéfaite.

Elle venait de sortir deux lourdes plaquettes de cuivre gravé, de la taille chacune d’un paquet de cigarettes. Elles étaient percées d’un anneau muni

d’une petite vis.

— Des pendentifs à oreilles, expliqua-t-il. Du travail du Haut-Atlas. Les femmes n’en portent que les jours de fête. Tu verras, ça descend jusqu’au creux des épaules et ça se balance. Essaye.

— Mais, je ne suis pas percée, protesta-t-elle.

— Place-les, juste pour voir.

Elle s’exécuta et se regarda dans la glace. L’effet, avec sa nouvelle tête, était étrange, presque inquiétant. Une image la traversa. Celle d’une photo de femme africaine, une noire aux cheveux ultra-courts, comme elle.

— C’est beau, murmura-t-elle. Mais barbare…

Il ne l’écoutait pas.

— Il te faudra aussi des colliers. Pareils. Epais et lourds. Plusieurs, qui descendent bas sur les seins et se balancent.

Elle sourit :

— Comme les esclaves, murmura-t-elle.

Les yeux noirs percèrent les siens.

— Les hommes aiment ça, dit-il. Si tu veux faire carrière…

Il entoura son poignet droit entre ses doigts.

— Des bracelets aussi. Nue, comme ça, tu seras un véritable appel au viol.

La main remonta vers le visage et lissa les paupières.

— Là, tu te mettras du khôl. C’est indispensable. Ah, j’ai oublié de te dire, tu as rendez-vous à 18 heures chez un médecin. Il te percera les oreilles. Willy te conduira, j’ai affaire en ville.

Elle l’écoutait en silence. Il commandait, et elle faisait oui de la tête. Comme si c’était naturel, et qu'elle était faite pour ça. Reprise par son délicieux phantasme de père de remplacement. Et d’autant plus docile qu’elle ne trouvait rien à redire à ses ordres. Oui, il voyait juste. Elle devait se l’avouer : Epilée, tondue et chargée de bijoux barbares, elle serait plus belle pour les hommes, et pour elle-même aussi. Un violent appétit de séduction le lui criait.

Willy était retourné se bronzer. Konrad ferma la fenêtre et tira les rideaux, plongeant la pièce dans la pénombre. Il revint vers elle et sa main

prit son ventre, l'obligeant à reculer vers l'un des deux lits doubles où il la renversa.

— Tu t'es déjà caressée devant un homme ? fit-il à voix basse.

— Oh, non…, balbutia-t-elle.

Elle se cabra. La main avait atteint le fond d'elle-même, paume chaude et tendre plaquée contre son pubis épilé.

— Je veux, reprit-il. Maintenant, et pendant que…

Il la retournait et l'ouvrait.

— Non, je vous en supplie, dit-elle encore en tordant vers lui son visage.

— J'ai dit que je voulais, insista-t-il entre ses dents.

Elle plongea son visage dans le dessus de lit damassé et sa main droite descendit doucement vers son sexe.

Il la força si précautionneusement qu'elle n'eut presque pas mal. Quand il fut complètement en elle, il lui embrassa la nuque, juste à la limite de la coupe.

— Comme tu es bonne à prendre, murmura-t-il.

Son souffle brûlant la fit frissonner.

— Ta main, dit-il. Comme si tu étais seule.

Elle obéit.

— À l'unisson, reprit-il.

Patiemment, sans se presser, il lui apprit, et elle sentait monter son plaisir exactement comme il disait.

— Ça n'est pas meilleur, comme ça ? fit-il.

Elle ne répondit pas. Stupéfaite : Encore une fois, il avait raison.

Elle hurla de douleur et de plaisir mélangés quand il lui dit qu'il était temps.

La porte de la salle de bains s'ouvrit.

— Mais…, balbutia Brigitte, le sang aux joues. Il entra et rabattit la porte contre le mur.

— Une femme n'a pas de secrets, dit-il en la détaillant jusqu'à la forcer à baisser les yeux. Jamais, tu t'en souviendras ?

Elle haletait.

— C'est trop…, dit-elle avec une voix enfantine.

Il s'avança à toucher ses genoux et la gifla brusquement. Elle s'abattit par terre, secouée de sanglots.

— Il ne fallait pas…, cria-t-elle à voix basse. Vous n'avez pas le droit.

Il désigna de la main le couloir.

Elle ne bougea pas, la tête enfouie sous ses bras. Il la releva et l'attira à lui.

À brefs petites avancées de lèvres, il séchait ses larmes. Il la serrait contre lui. Il lui parlait à l'oreille. Avec cette même tendresse merveilleuse qu'il savait si bien exprimer. Elle se blottit contre les muscles de sa poitrine. Déjà elle ne lui en voulait plus. Il avait encore raison. Oui, pour une femme, se donner, ça voulait dire le faire sans aucune restriction. Jamais. Nulle part.

Elle leva ses yeux noyés de larmes vers sa joue.

— Pardon, dit-elle. Je comprends…

Il sourit et recula. Elle l'arrêta en avançant du buste.

— Restez, dit-elle, je vous le demande.

Quand elle s'en alla, précédée de Willy, Konrad la serra encore dans ses bras.

— Ce soir, on est de sortie. Tu mettras la djellabah en mousseline rose. Dommage que tu ne puisses pas encore porter les pendentifs, mais les colliers et les bracelets sont dans le premier tiroir de ma commode.

Il passa la main sur sa nuque.

— Excuse-moi, pour tout à l'heure, dit-il avec un éclair dans les yeux.

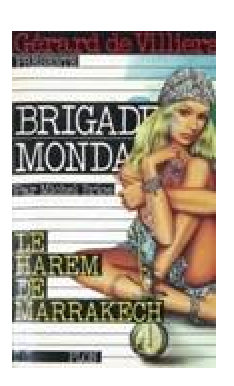
Puis il ajouta :

— Je ne serai sûrement pas rentré à ton retour. Prépare-toi et attends-moi ici.

Elle s'en alla dans le couloir, dansante sur ses pieds nus. Un joint aux lèvres. Subitement, quelque chose dans les yeux noirs lui avaient dit que si peut-être on ne l'aimait pas, au moins on la considérait avec affection.

« Je l'ai épaté », se dit-elle, avec un frisson de bonheur dans l'échine.

CHAPITRE XII



Aimé Brichot fit un saut en arrière. L’ahurissante carriole de planches montée sur pneus de récupération et tirée par un âne rongé de plaies avait failli l’écraser.

— *Baleh, baleh !* cria le conducteur sur un ton de litanie.

— Qu'est-ce qu’il raconte ? glapit Brichot. Il m’insulte ?

Corentin ne put s’empêcher de rire.

— Non, idiot. *Balek,* ça veut dire : attention.

Brichot remit en place nerveusement ses lunettes.

— Comment tu sais ça ?

— J’ai fait mon service en Algérie.

Brichot se voûta.

— Moi aussi. Tu as raison, j’avais oublié les *Baleh.*

Ils étaient place Djemaa El Fna. La curiosité touristique numéro un de Marrakech. Il y avait presque autant de touristes que de Marocains. Les poissons grésillaient dans la friture aux étals des marchands, ça sentait un mélange de marée, de brochettes et de piments. Partout, des lutteurs, des acrobates, des jongleurs, des charmeurs de serpents s’agitaient frénétiquement. Mitraillés par les touristes béats. Ravis d’en avoir pour leur argent du voyage. La cohue. Voitures, chariots, ânes surchargés mélangés.

— Viens, dit Corentin. Je vais te montrer Marrakech.

Il l'entraîna vers le *Globe,* le café avec une terrasse qui donne sur la place. Et d’où on a un panorama sur toute la place, toute la ville et l’Atlas derrière.

— Tu es déjà venu ? fit Brichot soupçonneux. Tu as l’air de connaître.

Corentin éclata de rire.

— Le Guide bleu, dit-il, ça n’est pas fait pour les chiens.

La muraille blanche de l’Atlas rosit, fantastique. Puis le rose vira au marron, le minaret de la Koutoubia n’était plus qu’un énorme doigt de pierre dressé vers le ciel, les lampes à pétrole commencèrent à s’allumer aux étals des commerçants. La nuit tombait, chaude, le ciel était irisé de nuages légers. Au-dessous d’eux, la place bourdonnait moins. Danseurs et acrobates s’en allaient, pour revenir demain. Fidèles à leur rendez-vous quotidien. Il faisait bon vivre. Une formidable envie de vacances, de piscine, de farniente, s’insinuait sournoisement dans le cœur des deux policiers en mission.

— Brigitte est quelque part par là, gémit soudain Brichot. Je le sens.

Il soupira, découragé.

— Où ? C’est si grand.

Corentin vida son thé à la menthe.

— Aie confiance. Rappelle-toi ce qu’a dit Mokfia. Pour les gens à Packard blanche de luxe, Marrakech est un village. On va repérer les endroits où vont les riches. Facile, j’ai le guide.

Il se leva, réglant le serveur.

— Et puis, Mémé, n’oublie pas qu’une Packard blanche, ça se repère facilement.

Il rêva.

— Il n’y a pas beaucoup de grands hôtels ici…

— On va faire les parkings d’hôtels, alors ? gémit Brichot.

Corentin le poussa vers l’escalier.

— On commence toujours par là. Tu as une meilleure idée ? Mais d’abord, allons dîner, j’ai la dent.

Willy laissa Brigitte s'asseoir dans la Packard, la main sur la clé de contact.

— Directement sur le cuir, tu as oublié ? fit-il. Konrad ne sera pas content en l'apprenant.

Elle pâlit un peu et, se soulevant d'une main, fit glisser de l'autre le tissu de sa jupe derrière ses reins.

La Packard se mêla lentement à la file des voitures, nombreuses à cette heure au carrefour de l'avenue Mohamed V et de la place Agd el Moumin Benali. Il vira juste sous la *Renaissance,* la grande brasserie européenne d'où un escalier intérieur monte au 6e étage, à une immense terrasse dominant la ville.

Brigitte se serra frileusement dans son châle. La capote était baissée.

— Ne le lui dites pas, je vous en prie, insista-t-elle d'une petite voix.

Il ricana :

— Je me gênerai…

Elle observa à la dérobée le maigre profil en bec d'aigle du Basque. Willy avait un menton osseux, avec une fossette creusée sous la lèvre inférieure. Les sourcils, épais, très noirs, lui donnaient encore plus l'air d'un oiseau de proie.

Elle prit une inspiration :

— Si je suis gentille avec vous, murmura-t-elle avec effort, vous ne lui direz rien ?

Il l'étudia, ironique.

— C'est à voir…

Il parut hésiter.

— Tout de suite. La bouche, dit-il lentement.

Aimé Brichot sortit la dernière Kool de son paquet et l'alluma en grimaçant.

— Tu fumes trop, murmura Corentin en hochant la tête.

Brichot haussa les épaules.

— Ça m'aide à me calmer, glapit-il. Tu peux comprendre ça ?

— Hé ! cria-t-il surexcité. Une voiture américaine blanche !

Il se rappuya à la rambarde de la terrasse de la *Renaissance,* la concurrente, en plus élevée – et plus civilisée, mais moins pittoresque – de celle du *Globe.* Il rêvassait depuis un instant, les yeux vers le bas.

Corentin se rua :

— Merde, une Packard ! jura-t-il.

Ses yeux d'animal de chasse ne le trompaient jamais.

En bas, la voiture s'était arrêtée à un feu rouge. À l'aplomb d'une rampe d'éclairage public :

— Il y a une fille, à droite, murmura Brichot qui contractait ses pupilles derrière ses verres de myope.

Corentin soupira :

— Tu as raison. Mais Brigitte a les cheveux longs. Encore plus longs, tu m'as dit, que sur les photos que j'ai vues. Celle-là a les cheveux courts, presque tondus. Ça n'est pas elle.

Brichot étreignit la rambarde.

— C'est une Packard, quand même ! cria-t-il.

Corentin se leva douve ment.

— Exact. Dépêchons-nous. On ne sait jamais, même si ce n'est pas la bonne fille, ça peut-être la bonne voiture.

Ils avaient réglé la note, heureusement. Ils se précipitèrent vers l'ascenseur.

— Dans les embouteillages, reprit Corentin en enclenchant le levier de vitesses, on a une petite chance. Accroche-toi. On va jouer le retrait de permis à pile ou face.

La filleule et nièce d'Aimé Brichot s'était laissée glisser sur le tapis de sol. Elle progressa sur les coudes vers Willy. Le tableau de bord lui meurtrissait le dos quand il freinait ou accélérait trop brutalement. Le monde extérieur n'existait plus. Elle était écrasée dans une cage de cuir, de métal, de tapis brosse et de pantalon masculin. Elle ne pouvait même plus voir le ciel de Marrakech constellé d'étoiles à présent au-dessus de la Packard qui descendait sans se presser l'avenue Mohamed V vers la

Koutoubia. Contre son flanc, la chaleur du moteur tout proche. Là-haut, le bruit de la ville. Klaxons des voitures, accélérations, pots d'échappement ou sur-régime des vélomoteurs. Mais tous ces bruits ne lui parvenaient qu'étouffés. Willy, dès quelle avait été disposée, avait tiré son châle sur elle d'une main. La recouvrant totalement. Si quelqu'un s'était penché par la portière de la décapotable, il n'aurait vu, sous le conducteur et les points oranges du tableau de bord qu'un flou noir. Rien que de normal. Un conducteur tout seul dans les embouteillages.

Brigitte s'activait avec une bonne volonté totale. Appliquant au maximum les leçons reçues depuis maintenant près d'une semaine. Et elle ne se sentait pas mécontente de son sort. Chaque minute qui passait lui apportait la preuve du succès de son travail. Le seul vrai problème, c'était les freinages et les accélérations. Mais Willy, d'une certaine façon, était galant. Lui, qui tout à l'heure, en la menant chez le perceur d'oreilles, conduisait à tombeau ouvert, comme la semaine passée sur la route entre Essaouira et Marrakech, avait transformé la Packard en matelas flottant. La seule chose contre laquelle il ne pouvait rien, c'était la colonne de direction sous le volant et la proéminence métallique du frein à main. Brigitte s'accrocha avec les ongles dans le dessous du siège. Là, elle tenait mieux. Elle prit une inspiration et sa nuque se coucha de nouveau en avant. Luttant pour ne pas l'obliger à conclure, certaine qu'il ne souhaitait rien d'autre qu'une lente et savante exaspération de son désir, qu'elle allait mener, elle, quand elle voudrait. Maîtresse du jeu, le faisant se cabrer à la seconde exacte où elle le provoquait, l'apaisant avec de brefs répits contrôlés, le réaffolant juste assez tard pour l'avoir fait attendre.

« Que les hommes sont bêtes, pensa-t-elle. Ils croient dominer parce qu'on est à genoux devant eux. Et on les mène comme on veut. »

Offrant sa bouche à Willy par marchandage, elle le considérait comme un client. Avec la même indifférence teintée de mépris qu'hier soir avec ce gros Américain que Konrad lui avait fait « lever » au bar du *Saadi,* l'autre grand hôtel de Marrakech. Elle aurait préféré un jeune Italien qui la dévorait des yeux. Mais Konrad avait dit : « L'Américain. » Alors, elle était allée s'asseoir au bar, avec un long regard vers lui. Il était venu. Il l'avait emmenée dans sa chambre. Il lui avait tendu l'argent convenu, elle l'avait mis dans son sac, puis elle s'était enquise, d'une voix unie, de ses préférences. Et elle avait satisfait sans rechigner celles demandées. Professionnelle, absente, comme avec Willy. Lui, il n'avait pas payé

d'avance. Il avait seulement promis le silence sur sa faute de tout à l'heure. S'il ne tenait pas sa promesse, il serait vulgaire et voilà tout. Aléas du métier…

Elle le devina au bord d'exploser. Alors, elle pensa à Konrad. Avec lui, rien n'était pareil. Elle n'était pas payée. Elle se donnait. Sans autre sentiment que celui d'une soumission totale. Merveilleux.

Quand Willy reprit conscience, arrêté au bord d'une allée de lauriers-roses, il ne savait plus où, quelque part du côté de Gueliz, vers la route de Casablanca et de Rabat, Brigitte s'extirpa du puits où elle avait été confinée vingt bonnes minutes. Elle s'étira sur son siège, jupe bien relevée, cette fois. Elle sortit un joint de son sac.

Il la regarda faire sans bouger.

— Je voudrais du feu, dit-elle.

Il soupira :

— L'allume-cigare est là.

— Donnez-moi du feu, insista-t-elle.

Il ricana :

— Oh, la petite pute, je ne suis pas à ton service !

Les yeux dorés de Brigitte s'incendièrent.

— Tu vois, articula-t-elle entre ses dents en enfonçant l'allume-cigare pour le mettre en route, toute la différence entre Konrad et toi, c'est que lui, il m'aurait donné du feu.

Willy abandonna le volant et vira vers elle.

— Qui t'a permis de me tutoyer ? siffla-t-il. On se révolte, maintenant ?

Elle le nargua, cambrée :

— Les clients, ça se tutoie. On ne vouvoie que les hommes.

Elle vit s'allumer la vengeance dans son regard :

— Raconte tout si tu veux à Konrad, reprit-elle furieusement. La jupe, et la révolte, comme tu dis. Je m'en fous.

Il rit méchamment et mit le contact.

— En tout cas, la prochaine fois, tu n'auras pas à te cacher. Je rends la Packard demain. On va louer une conduite intérieure. Ce sera mieux pour s'amuser en se baladant.

Corentin posa les bras sur le volant et sa tête sur ses bras. Il avait frôlé dix fois l'accident, prenant des risques inouïs. Pour rien. Arrivé place de la Liberté, il avait compris. Le carrefour s'étoilait en sept directions possibles, et la Packard avait disparu dans les embouteillages. Puis il comprit pourquoi ils étaient si intenses : Des ouvriers échafaudaient partout des arcs de triomphe de contreplaqué peints vert et rouge, les couleurs du Maroc, avec des portraits du roi Hassan II. Une fête dynastique en perspective.

Sans qu'il la voit derrière le bus qui la cachait, la Packard avait pris à droite, quand Brigitte avait commencé à s'occuper de Willy.

La porte de la chambre s'ouvrit. Il était vingt-deux heures passées depuis longtemps.

— Je t'ai fait attendre, excuse-moi, dit Konrad.

Brigitte signifia d'une moue indulgente que ça ne faisait rien. Elle avait attendu près de deux heures, dans la grande djellabah rose, décolletée jusqu'au nombril, que Konrad avait voulu qu'elle porte.

Il tourna autour d'elle, observant les oreilles percées où un peu de sang s'écaillait, les lourds bracelets des poignets et le collier d'ambre et cuivre mélangés, passé cinq fois autour du cou et dont le cercle le plus bas atteignait la taille.

— Tu es belle, dit-il simplement.

Il s'assit et alluma une cigarette. Il la laissa encore attendre une demi-minute, et puis :

— Willy m'a tout raconté.

Elle sentit son ventre se nouer.

— Je l'ai envoyé promener, reprit-il. Rassure-toi. Tu peux continuer à le tutoyer. Je m'en fiche. En revanche, je ne veux sous aucun prétexte que tu recommences à oublier, pour la jupe.

— J'avais mal aux oreilles, murmura Brigitte, j'ai oublié. Ne m'en veuillez pas.

Il sourit.

— Je comprends. Mais ne recommence pas.

Il s'arrêta.

— Ecoute, reprit-il avec vivacité. Il faut que tu réalises bien pourquoi j'exige ça, comme l'épilation, les pieds nus, et le reste. Tu veux être libre, ne pas avoir à travailler, aller au bureau, pondre des gosses, les torcher, les soigner et supporter les ronchonnements d'un mari. Seule solution : faire la pute.

« Ce que je t'apprends.

Il écrasa sa cigarette à demi consumée.

— Les hommes, reprit-il doucement, les clients, je veux dire, ça se lève avec des signes de reconnaissance. Ceux que je t'apprends sont les meilleurs. Le parfum de femelle du papillon qui attire les mâles.

Elle le regardait, prodigieusement intéressée.

— La jupe soulevée, systématiquement, poursuivit-il, même si on n'a pas remarqué le geste, tu sais ce que ça donne chez le papillon mâle de race humaine ? Il ne devine pas, mais il y a tes yeux. Rien à voir avec ceux des autres femmes. Parce que toi, tu sais de quelle façon tu es assise, et que ton ventre est lisse, et que tu ne portes rien sous tes vêtements. Tout ça te fait diffuser à flots autour de toi une formidable aura séductrice.

« Et les papillons viennent.

Elle se porta d'une hanche sur l'autre, ondulante.

— Mais vous ? fit-elle ébranlée. C'est pareil. Je vous attire aussi avec tout ça. Donc, je vous roule aussi.

Il adoucit le feu de ses yeux noirs.

— Moi, je ne te paye pas. Je te prends. Ça n'est pas pareil du tout.

Elle détourna la tête, ses colliers tintèrent sourdement. Ils pesaient très lourd. Ils tiraient sur sa nuque, qu'ils cachaient complètement. Chaque fois quelle respirait, les pointes de ses seins se frottaient aux disques de métal et aux boules d'ambre jaune.

— Notre pacte, reprit-elle comme on se jette à l'eau, vous vous souvenez ? Il expire dans deux jours.

Elle fit deux pas en avant dans un bruissement d'anneaux entrechoqués.

— Inutile d'attendre, dit-elle, j'accepte.

Il se leva et l'enlaça, un éclair de joie dans les yeux.

— Petite folle, attends au moins de savoir ce que sera ta soirée.

Elle chercha ses lèvres.

— Je m’en moque, dit-elle. Je suis décidée.

Il insista :

— Attends au moins demain matin.

Elle fronça les sourcils :

— Qu'est-ce qui peut bien me faire changer d’avis ? s’étonna-t-elle.

Il écarta ses mains et alla ouvrir sa commode. Il en sortit un fouet, une cravache, des cordes, un bâillon.

— Trois hommes attendent au bar, en bas, que je leur dise de monter, dit-il. Ils ont payé, très cher. 15 000 dirhams à eux trois pour la nuit. Ils adorent fouetter les filles. Tu accepteras. Tu feras tout ce qu’ils voudront.

Les dents de Brigitte se mirent à s’entrechoquer.

— Tu vois, reprit-il. Réfléchis encore, je ne te forcerai pas. Ce sont trois vrais salopards, sache-le d’avance.

Elle s’écrasa les mains l’une contre l’autre.

— Ça fait partie de l’apprentissage du métier, je suppose ? dit-elle avec effort.

— Ça fait partie.

On frappa à la porte. Elle sursauta.

Ce n’était que le garçon d’étage. Il poussait devant lui une table roulante. Deux seaux à glace, du caviar, du saumon fumé, du gibier couvraient la nappe damassée.

— Ce sera pour eux, dit Konrad. Tu feras le service.

Elle se calmait peu à peu. Avec une facilité qui la sidérait. Comme si le sort en était jeté de toute façon et qu’il n’était pas question de refuser quoi que ce soit :

— Et vous ? dit-elle seulement.

Il ralluma une cigarette.

— Je te laisse la chambre. Je couche chez Hassan.

Elle pâlit, pensant à toutes les filles, là-bas…

— Ce sera le plus dur, murmura-t-elle.

Elle tourna les yeux vers les instruments.

— Vous ne m’avez jamais battue, vous…

Il l’aida à enlever sa djellabah.

— Laissons ça aux clients, si ça les excite. Elle chercha ses mains mais il s'était déjà éloigné.

— Je voudrais un joint, dit-elle avec effort. Il se tourna.

— J'ai bien mieux pour t'aider, dit-il. Regarde. Il lui montrait, dans une petite boîte d'argent, une sorte de sel fin, brillant, en petits cristaux réguliers.

Il humecta son index et le colla dedans. Puis il le tendit vers ses lèvres.

— Goûte.

Elle obéit.

— C'est froid, s'étonna-t-elle. Et c'est amer. C'est quoi ?

Il rit :

— On n'est pas très évolué, à Essaouira. C'est de la cocaïne. Très à la mode entre les deux guerres. Elle revient en force. Surtout en Californie. Tu vas essayer, je te garantis le résultat. Non seulement la soirée te sera moins pénible, mais tu vas être excitée. C'est très aphrodisiaque.

Il attrapa une minuscule cuiller d'argent et y versa un peu de poudre blanche.

— Tu vas respirer. Un coup dans chaque narine.

Après une intense sensation de froid dans les cloisons nasales, elle s'apaisa vite. Elle se sentait bien. Ses craintes s'envolaient.

— Les salopards arriveront à te plaire, dit Konrad. C'est ce qu'il faut. Ça te rendra meilleure et ils auront encore envie de revenir.

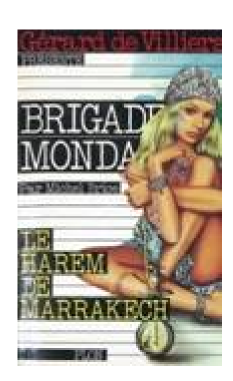
Il décrocha le téléphone et demanda un nom arabe.

— Vous pouvez monter, dit-il. La pute est prête.

Quand ils arrivèrent, Brigitte les attendait, à genoux à côté de la table roulante. Présentant dans ses mains le fouet, la cravache, les menottes, les cordes et le bâillon.

Elle reconnut le premier qui tournait autour d'elle en mâchant bruyamment des amandes salées qu'il attrapait à pleines poignées sur la table. C'était Hassan.

CHAPITRE XIII



Boris Corentin se passa la main sur les yeux. Fatigué. Le représentant Hertz, à côté du Saadi, jouait les imbéciles. Pour voir fuir au plus vite ces deux policiers français venus l'interroger. Exactement le genre de visiteurs qu'il aurait voulu ne jamais voir entrer. Rapport aux complications toujours possibles. Et puis, il avait horreur de sortir de son train-train paisible.

— Regardez ça, dit Corentin en sortant son dossier. J'ai une commission rogatoire. Et ça, c'est le double d'un télégramme à la Sûreté Nationale de Rabat. Vous voyez, je ne plaisante pas.

Le jeune homme, brun aux yeux curieusement bleus se contracta.

— Je vois, murmura-t-il. Je vais vous montrer.

Il fouilla dans un petit meuble derrière lui et en extirpa le contrat de location. Corentin le prit et le lut avec attention.

Le loueur s'appelait Joseph Dupont.

« Mauvais signe, pensa Corentin sombrement. Si c'est la bonne voiture, la petite est dans le pétrin. Un play-boy, ça ne s'appelle pas Joseph Dupont.

Il releva le nez :

— Vous avez pris note des papiers du loueur, bien sûr ?

Le jeune homme pâlit :

— Comme d'habitude, se rebiffa-t-il.

Ça ne voulait rien dire. Si facile à faire, des faux papiers.

— Louée depuis longtemps ?

— Regardez, c'est inscrit, ça doit faire deux semaines.

— Kilométrage parcouru ?

Le loueur réfléchit :

— Un peu plus de 1500, si mes souvenirs sont justes, mais attendez, la fiche est jointe… Voilà : 1583.

— Pas de commentaires en rendant la voiture, ce matin, n'est-ce pas ?

Le loueur de chez Hertz parut chercher dans ses souvenirs.

— Non, pas vraiment. Si, au fait, il m'a dit qu'il restait en ville, qu'il n'avait plus besoin de rouler.

— Physiquement, comment ?

— Grand, mince, assez athlétique.

Il sourit :

— Comme vous. Même qu'il avait les yeux noirs comme les vôtres.

Il rêva :

— Assez curieux d'ailleurs. Au fond, vous n'êtes pas sans vous ressembler.

Il se radoucissait peu à peu.

— Tenez, je vais vous dire, quand vous êtes arrivé, j'ai cru que c'était lui. Et qu'il avait changé d'avis.

Il parlait un français impeccable. Presque sans accent. Qualité indispensable à son poste.

Aimé Brichot toussota :

— Vous avez vu beaucoup de Packards blanches à Marrakech ?

Le loueur secoua la tête :

— Dans tout le Maroc, il ne doit pas y en avoir deux autres modèles. Nous, on la garde pour le prestige. Mais ils se font de plus en plus rares, les clients pour ça.

— C'est cher ? jeta Corentin.

Le loueur approuva avec une moue triste :

— 250 dirhams par jour. Plus 2 dirhams du kilomètre. Pas donné.

Corentin jeta un coup d'œil en biais à Brichot :

— Je loue, dit-il.

Sidéré, Aimé Brichot se tourna vers la grande baie vitrée. Dehors, chauffant sous le soleil torride, l'immense américaine blanche à sièges de cuir noir et pare-chocs hollywoodiens.

« Mince, se dit-il, on jette l'argent par les fenêtres. »

Avec un petit regret en même temps. C'était beau, tape à l'œil et imposant, mais ça n'était quand même pas une Rolls Royce, ou une Jaguar, les deux seules voitures dignes d'être astiquées – et conduites – au goût d'Aimé Brichot, anglomane en Renault R 5.

Depuis 9 heures du matin, ils avaient fait les agences de location. Une idée comme ça, cherchant si une Packard blanche n'avait pas été louée. Et puis, la surprise : la Packard blanche devant chez Hertz. Satisfaction et déception à la fois : Un élément de piste trouvé, rutilant. Mais abandonné. Toujours à condition que ce fût la bonne. Le loueur avait certainement signé d'un faux nom.

Alors, pourquoi ne pas prendre sa suite ? Bien sûr, ça pouvait ne mener à rien. À moins que, en se promenant au volant de la Packard, ça provoque le hasard… On ne savait jamais. Charlie Badolini n'avait pas lésiné sur les bons roses[15]. Ça serait toujours ça de pris, de rouler en Packard.

— On va boire l'apéritif à la *Mamounia,* décréta Corentin en faisant passer le levier de la boîte automatique de la position 3 à la position 2 : les embouteillages redoublaient avec l'installation des arcs de triomphe, cas de ralentissement typique pour nécessiter le passage d'un rapport de boîte de vitesses de 3 à 2.

Aimé Brichot en oubliait son angoisse côté Brigitte. Jamais il n'était encore allé dans un endroit aussi luxueux. Ils buvaient une vodka orange au bord de la piscine de la *Mamounia.* Corentin repéra tout de suite les quatre ou cinq filles à draguer. Toutes plus débordantes de sexappeal les unes que les autres dans leurs maillots mini. Il soupira. Pas question de draguer. Et en plus, ça n'aurait pas été fair-play, envers Brichot, vu le moral.

Aimé Brichot détaillait les filles, lui aussi. Mais sans optique sexuelle. Il cherchait la silhouette de Brigitte, sa grande nageuse de filleule disparue.

Brigitte n'était pas là.

Il se retourna en soupirant. Quelqu'un lui faisait de l'ombre. Une maigre carcasse de vieux Français deux fois plus chauve que lui se penchait sur sa flèche.

— Inspecteur Corentin ? dit l'arrivant.

Corentin approuva en se levant.

— Vous vous êtes bien décrits, tous les deux. Excusez-moi pour mon retard. Les embouteillages…

— Je sais, dit Corentin. Il s'agit de quoi ?

— Une fête religieuse que le roi, pardon, sa Majesté, va venir célébrer ici. Il arrive demain. Ça va être comme toujours : la cohue.

Aimé Brichot tapota le dos de la main de sa flèche avec une discrétion agacée.

— Oh, pardon ! s'écria Corentin. J'ai oublié de te mettre au parfum.

Il s'expliqua. André M., ancien policier français au temps du protectorat et resté ici à sa retraite par pur amour pour Marrakech, lui avait été indiqué par Lucien Dormaz, de l'Intérieur[16]. Corentin l'avait appelé avant de partir. Se souvenant qu'il avait souvent travaillé sur le Maroc. Et donc avait sûrement des contacts utiles. Corentin avait joint André M. ce matin pendant que Brichot se rasait dans la salle de bains de leur chambre, à l'*Holiday Inn,* avenue de là Menara, non loin du *Saadi.* Dormaz lui avait décrit l'ancien flic du protectorat comme étant toujours très « rencardé. »

André M. écouta avec attention le récit de Corentin.

— Vos associés, ce policier des Stups et cet inspecteur marocain n'ont rien découvert à Agadir ? interrogea-t-il.

Corentin avait également appelé ce main Batz et Mokfia, à *l'Hôtel des Almohades,* à Agadir. Sans résultat. Ils nageaient eux aussi dans le brouillard.

— C'est pourtant une piste possible. Agadir, c'est une plaque tournante de la drogue. Un vrai grenier à drogue.

Il rit :

— Excusez-moi, plaisanterie facile. En arabe, Agadir veut dire grenier. Grenier collectif, pour être plus exact.

Il haussa les épaules, très fataliste.

— Marrakech aussi est bourré de drogue… Cela dit, il semble quand même que vous ayez choisi la bonne piste. Puisqu'il y a cette fameuse Packard. Un modèle que je connais bien, d'ailleurs. Favori des dragueurs qui viennent se payer du bon temps ici.

— Je l'ai louée, dit Corentin.

André M. sourit, amusé.

— Vous voulez jouer au play-boy ?

Aimé Brichot intervint :

— On ne sait jamais. Pourquoi pas ? Des fois que ça provoquerait un déclic.

Il s'assombrit.

Involontairement, il venait d'avouer une probabilité forte. Partie en Packard après un « exploit » plus que déluré, Brigitte, sa filleule, était peut-être vraiment devenue une des filles qui chassent l'homme en voiture de luxe. Odieux à imaginer, et cependant, pour la retrouver, supposition à considérer. Il nagea mentalement une bonne minute dans ce dilemme en se grattant machinalement la calvitie. Puis il se fouilla à la recherche d'une Kool, qu'il recracha aussitôt allumée : il l'avait portée à ses lèvres par le mauvais côté, embrasant l'embout du filtre avec son allumette.

— Pas demain la veille que tu seras un vrai fumeur, ironisa Corentin. Là-dessus au moins, tu me rassures…

Brichot daigna sourire. Il replongea aussitôt dans ses soucis.

— Ça doit être un terrain d'élection pour les proxénètes, ici, conclut-il à la fois effaré par l'idée et conscient qu'une réponse affirmative pourrait l'aider.

André M. leva les yeux au ciel :

— Vous parlez ! Ça grouille, les maquereaux, dans les parages. Discrets, élégants…

Il avança la main :

— Roulant voiture de luxe… Et levant les petites naïves, pardon, monsieur Brichot, avec un art consommé.

— Clientèle sur place ? fit Corentin.

Le vieux colonial creusa ses joues recuites.

— Evidemment. Les Anglo-Saxons, surtout, sont de bon clients. Mais le vrai but des petits malins, c’est l’Afrique, l’Amérique du Sud et même, à ce qu’on dit., le Moyen-Orient, depuis quelque temps.

Brichot frémit :

— Brigitte, grinça-t-il, tu ne vas pas nous faire ça…

Corentin termina son verre.

— Parlez-moi encore un peu, dit-il en tendant une Gallia à André M. Tous les lieux de drogue, puis de dressage, c’est où ? La *Mamounia,* le *Saadi* ? Sûrement oui pour le début. Mais après ?

Le vieux flic l’examina, visiblement ravi de se sentir utile.

— Vous comprenez, dit-il avec une pointe d’importance involontaire dans l’intonation, Marrakech, ça n’est pas seulement la place Djemaa El Fna, la Koutoubia, les tombeaux saadiens, la Medersa Ben Youssef ou les hôtels et restaurants à la mode. Il y a tout un monde, mi-officiel le jour, mi-secret la nuit, qui va de la propriété de 300 hectares dans la Palmeraie aux palais impossibles à deviner au détour d’une quelle de la médina, en passant par les clubs plus ou moins cachés, les maisons de passe clandestines.

— On n’y arrivera jamais, fit Corentin, las.

André M. se rejeta en arrière en dodelinant de la tête.

— Mais si. Tout ça est lié. Vous n’avez qu'a commencer par un maillon de la chaîne. N’importe lequel. Tout s’éclairera vite.

— Les propriétés, d’abord, fit Corentin.

André M. cita plusieurs noms. Dont certains très connus, en particulier dans le monde de la couture. Puis il passa aux clubs. Et aux clandés. Trois en tout, dans ce qu’ils cherchaient. Le reste était du pur cloaque.

Corentin calcula mentalement le temps nécessaire aux introductions, même avec l’aide du vieux flic, qui paraissait avoir plus d’introductions qu’il ne voulait bien l’avouer. Puis, le temps du passage à l’action. Puis, celui de l’enquête. Le découragement l’envahit. Il ne le savait que trop bien, pour avoir enquêté à fond, à Paris, sur des cas similaires : En quinze jours, une fille est dressée. Si c’était le danger que courait Brigitte, et son flair de chasseur le lui criait de plus en plus, il n’arriverait jamais à temps. Les proxénètes n’aiment pas traîner avec l’expédition des filles sur les lieux d’abattage.

— Il faut que je fasse des impasses, comme au bridge, dit-il. Le plus utile à voir en premier à votre avis ?

André M. prit l'air contrarié. Il étudia longuement Corentin, puis Brichot.

— Allons, fit-il, je ne vais pas vous mentir. Allez donc faire un tour ce soir au palais d'Hassan Si-Saïd, un gros transporteur qui habite tout près des tombeaux saadiens. Une ruelle y mène par la place El Mansour, pratiquement derrière le Palais Royal. Je vous conduirai.

Il regarda une blonde gracile qui sortait de la piscine devant lui, l'air faussement distrait de la fille en quête d'aventure.

— Vocation de victime, estima-t-il, philosophiquement.

Il suivit les fesses haut placées jusqu'au peignoir qui les enveloppa. Déjà Ahmed, le maître nageur s'affairait auprès de la fille.

— Hassan Si-Saïd, reprit-il, est connu, chez ceux qui savent, pour entretenir un vrai petit harem. Le quart du phosphate marocain se transporte par Si-Saïd. Il est richissime. Le harem est à la hauteur.

Il jeta un coup d'œil à la dérobée à Aimé Brichot :

— Il adore les blondes, excusez-moi.

Brichot se leva. Remué. Il s'en alla le long de la piscine, vers le petit kiosque où il devait faire bon s'abriter quand la chaleur devenait trop torride.

Une longue fille mince, en djellabah boutonnée jusqu'au menton, rêvait en fumant dans le kiosque. Elle était pâle, les yeux cernés, l'air fatigué.

Aimé Brichot se figea, bouleversé. Il venait de reconnaître deux personnes à la fois.

D'abord, la fille aux cheveux tondus de la Packard, aperçue l'autre soir du haut de la terrasse de la Renaissance. Puis, sa filleule. Tondue, métamorphosée. Mais avec ses yeux dorés inoubliables.

— Brigitte ! cria-t-il en se précipitant. Je suis venu te chercher !

Brigitte se leva, hagarde.

— Pars, Mémé ! grinça-t-elle. Je t'adore, mais va-t-en.

Il s'avança, les jambes molles.

— Regarde-toi ! Qu'est-ce qui t'arrive ? Tu es malade.

Elle se recula :

— Je fais ce que je veux, et je vais te dire une bonne chose. J'ai dix-huit ans, je suis majeure. Va-t-en.

Il sentit ses lunettes trembloter sur son nez :

— J'ai un mandat d'arrêt contre toi, Brigitte. Drogue. Ne m'oblige pas à l'utiliser. Viens. Ta mère est folle de douleur.

Brigitte vacilla. Elle se reprit, avec volonté.

— Trop tard, murmura-t-elle, tout ça, c'est fini.

Il se jeta sur elle.

Il y eut une brève lutte. Soudain, Brichot se sentit fléchir : sa filleule lui avait planté son genou dans le ventre. Il se cassa en deux en gémissant.

Brigitte eut un dixième de seconde d'hésitation. Puis elle serra les dents et, d'une poussée violente, elle projeta son oncle en arrière – avant de s'enfuir en courant.

Il y eut un cri suraigu, puis le plouf mou d'un corps qui tombe à l'eau. Aimé Brichot cracha en se débattant dans la piscine.

— Boris ! hurla-t-il. Rattrape-la !

Barbotant dans son dacron rempli d'eau comme une outre, il ne voyait plus rien ; ses lunettes avaient coulé. Le monde n'était plus qu'un éclaboussement de vaguelettes bleues scintillant dans le soleil. Il but encore une fois la tasse et se rattrapa à une épaule surgie près de lui. Il se sentit tiré en arrière, sa nuque heurta la margelle. Deux mains venues d'en haut le hissèrent.

— Tenez, monsieur, vos lunettes, dit une voix de fille, chantante, avec un fort accent anglais.

Il chaussa vivement ses lunettes, et le monde réapparut, un peu déformé par l'eau qui coulait encore sur les verres. Sa sauveuse était grande et belle, comme Brigitte. Mais Brigitte avait disparu. Il s'affala dans le premier fauteuil de bois à sa portée. Et il se mit à dégouliner de rage et de honte mélangées.

— Allez, viens, fit Corentin, compatissant, en lui tendant un peignoir. Va te déshabiller dans une cabine et mets ça.

Aimé Brichot leva le nez vers lui avec désespoir.

— Tu ne l'as pas rattrapée, alors ?

Corentin se voûta.

— Pardon, Mémé, j'étais parti aux toilettes. Je n'ai rien vu…

Boris Corentin s'appuya au bureau du directeur de la *Mamounia.*

— Comment pouvons-nous faire ? dit-il. L'autre, très jeune, élégant, était visiblement désolé.

— Je me mets à votre place, monsieur l'inspecteur, répéta-t-il. Mais nous n'avons aucune fiche au nom de cette demoiselle. Ni au nom de ce monsieur Dupont, par la même occasion.

Il referma ses dossiers.

— Je vais quand même faire l'impossible, monsieur l'inspecteur. Mais je ne peux rien vous promettre.

Il souleva les épaules.

— Vous savez, ce n'est pas parce que des clients présentent leurs papiers pour remplir leur fiche que les papiers sont vrais, hélas…

Corentin admit tristement.

— Ecoutez, reprit le directeur. Demain à midi, je vais devoir faire évacuer 70 chambres, et des meilleures, je dis bien 70, pour y installer le colonel Dlimi, chef de l'Armée, son état-major et les meilleurs inspecteurs de la sûreté. Sa Majesté arrive à Marrakech. Je peux vous promettre une chose : je vais parler de votre problème au plus haut niveau. Tout ce qui sera possible de faire pour vous aider sera fait.

Corentin se leva avec effort :

— Je vous remercie, dit-il. Et je vous prie de m'excuser.

Le directeur se leva à son tour, souriant.

— Nous sommes là pour vous aider, monsieur l'inspecteur, insista-t-il.

Il vira vers Brichot :

— Croyez bien, monsieur, que je compatis à votre drame. Voyez-y donc la certitude de notre appui.

Dans le couloir, Brichot sorti une Kool et l'entama avidement.

— Tu vois, fit-il. J'ai confiance en lui. Je suis sûr qu'il va vraiment faire quelque chose.

Corentin pressa le bouton d'appel de l'ascenseur.

— En tout cas, dit-il, on a une chance : l'arrivée du gratin de la Police Royale.

Brichot sursauta à l'arrêt de l'ascenseur. Les portes automatiques s'ouvrirent, introduisant un flot de joueurs et de joueuses de tennis.

Au passage, le manche d'une raquette s'accrocha dans les lunettes de Brichot, qui s'en allèrent en vol plané.

— Oh non, gémit-il, je suis vraiment dans mon jour de malchance.

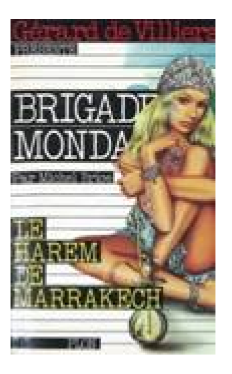
Une fois ses lunettes rattrapées sur l'épaule d'un tennisman où elles avaient atterri, il les maintint à deux mains sur ses tempes en jurant avec la plus extrême grossièreté.

— 208 chambres, rêva sombrement Corentin. Ça fait pas mal de garçons d'étage, de serveurs, de femmes de ménage qui ont vu Brigitte…

Ses pieds s'enfoncèrent dans le tapis épais des marches menant au hall.

— Je m'en charge, dit Brichot en le rattrapant. Toi, tu vas jouer le côté drogue. Chacun son rayon. On ne va pas rester à attendre sans rien faire.

CHAPITRE XIV



José de Esquaeira abandonna son pinceau à côté de la palette et recula pour juger l'effet de la dernière touche portée à son tableau. Un travail mi-abstrait mi-figuratif, inspiré des nervures des carènes en construction sur le port.

— C’est beau, dit Brigitte. Tu as du talent.

Il s’essuya les mains avec une vieille serviette éponge maculée d’huile et de détachant mélangés.

— J’essaye plus, dit-il. Le talent, ça ne suffit pas…

Brigitte se cambra :

— Je ne voulais pas dire ça, dit-elle précipitamment. Je suis idiote. Vraiment, tu vois, ces enchevêtrements couleur de chêne sur cette brume vert et bleu, derrière, ça me touche… Donc, ça passe, ce que tu voulais y mettre.

Elle pensait à la jetée, douze jours plus tôt. Un siècle… Là où tout avait commencé, derrière les enchevêtrements de quilles et d’étambots, dans les varechs, au milieu des poussières d’écume, dans le soleil et le vent alizé d’Essaouira.

— Je vois ce que tu veux dire, fit-il en allumant un joint. Merci, ça signifie que je commence à faire des progrès.

La fenêtre battait dans le vent. Il alla la bloquer avec une chaise et revint s’asseoir sur le vieux sommier défoncé.

Brigitte se ralluma encore un joint. Le cinquième depuis ce matin. Elle contempla l’atelier. Pareil à la chambrée où elle avait vécu, avant Marrakech. Mais chez José, l’atmosphère était différente. L’opposé de la mollesse, du laisser-aller des autres endroits hippies. Lui, il était à Essaouira pour de vrai. Pour couper les ponts avec avant. Une sorte de cloître où il serait plus libre d’aller jusqu’au bout de sa recherche. Un des rares de la colonie à se droguer pour la bonne cause. Celle de l’Art.

Avant d’entrer, elle avait ôté les pendentifs que Konrad lui avait fait mettre ce matin, et elle avait désobéi au « rite » en s’asseyant. José, c’était un autre monde. Pur et net. Elle aurait eu l’impression de le salir. Quand il lui avait fait l’amour, il avait été si fraternel, si propre…

— Tu as eu de la chance, dit-il en lui tendant le cendrier. Ton courrier est arrivé ce matin.

Elle lui sourit :

— Merci d’avoir fait la boîte aux lettres. Je suis venue au hasard.

Il ne lui demanda pas ce que contenait la lettre.

— Ne fais pas trop de bêtises, dit-il simplement.

Il l’esquissa de loin d’un pinceau imaginaire :

— Tu es très belle, mais tu es différente.

Il hésita, puis avoua le fond de sa pensée :

— On dirait que tu as plongé. Pas forcément la drogue. Mais quelque chose de pareil.

Elle frissonna et se leva :

— Il faut que je parte, dit-elle. Mais tu es fin, tu sais. C’est vrai, j’ai plongé…

Elle lui tendit ses lèvres :

— Tu seras mon seul bon souvenir d’ici.

Il la raccompagna sur le seuil :

— Méfie-toi, dit-il encore. Tu es forte, mais…

Elle se retourna, arrivée à moitié de l’escalier.

— Mais quoi ?

Il se voûta imperceptiblement.

— Inch Allah, Brigitte.

Il lui caressa doucement le front :

— *Llah Inejjik…*[17] murmura-t-il.

Elle l’embrassa furtivement sur les lèvres.

— Toi aussi, José.

En bas, dans le couloir de la maison, elle remit précipitamment ses pendentifs puis elle repartit vers la place, attentive à ne pas blesser ses pieds nus sur le sol incertain de la ruelle.

Konrad l’attendait au volant. Il se leva en la voyant arriver et fit le tour de la voiture pour lui ouvrir la portière.

— Merci. Comme vous comprenez les femmes…, murmura-t-elle, remuée, en s’asseyant.

La climatisation ronflait, l’auto-cassette diffusait les mélopées lancinantes d’Oum Khalsoum. La voiture démarra sans un bruit.

— C’est la moindre des choses, dit-il en longeant lentement le bord de mer. Tu t’assieds comme les hommes aiment. Normal que je sois poli.

Elle agita le certificat de baptême. Gênée quelque part en elle de l'incongruité de ce papier quand même sacré avec ce à quoi il allait servir : le Moyen-Orient, les palaces, les plages où en Islam on peut se baigner nue tant elles sont désertes.

— On part quand ? demanda-t-elle avidement.

Il ne répondit pas tout de suite. Songeant à ce bouleversement dans ses plans que l'arrivée de l'oncle avait provoqué. Et puis, il y avait l'Equateur, où il devait se rendre. Emmener Brigitte, maintenant, passer la douane à l'aéroport, c'était risqué. Toute la police devait être prévenue. Même avec ses faux papiers et ses appuis, il valait mieux être prudent.

Il avoua une partie de ses soucis. La partie avouable :

— Il faut te faire faire des faux papiers, conclut-il. Ça va prendre huit jours.

Elle joua du buste vers lui.

— Le certificat porte mon vrai nom.

Il tendit la main :

— Donne.

Il l'étudia de deux ou trois coups d'œil rapides tout en conduisant.

— Encre classique. On arrangera ça.

— Vous êtes bien expert, s'étonna-t-elle.

Il lui posa la main sur la cuisse.

— Vieux souvenir d'armée, plaisanta-t-il. Les fausses perm…

Pour changer, il tapota affectueusement le volant.

— Bonne voiture, j'en avais marre de la Packard. Trop tape à l'œil.

Ils arrivaient au carrefour menant d'un côté, au nord, vers Safi. Et de l'autre, au sud, sur Agadir, et enfin sur Marrakech.

Elle se rembrunit :

— Ce n'est pas risqué de retourner à Marrakech ? dit-elle timidement.

Il haussa les épaules.

— Tu vas t'installer chez Hassan, et tu n'en bougeras plus jusqu'au départ.

Elle frémit se rappelant le Hassan qu'elle avait découvert, bâillonnée et enchaînée sur un lit de la *Mamounia.* La cruauté totale. Les marques de la

cravache mettraient longtemps à s'effacer de son corps. La veille, déjà, Konrad l'avait fait se réfugier au palais Si-Saïd. Il avait fallu toute sa tendresse pour qu'elle s'endorme sans crainte. Venir sous le toit de son bourreau la terrorisait. Hassan était allé si loin avec elle que même la cocaïne n'avait pas suffi à l'anesthésier.

Elle prit son sac et examina les liasses que Konrad lui avait remises, à l'aube, en venant la border et la consoler :

— Tu l'as gagné, c'est à toi, avait-il dit.

Une pensée la traversa : elle aurait dû en donner une partie à José. Mais non, il aurait refusé. Trop fier.

Elle ralluma un joint.

— Qu'est-ce qui paye bien aussi, à part les sados ? Parce que, de ce côté-là, il faut en rester à la petite dose, sinon…

— Comme tu dis ça ! fit-il, amusé. Mais tu n'as pas tort de poser la question. Il y a des centaines de cas de déviations. Les voyeurs, qui ne te demanderont que des poses, et de te caresser. Les fétichistes, à qui il faudra des tenues savantes, des demi-déshabillages au coin d'un bois ou dans un wagon de train, et puis les masos, tu as oublié. Tu peux te faire fouetteuse, ça ne fait pas de mal, et ça rapporte, tu sais.

Elle rit :

— Pas mon genre, je crois.

Elle se lova contre lui :

— Vous m'avez appris à subir. Je suis marquée. C'est sûr.

Il hésita à un carrefour en pleine caillasse et redémarra.

— Alors, tu seras très riche.

Elle regarda sans les voir les masses chaotiques de l'Atlas, loin sur sa droite :

— Et vous ? dit-elle. Je vais faire quoi de vous ?

Il sourit intérieurement.

— Je peux te protéger, dit-il. T'aider. Te soutenir. Tu peux en avoir besoin.

Elle se coucha sur son siège, recroquevillée, la tête sur les cuisses de son amant.

— Je ne veux pas vous quitter, murmura-t-elle.

Elle enfouit son visage contre lui, les lèvres avançant dans le tissu. C'est les yeux clos, le visage noyé dans une obscurité où elle s'enfonçait exprès, qu'elle se mit à parler, par saccades.

— Gardez-moi… Je ne veux pas partir seule… J'ai besoin de vous.

Il lui posa la main sur la tête. Sidéré.

Elle tordit la nuque et le dévora des yeux par en dessous.

— Je veux…, commença-t-elle. Je veux me prostituer pour vous.

La 604 roulait moins vite. Ils ne disaient plus rien. La main de Konrad jouait avec les pendentifs, glissait sous l'amas lourd des colliers.

— J'ai été désobéissante encore une fois, tout à l'heure, reprit-elle.

Elle raconta les pendentifs ôtés, la robe non relevée chez le peintre.

Il restait silencieux. Elle se redressa :

— Vous ne dites rien, fit-elle, étonnée.

Il ralentit jusqu'à un petit bois d'eucalyptus et de buissons et rangea la voiture sur le bas-côté.

— Tu veux quoi ? fit-il durement. Que je te punisse ?

Elle baissa les yeux :

— Oui, avoua-t-elle. Je suis folle, mais j'en ai besoin.

Il recula vers sa portière.

— Tu es vraiment une petite salope, siffla-t-il.

Si tu t'imagines que je vais marcher dans ton jeu !

Elle se tordit les mains.

— Non ! cria-t-elle, vous vous trompez, attendez. Vous allez comprendre.

Elle lui détailla ses raisons. Le respect pour José, la pudeur devant l'artiste.

— Ça, je suis d'accord, dit-il quand elle eut fini. Mais si tu te mets à faire de la sentimentalité, tu n'es plus bonne à rien.

Il sortit et fit le tour de la voiture :

— Dehors, dit-il. Suis-moi.

Courbée sur le gros rocher que Konrad lui avait désigné, Brigitte hurla tout le temps qu'il la battit. Il lui avait fait tailler le rameau dont il avait besoin, avec un canif de poche qu'il avait sorti de la boîte à gants. Puis il la força plus brutalement qu'elle ne l'avait jamais été. Mais pour la reconduire à la voiture, il la porta dans ses bras pour lui éviter de blesser ses pieds nus sur les cailloux du chemin. Comme il l'avait fait à l'aller.

Quand elle eut fini de sangloter, il lui désigna son sac.

— Ouvre-le, dit-il.

Elle comprit sans qu'il ait besoin de poursuivre. Elle lui tendit les liasses gagnées l'autre nuit.

— Ça sera comme ça à l'avenir, dit-il.

Elle murmura quelle l'aimait.

« Les filles sont dingues, se dit-il, avec leur besoin forcené d'un homme. Toutes pareilles. »

Ils ne dirent plus rien jusqu'à Marrakech, où ils arrivèrent bien après la nuit tombée. Elle rêvait, heureuse.

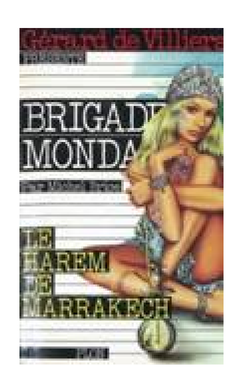
La nièce d'Aimé Brichot avait bouclé la boucle. Partie, libre et fière de l'enfer familial, elle avait suivi le chemin des filles fugueuses avec une perfection exemplaire dans l'horreur.

Mais quelque chose clochait dont elle ne se doutait pas. En la voyant sortir de la voiture, dans la cour du palais Si-Saïd, pâle et défaite, Konrad éprouva un sentiment qui ne l'avait jamais effleuré avec une fille.

— *Mein Gott,* jura-t-il dans sa gorge, je ne vais quand même pas la fourguer aux cheiks ! Elle me rapportera bien plus si je la garde.

Ce qui était, à sa façon, une manière d'en pincer pour Brigitte.

CHAPITRE XV



Boris Corentin ne put s’empêcher de sourire : Aimé Brichot n’arrivait pas à cacher sa fascination pour la serveuse qui leur apportait le café au bar de leur hôtel.

Brune, rebondie de formes, l’air mutin, elle rappelait irrésistiblement, mâtinée de Marocaine, Clémentine[18]. Le seul coup de canif d’Aimé Brichot dans le contrat de mariage. De toute évidence, c’était le type féminin seul capable de damner le mari de Jeannette. Corentin pouvait comprendre, d’ailleurs. La poitrine, dans le pull de jersey noir moulant et les fesses qui roulaient sous le tissu de la jupe serrée, constituaient des appels au viol on ne pouvait plus francs et massifs. Avec un renfort sérieux : deux yeux chargés autant de rimmel que de pesants sous-entendus concernant les heures libres après le service.

Corentin se crispa. Depuis qu’il était au Maroc, rien, pas une seule aventure. Le sevrage douloureux. Par respect pour le problème familial de son équipier. Et voilà que c’était le parrain désolé qui se mettait à avoir des idées d’adultère. Le comble.

— On dirait que tu m’apportes de bonnes nouvelles ? siffla-t-il gaiement. Ça a l’air d’aller mieux, la forme ?

Aimé Brichot rougit selon son processus habituel quand il était pris en flagrant délit de quelque chose de pas conforme aux règles : ses oreilles s’empourprèrent en premier.

— Tu parles ! s’exclama-t-il avec entrain. J’ai du nouveau.

Les yeux noirs de Corentin se durcirent. Il avait envoyé Brichot le matin même fouiner à la *Mamounia.* Délicate épreuve quand on s’est fait propulser tout habillé dans la piscine par une fille dont les témoins n’étaient pas forcés de savoir qu’il s’agissait de sa nièce.

Brichot exhiba une feuille de papier ronéotypée en longues colonnes. Corentin la prit et l'examina.

En tête, ces mots : « Les clients séjournant à l'hôtel le 23/10… » Puis la liste des noms, avec chaque fois le numéro de la chambre. À la fin, « les dernières arrivées », et « les personnalités ». Deux acteurs américains, un diplomate allemand, et trois noms qui ne dirent rien à Corentin.

Pas plus que les deux autres noms, cochés par Brichot au milieu de la colonne centrale : Millier et Errazu, respectivement chambres 453 et 454. Le bon étage et la bonne situation à la *Mamounia.*

— Explique-toi, fit Corentin qui avait compris tout de suite.

Brichot lorgna vers la serveuse qui s'affairait à une table voisine.

— C'est la liste des clients de la *Mamounia* d'il y a trois jours. Le jour où j'ai vu Brigitte. J'ai fait ma petite enquête. Je te passe les détails. Ce sont les loueurs de la Packard blanche. Evident que le directeur, l'autre jour, ne pouvait pas deviner : Müller, ça n'est pas Dupont.

Ses yeux brillèrent derrière ses verres épais :

— Les garçons d'étage, et du bar, reprit-il avec vivacité, plus le maître nageur de la piscine, me l'ont confirmé : Brigitte était avec eux. Cheveux longs au début, tondue après.

Il soupira :

— Détail qui confirme bien qu'il s'agit d'elle, et donc d'eux : les barmen de la boîte de nuit, en sous-sol, ne l'ont pas reconnue sur la photo que je leur ai montrée. Et pour cause : Brigitte a horreur de danser.

Corentin se contracta.

— Et le Müller et l'Errazu ne figurent plus sur la liste des clients après ta rencontre surprise de Brigitte ?

— Non, fit Brichot.

— Dis-moi, qui sont ces deux oiseaux ?

Brichot avança ses fesses maigres dans son fauteuil.

— Je sais tout, dit-il. Je suis remonté voir le directeur de l'hôtel, il n'a fait aucune difficulté pour m'expliquer le topo.

— Affairistes. Très connus dans le coin. Un Allemand et un Basque. Pas nets du tout à ce que j'ai compris. Mais protégés. J'ai l'impression qu'ils rendent des services.

— Qui t'a dit tout ça ? Le directeur de l'hôtel ? fit Corentin intrigué.

Brichot gratta sa moustache avec un air futé. Puis il se frotta la nuque, satisfait : ses cheveux ras commençaient à repousser. C'était de famille, en ce moment, de se faire tondre.

— André M. bien sûr, fit-il uniment, je suis allé le voir, après.

Il se rembrunit :

— Des coriaces ; des proxénètes mondains. Il était redevenu le Brichot des jours d'avant, sombre, blanc, contracté.

Corentin sortit une Gallia et l'alluma gaiement.

— Parfait, dit-il, on a quasiment mis la main sur eux. Et sur Brigitte.

Brichot le regarda, bouche bée.

— Si tu plaisantes, ce n'est pas drôle, siffla-t-il, au bord de la brouille.

Corentin lui souffla une bouffée de tabac dans les narines :

— Mémé, tu es cloche, décréta-t-il.

Il gratta la moustache de son équipier avec l'ongle de l'index :

— Tu ne vois vraiment pas ce qu'on va faire ? Brichot avoua que non, penaud.

Hassan Si-Saïd était collé à la glace sans tain.

— Combien tu comptes en tirer chez les Saoudiens ? interrogea-t-il d'une voix qui se contrôlait.

Derrière lui, Konrad Müller secoua nerveusement la glace dans son verre de whisky. Il s'attendait à la question. En la redoutant. Voyant l'autre venir :

— 60 000 dollars, mentit-il.

Il voulait faire lâcher Hassan. Rongé depuis le retour d'Essaouira par quelque chose d'étrange, et qui ressemblait à s'y méprendre à une tuile. Il avait de moins en moins envie de se séparer de Brigitte. D'abord, elle lui rapporterait gros. Très gros. Il le savait d'avance.

Ensuite, elle l'excitait. Terriblement, comme jamais une fille ne l'avait excité avant. Souple, intelligente, soumise, merveilleuse amante.

Il s'avança vers la glace sans tain. Brigitte était de l'autre côté, à un mètre. Dans sa salle de bains. Une glace allant du haut en bas. Assise sur un tabouret de cuir noir à piétement chromé, elle se maquillait le sexe avec un

pinceau qu'elle trempait de temps en temps dans un pot, sur la tablette disposée à droite de la glace.

Ils l'observaient depuis son entrée dans la salle de bains, où elle se préparait pour la soirée. Ils avaient tout vu. Le bain, le séchage, tout le travail du maquillage des yeux, la peinture des ongles. À présent, elle passait à l'essentiel. Visiblement impressionnée : Konrad l'avait prévenue quand il lui avait apporté le pot de crème. Cette fois, il était différent des précédents. Il y avait un peu d'opium dans le mélange. Afin d'exalter les muqueuses. D'y provoquer un afflux de sang. Le but était évident : la fille serait plus disponible. Et comme elle aurait aussi mis du produit sur les bouts des seins, elle offrirait au client l'aveu, artificiel, mais ça, il ne saurait pas, d'un désir violent. Réel, en fait. Le secret des prostituées d'Orient est là : elles s'arrangent, à la crème opiacée, pour rendre le devoir agréable. Si-Saïd en personne avait rapporté le « truc » d'un voyage en Inde et l'avait généreusement divulgué.

Brigitte passait maintenant aux seins. Allant de l'un à l'autre par petites touches de pinceau successives. Le visage penché, la langue un peu sortie, elle s'appliquait avec un sérieux d'écolière.

Elle se cabra avant même d'avoir terminé. La crème faisait déjà son effet au ventre. Ahurissant de rapidité. Et d'impudeur pour qui la voyait.

— Tu n'as pas répondu à ma question, reprit Hassan doucement.

Konrad reposa son verre de whisky.

— Mais si, je t'ai dit : j'ai preneur à 60 000.

Hassan abandonna avec effort la contemplation de Brigitte.

— Qui te l'achète ce prix-là ? lança-t-il brutalement.

Konrad inventa un nom.

Le Marocain sourit.

— Je ne suis pas dans une discussion de marchands de tapis, dit-il avec une lueur d'ironie. Ne discutaillons pas. Je t'en offre 70 000. En liquide.

Konrad ferma les yeux avec effort.

— 80, murmura-t-il.

Hassan sourit et revint à la glace.

Sur son tabouret, Brigitte luttait visiblement pour ne pas se caresser. Une faiblesse formellement interdite par Konrad.

« Comment veux-tu, après, être une bonne professionnelle ? » avait-il dit.

Et il avait raison, comme toujours.

Elle se leva, se mordant les lèvres, les poings serrés.

— Je la veux, grinça Hassan, remué jusqu'au creux des reins. Regarde ça. Elle ne sait pas que tu la vois et elle t'obéit.

La perle…

Konrad daigna sourire avec modestie.

— Si je te la vends, dit-il, tu en fais quoi ? Elle a les flics au cul.

Le Marocain se servit un whisky..

— J'ai une maison, à Asni, sur la route du Tizi n' Test. Cinq hectares clos de murs. Un jardin intérieur de cinquante mètres sur trente. Ça lui suffira pour prendre l'air.

Il sirota une gorgée de Chivas Régal.

— Qui songera à aller la chercher là-bas ?

Konrad soupira avec effort.

— Tu ne la connais pas. C'est moi qui l'ai rendue souple. La vraie furie si elle le veut.

— Quaalude[19], articula posément le Marocain.

L'Allemand hocha la tête :

— C'est gâcher le travail. On ne possède pas une fille droguée. C'est autre chose que de la dresser consciente.

Il plissa ses yeux noirs vers la glace.

— Regarde, ici, mon travail à moi.

Sortie de la salle de bains depuis un instant, Brigitte était revenue s'examiner dans la glace avec ses bijoux.

Cette fois, elle avait enroulé autour de son cou, très serré, un long collier de fer qui lui allait de sous le menton jusqu'aux creux de la gorge. Aux poignets et aux chevilles, des bracelets de même métal, tous les quatre munis d'anneaux.

— Au cas où un client voudrait cravacher, commenta Konrad.

Comme pendentifs, elle avait des chaînettes d'or terminées par des disques gravées de lettres arabes.

— Amour et fidélité, traduisit Hassan d’une voix sourde.

Les chaînettes étaient si longues que les disques se balançaient sous les seins, qu’ils frôlaient à chaque mouvement.

Hassan vida son verre d’un trait.

— 85 000, dit-il avec effort.

Konrad regarda repartir Brigitte vers sa chambre.

— Je ne marche qu'à 100 000, fit-il en se retournant, et encore, parce que c’est toi.

Hassan se voûta.

Le téléphone blanc crème grésilla sur le plateau de cuivre. Hassan tendit la main.

— C’est pour toi, dit-il en couvrant le combiné de la paume.

— Qui ?

— André M. Tu sais, le vieux flic français.

— Comment sait-il que je suis ici ?

Hassan haussa les épaules.

— Tu me demandes ça ? Je n’en sais rien. Peut-être t’a-t-il appelé à la *Mamounia* ? Il a dû tenter sa chance ici. Qu'est-ce que je lui dis ?

— Passe-le-moi, fit Konrad avec effort.

André M. avait sa voix des grands jours d’affabilité. Après s’être félicité d’avoir réussi à joindre Konrad, il lui exposa la raison de son appel. Un ami de rencontre, un Français, cherchait de la compagnie pour ce soir. Riche, et beau garçon. Konrad pouvait-il l’aider ?

— Excusez-moi, reprit André M., mais je pense qu’avec les relations que vous avez, et tout Marrakech le sait, vous pouvez sûrement aider mon compatriote esseulé.

Konrad réprima un sourire. Brigitte n’avait pas de rendez-vous prévu pour cette nuit. Simplement, elle allait se rendre au salon. Et attendre.

— Malin comme vous êtes, André, dit-il, vous avez dû le cuisiner un peu sur ses goûts. Quel genre ?

Il y eut un bref silence :

— Ecoutez, reprit André M., c'est un excellent ami, alors ça me gêne un peu de donner des précisions… Enfin, l'amitié, c'est sacré.

L'appareil émit une petite expiration pudique :

— Il est du genre fouetteur, dit-il.

Konrad se mit à rire :

— J'espère qu'il est riche, fit-il grassement.

— Plutôt, oui.

— Je dis ça, parce que ce genre-là, c'est cher.

— Vous avez une idée de ce que demandent les spécialistes ?

Konrad hésita :

— Si c'est pour la nuit entière, et généralement c'est le cas, ça tourne, paraît-il dans les 4 000,5 000 dirhams.

L'écouteur souffla :

— Eh bien, ça ruine, les déviations !… Mais j'insiste, je crois que ça n'est pas une affaire d'argent. Vous avez un tuyau à me proposer ? Moi, j'avoue que…

Konrad agita l'index comme si son interlocuteur pouvait le voir.

— André, gronda-t-il, ne jouez pas au naïf. Vous savez parfaitement combien tout ça peut s'arranger entre nous !

— Je vous écoute, fit André M. sans commenter.

Konrad tendit la main vers la bouteille de whisky.

— Dites à votre ami de venir au palais Si-Saïd à 10 heures. Soit, dans une heure. Vous lui expliquez. Il demandera Brigitte. Tout sera prêt. Il ne sera même pas vu s'il le souhaite. Attention : l'argent en liquide.

— Combien ? interrogea la voix placide d'André M.

— 5 000. La fille en question vaut l'effort.

En raccrochant, il sourit à Hassan.

— Et tu veux que je m'en sépare ?

Hassan écarquilla les yeux, ne l'écoutant plus :

Brigitte était revenue dans la salle de bains. De l'autre côté de la glace sans tain, elle vérifiait son maquillage, le visage tendu. Les chaînes des pendentifs se balançaient doucement contre ses seins, l'opium de la crème en était maintenant à son effet maximum. Les pointes des seins étaient

tendues à éclater, rouge brun, turgescentes. Et le sexe, totalement offert sous le pubis épilé, s’ouvrait avec une indécence à hurler.

— La belle esclave…, murmura Hassan.

Il attendit que Brigitte soit repartie pour se rasseoir..

— Konrad, dit-il, en croisant ses jambes, si cette fille est recherchée par la police française, c’est que la police marocaine est aussi sur le coup. Or, tu as quitté précipitamment la *Mamounia.* Tu as ton nom là-bas. On a fait le rapprochement.

Il nota avec satisfaction que l’Allemand avait imperceptiblement pâli.

— Je peux arrêter tout, tu le sais, murmura-t-il.

Konrad serra les mâchoires.

— O.K., fit-il sourdement, je te la vends. Mais 100 000 dollars, pas moins.

Hassan réprima un sourire :

— Je ne reviens jamais sur une offre.

L’Allemand se resservit un troisième whisky, très tassé, qu’il vida d’un trait.

— Fais-moi une faveur, dit-il, laisse-la-moi encore trois jours.

Le Marocain fit la moue :

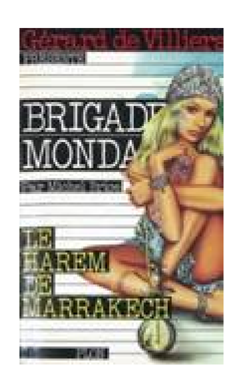
— Je veux bien, mais à une condition, tu ne me l’abîmes pas.

Il sourit cruellement.

— Je ne suis pas fou, dit-il.

Konrad se détourna. Ses yeux avaient dû le trahir. Dans un éclair, il s’était juré, de massacrer Brigitte avant de la perdre. Pour que ce soit « une autre » qui parte…

CHAPITRE XVI



La Packard blanche se rangea place El Mansour. Aussitôt cernée par une nuée de gosses. André M. les chassa avec gentillesse.

— Tout à l'heure, dit-il.

Il se tourna vers Corentin.

— Vous prenez la ruelle, là-bas. Puis vous comptez quatre croisements. Après, vous ne pouvez pas vous tromper. Un porche de pierre en arceau. Une porte à clous d'or.

— D'or ? s'exclama Corentin.

Le vieux policier sourit.

— Oui, il est riche, Hassan Si-Saïd. Et personne ne se risquerait à lui voler ses clous d'or.

Corentin alluma une Gallia.

— Dire qu'en France, on cernerait et on entrerait…

— Vous n'êtes pas en France, voilà tout, commenta André M.

Tout à l'heure, avant la mise au point du coup de téléphone, Corentin avait tenté encore une fois sa chance. Du côté officiel. En dépit des conseils fatalistes d'André M., il avait appelé Mokfia à Agadir, pour lui demander l'aide de la police marocaine. Dans un sens, le coup de fil n'avait pas été vain : Mokfia lui avait annoncé l'arrestation de Roger, le mauvais ange de Brigitte. Surpris en train d'essayer de revendre de l'héroïne à des Hollandais à l'hôtel *Marhaba,* en pleine ville. Mais au seul nom d'Hassan Si-Saïd, Mokfia avait toussé. Devenu un autre homme. S'emberlificotant dans des prétextes vaseux. Corentin avait raccroché. Pas tellement effaré, au fond.

Au bar de son hôtel, cet après-midi, un Français lui avait raconté que la veille au soir, des policiers en civil étaient venus se cuiter au Club

Méditerranée, en infraction totale avec les règles islamiques. Et qu'ils étaient repartis en laissant une note impayée de 1 500 dirhams. Une histoire du genre de celle de la djellabah racontée par Raymond Batz, l'OPJ des Stups.

Décidément, les efforts en haut lieu, pour venir à bout des privilèges que trop de policiers, ici, s'octroyaient, n'étaient pas prêts d'aboutir. Rien de plus dur que de mettre de l'ordre dans sa propre maison, même quand on est roi. Et sincèrement soucieux de faire la chasse aux brebis galeuses…

— Je ne vous accompagne pas, fit André M. Je suis trop vieux pour la bagatelle. Appelez-moi. Je ne bouge pas de chez moi.

Corentin s'extirpa du volant. Brichot s'installa à sa place. Il mit le levier de commande de la boîte automatique sur « R » : Recul.

— Boris, fit-il avec émotion, si tu ne me la ramènes pas, je ne te tue pas…

Corentin lui passa affectueusement la main sur sa calvitie.

— Demain matin au plus tard, dit-il, tu m'embrasseras.

Il s'en alla, les mains dans les poches. André M. soupira. Là-bas, une sorte de fauve déguisé en homme disparaissait dans la ruelle.

Rien ne s'annonçait bien. Ils ne l'avaient pas révélé à Brichot : la pute offerte au soi-disant « spécial », c'était sa filleule…

Et rien que ça signifiait dans quelle déchéance elle était tombée.

Konrad Müller corrigea la disposition des fouets et des cravaches sur le lit. Ça faisait un joli tableau de supplice. Cinq boîtes d'instruments à faire crier, sangloter et se tordre. Plus les chaînes, les menottes, les barres de force pour écarteler.

Mais pas de bâillon. Au palais Si-Saïd, la chambre du fouet était insonorisée à la perfection. Murs et plafond matelassés de liège, moquette rouge épaisse. Fenêtre à double vitrage. Le lit était un divan recouvert de fourrure noire. Au-dessus, deux anneaux scellés au mur. Un bas et un haut. Le reste de l'ameublement : un canapé de daim fauve, une table basse avec, dessus, une boîte de cigares de La Havane, trois ou quatre marques de cigarettes, un briquet. À proximité, un bar avec tout ce qu'il fallait comme alcools, puis une table recouverte d'une nappe. Dessus, champagne dans un

seau, caviar, foie gras, poulet en gelée, fruits et une boîte de kif et de haschich. Tout à côté d'un plat d'argent rempli de mehannecha et de « chevilles de gazelle », les kab el ghezal, des reconstituants aphrodisiaques.

Brigitte, debout, était nue. Konrad revint vers elle et passa son bras autour de sa taille, l'attirant vers lui.

— Tu m'aimes ? interrogea-t-il.

Elle lui dit que oui. Il sourit et lui prit la taille.

— Dans trois jours, dit-il, on part pour l'Arabie Saoudite.

Elle frémit, heureuse.

— On sera seuls, n'est-ce pas ?

— Tout seuls, promit-il. Pendant quinze jours.

Il contracta ses mâchoires.

— Tu seras obéissante, cette nuit, n'est-ce pas ? Ce client peut en amener d'autres. Et revenir, si tu ne le déçois pas.

Elle lui tendit les lèvres.

Il fouilla le fond de sa bouche et la lâcha haletante.

— Allons, fit-il, il va arriver, il est temps de te présenter.

Au milieu de la chambre, dans la moquette, il y avait un autre anneau d'acier. Konrad enchaîna Brigitte directement à son collier. À plat ventre. Puis il l'écartela, bras et jambes en croix, tirés au maximum, avec les barres de force qu'il alla prendre sur le lit.

Elle tordit la nuque en arrière, vers lui.

— Je voudrais tant, murmura-t-elle avec effort, que vous me voyiez cette nuit.

Il sourit :

— Je te verrai, dit-il.

Il désigna l'angle triple de deux murs et du plafond, face à elle.

— Tu ne vois pas, dans les nœuds du liège, dit-il, mais il y a l'œil d'une caméra. L'écran est dans le salon privé, en bas. J'y serai.

Elle lui adressa un baiser.

— Ça me donnera du courage.

Il recula vers la porte, pour juger de l'effet. Le client, à son entrée, apercevrait tout de suite Brigitte écartelée, les fesses maintenues ouvertes à l'équerre.

Il alla chercher la cravache sur le lit et la disposa sur les reins.

— Je veux, dit-il en se relevant, que tu le fasses revenir demain soir.

Le patio, derrière la baie grande ouverte, sentait l'oranger. Une vasque tintait. Dans le salon luxueux, des filles allaient et venaient, offertes.

« Un bordel, se dit Corentin. Brigitte est une fille de bordel. »

Il regarda l'homme qui comptait sur une table à cartes, devant lui, les billets qu'il avait sortis en liasse de sa poche. Etonné : le maquereau était beau, mince, musclé, l'air d'un homme d'affaires sportif à qui tout réussi.

— Tout y est ? fit Corentin, masquant son dégoût.

Konrad le regarda. Ahuri, de son côté : le « client » était son double, physiquement, jusqu'aux yeux. Les mêmes. Noirs, durs.

Il réfléchit à toute vitesse aux bizarreries de la nature humaine. Qu'est-ce que cet athlète avait besoin de venir fouetter une fille ? Il devait pouvoir s'offrir toutes celles qu'il voulait…

— Suivez-moi, dit-il. C'est par là.

Boris Corentin se figea, le dos contre la porte refermée derrière lui. Ce qu'il voyait dépassait tout ce qu'il aurait pu imaginer. Le comble du raffinement dans le vice. L'horreur totale. Jamais encore, dans sa carrière de flic de la Mondaine, il n'était tombé sur une telle abomination. Et la pute à sados qui gisait, écartelée, reins offerts devant lui et « agrémentée » d'une cravache, c'était Brigitte, la filleule de Brichot.

Il s'avança, les jambes coupées, et la contourna.

Elle leva le visage vers lui avec effort. Et il s'aperçut alors seulement quelle était enchaînée par son collier à un anneau scellé dans la moquette.

Il frissonna : Brigitte lui souriait. Avec dans les yeux une promesse de soumission totale.

— Bonsoir, monsieur, commença-t-elle d'une voix monocorde. Je suis très obéissante et j'aime à être battue. N'ayez pas peur de frapper. La

chambre est insonorisée…

Elle poursuivit sa récitation apprise, détaillant avec une précision effarante tout ce qu'elle pouvait offrir, et c'était TOUT.

— Si vous préférez commencer par me cravacher devant, dit-elle après un bref silence, je peux arriver à me retourner toute seule.

Il ferma les yeux. Et elle dut croire qu'il disait oui, car elle se mit à essayer de redresser les reins, pour se plier, afin de basculer de côté dans une atroce reptation de crucifiée.

Boris Corentin se mit tout à coup à observer la pièce plus attentivement, la laissant faire. Pour gagner du temps. Son intuition de fauve en chasse venait de lui dire qu'on l'observait.

Il ne mit pas longtemps à repérer l'œil de la caméra. Dans le dos de Brigitte, qui avait réussi à se relever à l'équerre et commençait, nuque à se briser en arrière, un mouvement tournant. Il alla se plaquer le dos au mur, hors du champ de vision.

Il était près du lit. Il aperçut soudain les instruments de torture, qu'il n'avait pas vus, dans le saisissement d'horreur de l'arrivée. Il prit le fouet le plus long.

« Boris, se dit-il, vise bien… »

Il réussit, du premier coup, à cingler la lentille comme il le fallait, de côté, pour l'arracher.

De là où on le regardait, on croirait à une panne.

Au bruit, Brigitte s'était arrêtée. Croyant que son client essayait le fouet.

Elle ferma les yeux. Terrifiée. Le fouet, devant, c'était ce qui faisait le plus mal.

Quand Corentin fut revenu au-dessus d'elle, elle avait réussi. Elle était retombée sur le dos, offerte en croix, ventre ouvert. Il contempla les seins aux pointes énormes, le sexe turgescent sous le pubis absolument lisse. « Opium, pensa-t-il, le vieux truc indien. »

Elle se mit à jouer des hanches. Cambrée, reins roulant de chaque côté de son buste. En même temps, elle fixait le fouet qu'il tenait toujours à la main, fascinée. Il était très long, tressé, avec des lanières en étoile au bout.

Boris Corentin essayait de trouver la solution. Impossible de détacher Brigitte et de repartir avec elle. Techniquement possible : un bordel n'est

pas une prison pour les clients. Un prétexte était facile à trouver. Seulement, il y avait Brigitte, devenue folle, tombée dans le masochisme le plus absolu.

Elle refuserait.

Il fallait trouver autre chose.

Elle tendit les lèvres vers lui sans cesser d'onduler.

— Vous préférez peut-être la badine de roseau, dit-elle d'une voix de chienne, il y en a une. Ou le fouet grec, en nylon plat. Mais il ne marque pas…

Il alla poser le fouet sur le lit :

— Je préfère te prendre avant, dit-il en s'agenouillant entre ses jambes.

Elle le fixa, ahurie :

— Mais… Pas de fouet ?… balbutia-t-elle, pensant à Konrad devant son écran de télévision.

Elle haleta, et ses seins se balancèrent lourdement. Elle tourna la tête du côté de l'œil des voyeurs : un micro y était aussi disposé.

— Mon maquillage tient aux larmes, reprit-elle, si c'est cela qui vous gêne… Je suis plus excitante quand je pleure.

Il se coucha contre elle, sans un mot.

Boris Corentin commença à faire l'amour à la nièce et filleule de celui qui était comme son frère.

En bas, au petit salon, Konrad enrageait devant Hassan :

— Je t'y reprendrai avec ton matériel de pacotille. Tu me vois monter réparer ça ? Il ferait pâle gueule, le client.

Stupéfaite, Brigitte comprenait. Son client ne prenait pas son plaisir avec elle. Il lui en donnait. Il ne voulait que ça. Comme Konrad, quand il la « récompensait ».

Mais mille fois mieux que Konrad. Avec une douceur et une tendresse inégalée. Trois fois, déjà, elle avait crié. Et il continuait, toujours silencieux, dévorant sa bouche de baisers.

En plus, il ressemblait à Konrad. Stupéfiant. Même carrure, même yeux noirs dans un visage mince et splendide. Même force d'homme, et pourtant, il était différent, l'opposé, le jour et la nuit. Elle le découvrait peu à peu. Sa

tendresse tuait celle qu'avait Konrad avec elle, dans les « récompenses ». Une évidence s'imposait peu à peu à elle : cet étrange client, venu pour la martyriser, et qui avait payé, d'avance, lui faisait l'amour comme le fait un homme qui aime une femme aussi avec son cœur.

Dans le tohu-bohu de ses sentiments, elle luttait contre quelque chose qui l'envahissait comme une marée d'océan. Celui-là aussi pouvait être un protecteur. Et son intuition lui disait qu'il la mènerait sur un autre chemin que Konrad.

— Encore ? murmura-t-il. Tu veux encore une fois ? Ou je te laisse te reposer…

Elle vibra :

— Je ne comprends pas. Le fouet, la cravache, vous ne voulez plus ? Pourquoi ?

Il rit, plantant ses yeux noirs dans les siens :

— Je n'ai jamais voulu, dit-il. Je ne suis pas sadique.

Elle rougit violemment.

— Alors, qu'est-ce que vous fichez là, à m'insulter ? Je préférerais le fouet.

— T'insulter ? fit-il, surpris. Explique-toi.

Elle ferma les yeux.

— Vous êtes un vrai sadique, au fond. Je suis offerte. Vous avez payé. Vous ne faites pas ce pourquoi vous avez payé…

Des larmes envahirent ses yeux. Elle se tourna vers la caméra, invisible pour elle dans la pénombre, aveuglée comme elle l'était par le spot dirigé vers elle. Elle songea à Konrad. Demain, il serait furieux. Il lui crierait qu'elle n'avait pas su provoquer. Il la punirait.

Boris devina tout.

— On ne nous voit plus, dit-il, j'ai utilisé le fouet, mais sur la caméra, pas sur toi.

Il attrapa une lampe de chevet et en tourna le faisceau vers la caméra. Stupéfaite, Brigitte contempla la lentille qui pendait, arrachée au bout d'un fil électrique.

Elle se tordit, bouche grande ouverte.

— Qu'est-ce que vous voulez ? balbutia-t-elle, affolée. Je vois, vous jouez au chat et à la souris avec moi…

Elle rit, avec des sons rauques.

— Personne ne nous voit plus, on ne nous entend plus. Vous allez commencer à me torturer !

Il lui passa la main sur le front.

— Mais non, Brigitte, ne crains rien, je suis venu te chercher.

Elle se rabattit sur la moquette, immobile.

— Je crois que tu me connais, reprit-il. Du moins, Mémé a dû te parler de moi.

Les lèvres de Brigitte s’agitèrent. Aucun son ne pouvait sortir de sa gorge.

— Vous êtes… Boris Corentin, finit-elle par articuler.

Il approuva de la tête et elle éclata en sanglots.

Il lui refit l’amour encore une fois puis il la détacha. Il la porta sur le lit après avoir chassé du pied les instruments de supplice. Il se coucha contre elle, et il se mit à lui parler doucement.

Il lui expliqua tout. Il démonta tout le « travail » de Konrad. Répondant par avance à ses objections. Lui prouvant mathématiquement ce qui l’attendait, l’abattage, au fouet, quelque part, dans un bordel ou dans la prison d’un acheteur. La déchéance complète à bref délai. L’envie forcenée de se suicider.

Elle le laissait parler. Bercée par une découverte formidable : Il parlait comme un père. Un père qui sait faire l’amour.

Elle eut des sursauts de fidélité à Konrad. Des dénégations frénétiques. Mais il poursuivait son œuvre de régénération. Lentement. Passionnément.

Vers deux heures du matin, elle s’endormit, épuisée. Il la regarda de la table où il était allé s’installer. Il avait faim. Il était presque heureux.

Quand elle se réveilla, une heure plus tard, il lui porta à manger. Elle se laissa faire, pelotonnée contre lui.

Dehors, par la fenêtre qu’il avait ouverte, un vent fort et doux, semblable à celui d’Essaouira, pénétrait dans la pièce, faisant se balancer les fouets suspendus à leurs chaînes. Abandonnés. Un roulement de tonnerre lointain descendit de l’Atlas, les orangers du patio, en bas, redoublèrent d’odeurs.

— L’orage va exploser, murmura-t-il en essuyant son front moite.

Elle lui sourit.

— Merci, dit-elle. Je crois que je peux vous faire confiance.

Il sourit :

— Tu sais, je ne te demande pas de balayer ce qui t’est arrivé. Dans le fond, tu as appris énormément, et l’essentiel. À te méfier des salopards qui rôdent partout. Tu es plus forte, maintenant.

Elle se serra contre lui.

— Dites-moi ce qu’on va faire.

— On va partir, dit-il. Viens.

Elle frissonna :

— Comme ça ? Nue ?

Il rit.

— J’appelle Mémé.

Il composa le numéro d’André M.

— Mémé ? dit-il quand le vieux policier lui eut passé son équipier. Tu peux venir nous chercher.

Le hall du palais Si-Saïd était désert. Boris Corentin le parcourut. Il trouva ce qu’il cherchait sur un canapé : une couverture à fourrure. Il en enveloppa Brigitte.

— Partons, dit-il, il est temps.

Il se bloqua au même moment. Dans l’encadrement de la porte menant au couloir de sortie, le maquereau de tout à l’heure était apparu. Une matraque à la main.

Boris Corentin poussa doucement Brigitte vers un fauteuil profond.

— Attends-moi là, dit-il. Ça ne sera pas long.

Il s’avança.

— Konrad Müller, fit-il posément, vous allez me laisser le passage, ou je vous écrase.

L’Allemand plongea ses yeux noirs dans les yeux noirs de son sosie.

— Pauvre Français présomptueux, siffla-t-il avec un sourire lent.

Corentin fit encore un pas en avant. À présent, il était à deux mètres de Müller. Il étudia la matraque. Un joli petit objet chromé fait d'un ressort qui se balançait, avec une boule plombée au bout. Une arme terrible pour qui sait s'en servir. Et Corentin ne doutait pas que ce fût le cas de l'Allemand.

— Ne faites pas l'idiot, reprit-il. Je suis policier, j'ai pris mes précautions, vous êtes filé.

Konrad Müller crispa ses mâchoires.

— Vous bluffez. De toute façon, je fais ce que je veux au Maroc.

Corentin sourit :

— Jusqu'à maintenant, peut-être. Mais c'est fini.

Il cita quelques noms. Très haut placés dans la police. Au niveau le plus élevé, même.

— J'ai pris mes assurances, dit-il. Il vaut mieux me laisser partir avec Brigitte. C'est le seul moyen de ne pas avoir d'ennuis.

Konrad Müller se bloqua, statufié. Seuls, ses yeux vivaient, allant et venant de Corentin à Brigitte. Une rage énorme l'envahissait, avec un désir presque douloureux de posséder Brigitte. Tout de suite. Ce serait tellement meilleur après avoir assommé le flic. Le mâle vainqueur sautant sur la femelle, enjeu du duel…

Il fonça en hurlant.

Pour la cinquième fois, Corentin avait réussi à éviter le ressort tournoyant qui cherchait son visage. Il sautait, il se courbait, il tournoyait, cherchant à plonger vers un pied pour le tirer à lui, déséquilibrer l'Allemand et le faire tomber. Après, il s'agirait de se coller à lui, face contre face, pour que l'autre ne puisse plus frapper que le dos.

Konrad Müller recula d'un pas. Prêt à foncer de nouveau, les yeux exorbités, la bouche tordue.

Subitement, Corentin vacilla, portant les mains à sa gorge, comme s'il étouffait, pris d'un malaise subit. Brigitte hurla de terreur. Interdit, Konrad eut un dixième de seconde d'hésitation. Ça suffit à Corentin pour se replier en avant dans une détente furieuse des reins. Il atterrit à plat ventre contre la jambe droite de l'Allemand. La matraque s'abattit sur son dos avec une force à lui rompre les côtes mais il tint bon. Quand Konrad comprit, il était

trop tard : le Français était collé à lui, haleine contre haleine, cherchant la gorge à deux mains. Ils se mirent à rouler l'un contre l'autre en travers des tapis, luttant à la fois pour s'étrangler et pour chercher à atteindre la matraque, projetée, dans le choc, à deux mètres d'eux.

— Boris, attention ! cria Brigitte.

À côté d'elle, Hassan Si-Saïd venait de surgir et attrapait la matraque. Dressé au-dessus des deux formes qui tournoyaient, mélangées, dans la pénombre du hall, il scrutait, cherchant la main de Konrad pour lui tendre l'arme.

Il réprima un sourire : le visage, de biais, celui du dessus, avait des yeux noirs et fous.

— Tiens, Konrad, vite ! glapit-il.

La main agrippa la matraque et l'abattit de toutes ses forces sur la tempe de celui qui avait le dessous.

Hassan et Brigitte crièrent tous les deux quand le vainqueur se releva, abandonnant sur le tapis une longue forme inerte. Mais la joie était dans la voix de Brigitte : Hassan Si-Saïd s'était trompé d'yeux noirs. Il avait tendu la matraque au sosie trop parfait de Konrad.

Boris Corentin se dirigea vers lui, la matraque pointée en avant.

— Merci, dit-il. Vous m'avez merveilleusement aidé.

Il prit Brigitte par la main et la releva.

— Viens, dit-il tendrement. C'est fini. On s'en va.

Hassan Si-Saïd le regarda partir, rouge de honte : le Français, avant de s'en aller, s'était offert le luxe de jeter la matraque à ses pieds. Et il n'avait pas eu le courage de la ramasser, et de s'en servir.

Brigitte regarda la voiture, stupéfaite :

— La Packard ! balbutia-t-elle.

Brichot lui tendit la main :

— Ton parrain peut rouler Packard à Marrakech sans que ça t'étonne, non ? dit-il avec un bon sourire.

Elle se glissa contre lui.

— Mémé, murmura-t-elle en lui dévorant les tempes de baisers, pourquoi tu n’as jamais invité Boris à Lisieux ?

Elle se tourna vers le sosie de Konrad.

— Laisse-nous rentrer seuls ensemble, dit-elle d’une voix de gorge. N’importe où, pourvu que je reste avec lui.

Elle coula ses lèvres jusqu’à l’oreille de Boris.

— Tu n’as pensé qu’à moi, fit-elle à voix basse. C’est mon tour de te rendre heureux.

Elle sourit :

— Ta récompense, ajouta-t-elle, presque pour elle seule.

Au même moment, l’orage qui menaçait depuis deux heures explosa en cataracte.

Aimé Brichot se rua dehors pour rabattre la capote.

— Laisse, parrain, dit-elle en s’étirant, j’ai besoin de me laver.

Aimé Brichot démarra dans une inondation. Brigitte rabattit la fourrure qui la protégeait et, un bras passé sur l’épaule de son oncle et l’autre sur celle de Corentin, elle s’offrit, nue, au déluge qui faisait gicler des gerbes d’eau de chaque côté de l’Américaine blanche fonçant dans les ruelles.

Quand ils se réveillèrent, il était midi. Ils dévorèrent ensemble leur petit déjeuner sur la terrasse, au milieu des oiseaux braillards qui leur volaient les croissants presque dans les mains.

Ils étaient à la *Mamounia.* Juste au-dessus de la piscine.

Brigitte alla s’accouder au balcon et contempla l’eau bleue qui frissonnait en bas dans une brise légère.

— J’ai envie de nager, dit-elle en s’étirant. Et de bronzer…

Elle revint vers lui et se prosterna contre ses genoux :

— Tu ne m’as rien demandé de dur, tu ne m’as ni blessée ni humiliée, dit-elle. Pourquoi ?

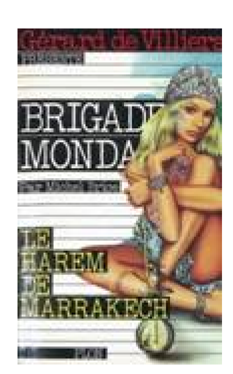
Elle le dévorait des yeux par en dessous.

— Ça existe donc, les hommes normaux ? murmura-t-elle en lui embrassant les mains.

Il la releva :

— C’est ce que je voulais te prouver, dit-il. Merci de m’avoir aidé à réussir.

CHAPITRE XVII



Konrad Müller vivait son chemin de croix. Devant lui, une fille nommée Brigitte, et qu’il avait vendue 100 000 dollars à un salaud de ses amis, nageait dans la piscine de la *Mamounia.* Heureuse et fière, dans un crawl parfait.

Brigitte se hissa sur la margelle et chercha du pied un barreau de l’échelle, exactement où, l’autre nuit…

Il sirotait nerveusement un whisky à une table, à trois mètres d’elle. Seul avec Willy. Il abandonna la table. Brigitte venait d’apparaître, debout sur le ciment de gravier de la « plage ». Merveilleusement belle dans son deux-pièces blanc ultra-réduit. Il frissonna : elle débordait de séduction plus que jamais. Droite, tranquille, l’air d’être sûre d’elle-même.

— Brigitte…, dit-il d’une voix sourde quand elle passa près de lui, la chair dégoulinant d’eau.

Elle s’arrêta, faisant semblant de le découvrir.

— Qu'est-ce qui s’est passé au juste cette nuit ? interrogea-t-il en essayant d’être impressionnant. Je veux une explication.

Elle s’étira en tendant la main vers Ahmed, le maître nageur, qui se précipitait vers elle un peignoir d'éponge à rayures bleues et rouges à la main.

— Konrad, dit-elle en plongeant ses yeux dorés dans ses yeux noirs, tu as fait une bêtise. Tu as choisi exactement le client qu’il ne fallait pas.

Elle tourna les reins vers Boris, attablé à dix mètres d’eux.

Il regarda, muet, l’athlète ruisselant qui, cinq minutes plus tôt, avait fait une fameuse exhibition au plongeon.

— Ta gaffe a joué en deux temps, reprit Brigitte en s’enveloppant dans le peignoir. D’abord, tu ne t’es pas renseigné avant sur le client. Faute professionnelle grave, pour un maquereau.

Il blêmit.

— Ensuite, reprit-elle, impitoyable, il fait l’amour mieux que toi.

Elle ferma les yeux à demi.

— Et lui, il ne négocie pas ses talents contre des contes de fées pour adultes du sexe masculin.

Il se leva et avança la main :

— La comédie a assez duré. Viens, grinça-t-il.

Elle ne recula même pas.

— Konrad, dit-elle en continuant à le tutoyer, je garderai un meilleur souvenir de toi que tu ne penses peut-être.

Elle se radoucit :

— Idiot, fit-elle, tu m’as révélée à moi-même. Tu crois que ça peut s’oublier ?

Il s’était rassis, vaincu, comprenant que tout était fini. Aussi bien les 100 000 dollars d’Hassan que tout le reste. La possession de la seule fille qu’il ait levée et dont il soit tombé ce qu’il fallait bien appeler : amoureux.

— Merci, reprit-elle, tu m’as fait avancer à pas de géant. Les hommes, je sais comment m’y prendre avec, désormais. Tu m’as dévoilé les secrets, ça ne s’oublie pas.

Il avait baissé les yeux, incapable de soutenir plus longtemps son regard.

— Tirons un trait, reprit-elle, en lui tendant la main. Restons amis. Je le veux.

Celui qui avait pendant deux semaines été le maître de Brigitte secoua furieusement la tête :

— Attends, avoua-t-il. C’est trop dur à avaler…

Elle se pencha vers lui :

— Tu n’es donc vraiment pas un homme ? Tu ne peux pas admettre l’échec ?

Il sourit.

— Brigitte, dit-il d’une voix changée, tu as gagné, bravo.

Elle le contempla, sidérée.

— Ça alors ! avoua-t-elle. Tu es bon perdant.

Il esquissa un pâle sourire et tourna la tête de côté vers la table, vers la boîte de thuya d’Essaouira qu’il avait apportée en arrivant. Elle songea que sa nuque matraquée devait encore le faire beaucoup souffrir. Et elle eut presque de l’amitié pour lui.

Konrad avança la boîte et l’ouvrit. Dedans, des liasses de cent dirhams.

— Compte, dit-il.

Elle se pencha, intriguée.

— Qu'est-ce que c’est ? murmura-t-elle.

Il vida son whisky.

— Je savais que tu refuserais de me rejoindre, dit-il. Alors, je te rends ce que tu as gagné. Tu te rappelles notre pacte ? Je t’ai promis 20 000 dirhams si tu ne partais pas avec moi. Ils sont là. Plus tout ce que tu as gagné depuis.

Elle se rabattit en arrière.

— Tu es fou !

Il haussa les épaules.

— La boîte, c’est un cadeau. En souvenir, dit-il encore.

Il se leva.

— Tu permets que je t’embrasse ?

Elle lui tendit ses lèvres. Il les effleura rapidement, presque avec timidité.

— Je ne t’oublierai pas, reprit-il avec tristesse.

Il se leva et alla jusqu’à la table de Corentin.

— Mes félicitations, monsieur l’inspecteur, dit-il en se raidissant.

Corentin lui désigna la chaise libre à sa gauche.

— Prenez un verre avec moi, dit-il.

L’Allemand secoua la tête.

— Merci, mais il faut que je m’en aille.

Il hésita :

— Vraiment, mes félicitations, insista-t-il.

— Je n’ai eu qu’une chance : vous ressembler, fit Corentin qui pensait au geste d’Hassan tendant la matraque à celui qu’il prenait pour Konrad Müller.

L’Allemand le fixa de ses yeux noirs :

— Je ne parle pas de ça. Mais de Brigitte. Vous avez été le plus fort.

Corentin s’inclina :

— Là aussi, j’ai eu de la chance, dit-il encore.

Brigitte s’était approchée d’eux. Elle portait la boîte de thuya et expliqua à Corentin ce qui venait de se passer.

— Joli geste, monsieur Müller, commenta Corentin.

Konrad Müller fit un pas en arrière et se redressa, presque au garde à vous.

— *Frauenmaklerdienst ist Herrendienst,* murmura-t-il entre ses dents.

Il s’inclina et partit. Toujours très droit.

Brigitte se lova contre Corentin.

— Qu'est-ce qu’il t’a dit ? interrogea-t-elle, curieuse. C’est de l’allemand, non ?

Corentin suivit la longue silhouette musculeuse de son sosie jusqu’à ce quelle ait disparu entre deux bougainvillées, vers la sortie.

— Oui, fit-il rêveusement. Ça veut dire : le métier de maquereau est un métier de seigneur.

Il rit :

— Généralement, c’est le contraire, mais il faut avouer qu’il est l’exception qui confirme la règle.

Il alluma une Gallia.

— Ce maquereau de Konrad Müller est dans le juste, fit-il. À sa façon, c’est un seigneur.

Mohammed Mokfia, inspecteur de la Sûreté Nationale marocaine, découpait attentivement les pinces d'un homard. André M. se permettait un verre de Valpierre blanc, Raymond Batz redemandait une bouteille. Aimé Brichot riait aux anges derrière ses verres épais : il avait gagné. Il avait retrouvé Brigitte. Et elle était sauvée. Une heure plus tôt, il avait appelé sa sœur, à Lisieux, pour lui annoncer la grande nouvelle. Avec une fierté heureuse qui se cachait derrière des phrases bourrues.

En plus, il « frimait » : Vêtue d'une jupe blanche serrée à la taille avec, en haut, un caraco de coton de même couleur, Brigitte, sa nièce, sa filleule, était le point de mire de la salle à manger de la *Mamounia.* Admiration béate du côté des regards masculins. Envie aigre du côté des femmes.

Il posa en propriétaire sa main sur la main de Brigitte :

— Mon petit, fit-il avec une affection comique, tu vas voir, Lisieux va te faire la fête.

Brigitte le contempla doucement :

— Mémé, dit-elle avec effort. Je ne suis pas du genre menteur. Ne sois pas blessé, je n'oublierai jamais ce que tu as fait pour moi. Tu m'as sauvée…

Elle remit en place la bretelle de son caraco qui luttait sans espoir contre le sein gonflé qui le tendait.

— Embrasse maman, reprit-elle. Dis-lui que je l'aime. Dis-lui qu'elle me pardonne.

Le visage de Brichot passa de la joie au désespoir en un dixième de seconde.

— Je ne rentre pas avec vous, dit-elle avec un regard vers Boris.

Elle se mit à jouer avec la cuiller de sa charlotte à la framboise.

— Trop tard. Je ne peux plus. Il faut que tu comprennes ça.

Elle hésita :

— Je suis majeure, reprit-elle très vite. Je fais ce que je veux.

Ils observaient tous les quatre cette fille arrachée à l'esclavage in extremis et qui maintenant leur criait qu'elle voulait vivre libre. La main de Brigitte s'avança vers Boris Corentin :

— Merci, Boris, murmura-t-elle. Dites-leur. Vous parlez mieux que moi.

Cette nuit, après l'amour, elle s'était livrée. Expliquant tout, sa jeunesse, les raisons de sa fugue. Ce goût forcené d'aventure qui l'avait jetée dans les bras du premier « sauveur » venu.

Konrad…

Boris n'avait rien pu opposer à ce quelle disait. C'était vrai qu'elle n'était pas faite pour la vie ordinaire. Qu'elle avait payé au prix du sang l'apprentissage de la liberté. Et de la sagesse. Et que même lui, Boris Corentin, n'avait été dans sa destinée qu'un élément, aussi miraculeux qu'il fût, de cette « éducation » accélérée vis-à-vis des hommes.

Il dit tout cela à Brichot. En ajoutant que de toute façon, ils n'y pouvaient rien. Ils avaient fait leur devoir. Ils avaient sauvé Brigitte, le reste lui appartenait. À elle seule. Ils n'avaient aucun droit sur elle.

— Mémé, dit Corentin, ému, il faut que tu acceptes quelque chose de douloureux.

Brichot oublia Mokfia, André M., les étrangers…

— Brigitte, supplia-t-il, tu ne peux pas faire ça.

Corentin lui prit l'épaule.

— Nous autres, les vieux, dit-il, c'est dur d'accepter l'idée que nous n'avons aucun droit sur les jeunes…

Brigitte lui jeta un regard ahuri.

— Mémé, fit-elle d'une voix de gorge, je te jure que si tu m'avais fait connaître Boris avant, rien de tout ça ne serait arrivé.

Boris Corentin se mit à rire.

— Mais non. Tu n'as jamais été faite pour être femme de flic !

Elle haussa les épaules avec philosophie.

— Je n'aurais pas été la première à tomber amoureuse à l'âge où rien n'est encore gâché…

Corentin se tourna vers son équipier :

— Mémé, fit-il, qu'est-ce qu'on va mettre sur notre rapport, en rentrant ?

Brichot sourit avec émotion :

— En tout cas, certainement pas « VR ».

Mokfia se mit à toussoter.

— Excusez-moi, Brigitte, fit-il d'une voix amicale, il faut que vous sachiez tout de même une chose : Roger, votre ami de Lisieux, c'était un

dangereux trafiquant. Nous l’avons eu grâce au mensuel d’Interpol. Sous ses airs de hippie sans envergure, il était une cheville ouvrière très importante d’un réseau international.

Il sourit devant l’air ahuri de Brigitte.

— Comme le docteur Makhzen, le toubib d’Essaouira, vampire de sang frais, reprit-il. Lui aussi est sous les verrous.

Il se tourna vers Raymond Batz.

— Grâce à vous, cher collègue. Vous avez su le confondre.

Batz agita la main, négligent.

— Péripétie professionnelle banale, dit-il modestement.

Mokfia éclata de rire :

— Tu parles ! Makhzen l’attendait avec un Star 6,35 à la main quand il est venu l’arrêter. Il l’a désarmé d’un revers de poignet. Banal, comme il dit !

Mokfia et Batz s’enfournèrent dans un « grand taxi », une de ces éternelles Chevrolet Impala bleu vif qui rôdent jour et nuit autour de la *Mamounia* de Marrakech. Brichot, Brigitte et Corentin leur firent adieu de la main avant de rentrer dans le hall. Brigitte tenait toujours contre elle la boîte de thuya avec ses liasses de billets.

— Parrain, dit-elle en s’arrêtant, prise d’une inspiration subite, ça te coûte combien, la location de la Packard ?

Aimé Brichot fronça les sourcils :

— Je ne sais pas. Dans les 1 500 ou 1 600 dirhams, peut-être plus. Pourquoi ?

Elle ouvrit la boîte et en sortit 20 billets de 100 dirhams.

— Tiens, dit-elle.

Il se rétracta :

— Tu es folle. C’est compté dans les bons roses !

Elle rit :

— Ah, oui, je sais, les allocations secrètes. Mais ça ne fait rien. C’est moi qui paye la Packard. Ne discute pas. Question de souvenir personnel. Et puis, voilà aussi pour les 1 000 francs de mon père.

Elle lui glissa d'autorité les billets dans une poche. Puis elle se tourna vers les sœurs dominicaines, vêtues de gris et de blanc, qui remballaient près de la réception les broderies, nappes, serviettes et napperons, qu'elles venaient régulièrement vendre pour leurs œuvres, dans le hall.

Elle se dirigea vers elles d'un pas rapide.

— Tenez, dit-elle en tendant la boîte de thuya.

Voilà de l'argent mal gagné. Mais vous saurez le blanchir.

Elle rejoignit son oncle et Corentin avec la démarche d'une reine.

— Je redémarre à zéro, dit-elle fièrement.

Aimé Brichot releva ses lunettes d'un froncement ému des narines.

— Tu vas faire quoi ? interrogea-t-il, anxieux.

Elle lui caressa le crâne.

— Je me mets dragueuse, si tu veux savoir, lança-t-elle, superbe. Avec l'intention bien arrêtée de décrocher le gros lot. Et très vite.

Elle plissa les paupières, amusée, vers Boris Corentin.

— Je ne pars pas en chasse sans munitions, non ?

Il avoua, d'une moue admirative, qu'à son avis, elle avait le maximum de chances de réussir dans son jeu.

Au salon, où ils s'étaient installés, Brigitte contempla avec curiosité le colonel Dlimi, chef des Armées et de la police qui discutait avec son état-major.

— Il a le pouvoir, murmura-t-elle. Il est beau, un peu inquiétant. Il peut me faire franchir un échelon inappréciable.

Elle remonta la bretelle de son caraco. Dlimi la dévorait des yeux.

— Non, reprit-elle, en se détournant, ce que je veux, c'est jouer d'égale à égal.

Boris Corentin était resté seul avec elle.

— Tu vas faire quoi, maintenant ? dit-il.

Brigitte balança entre ses deux paumes son verre rempli de thé à la menthe brûlant.

— Je me demande, dit-elle avec un feu intense dans ses yeux dorés, si je ne vais pas oser demander à un homme qui est tout près de moi d'accepter de faire l'amour cette nuit.

Ses seins jouèrent au rythme de sa respiration.

— Et puis, s'il veut bien, dit-elle fièrement, je le remercierai, après. Et nous nous quitterons…

— … Bons amis, coupa-t-il en riant.

— L'amitié, entre deux animaux libres, dit-elle, frissonnante, qu'est-ce qu'il y a de plus pur ? Surtout quand l'un d'eux a brisé le piège où l'autre était pris.

Il observa, fasciné, la fille qui lui faisait face, formidable de beauté, de jeunesse et d'expérience à la fois.

— Je te revaudrai ça, un jour, promit-elle. En fait, on ne va jamais se quitter.

Il se leva et la tira à lui par les poignets.

Ils montèrent, serrés l'un contre l'autre, les marches qui menaient vers l'escalier des appartements, frôlant Tom, le vieux pianiste américain à tignasse blanche qui, tous les soirs, jouait dans les salons de la *Mamounia* des airs anciens pour que la clientèle se sente le cœur romantique.

Boris lui sourit au passage et Brigitte lui adressa un baiser comme font les enfants : en embrassant sa paume, puis en soufflant dessus, pour faire voler le baiser jusqu'à son destinataire. Le pianiste le lui rendit. Avec le même geste de la paume. Puis il attaqua un nouveau morceau.

Un morceau de jazz heurté, dissonant, et que le vieil Américain jouait avec son cœur.

— Tu sais ce que c'est ? dit-elle fiévreusement en se serrant contre Boris.

Il fit mine de chercher. Pour lui laisser le plaisir de le croire en difficulté :

— *Who is afraid of the big band monk* ? dit-il enfin. C'est de Theolonius Monk.

Brigitte grimpa avec ses pieds nus sur ses mocassins.

— Gros singe, fit-elle en cambrant ses reins, tu ne peux pas savoir ce que tu ressembles à ton jumeau allemand.

Elle plaqua ses cuisses contre les siennes, ouverte.

— À Essaouira, reprit-elle, de plus en plus chaude, j'écoutais ça en tirant sur les joints avec une autre espèce de singe, dans ton genre à toi. José. Un peintre…

Elle se renversa :

— Il a vingt ans. Il ne sait pas encore qu'il est très fort. Loupée, la chance avec lui. Je l'aurais aimé lui aussi, comme toi.

Elle vacilla.

— Dis à Mémé qu'il explique, à Lisieux. Tu comprends, toi : je ne peux pas rentrer.

Elle essayait de se mettre sur la pointe des pieds pour être à la hauteur de sa bouche. Derrière eux, le vieil Américain échoué là après des siècles de vadrouille à travers le monde plaquait ses accords syncopés. Des serveurs les croisèrent, silencieux.

— Pourquoi tu es flic ? jeta-t-elle avec une curiosité violente. Prends la route, comme moi !

Il se mit à danser, les pieds nus de Brigitte toujours collés sur ses mocassins.

— Ça me rend libre, dit-il. Un sujet dont Konrad ne t-a jamais parlé.

Elle sourit :

— Tu te trompes. Il ne me parlait que de ça…

Boris abandonna ses lèvres.

— Je vois, dit-il. Et toi aussi, maintenant, tu vois.

Elle éclata de rire :

— Comme vieux singe de l'orchestre, dit-elle, j'avoue que tu es mille fois plus propre que lui.

— Viens, dit-il, remué, on va se dire au revoir.

Brigitte se colla contre son torse, aussitôt les portes de l'ascenseur refermées derrière eux.

— Ça ne sera qu'un au revoir, souffla-t-elle contre ses lèvres. On se retrouvera. Je le veux.

Elle eut une vague d'or dans les yeux :

— Un jour, dit-elle, tu auras besoin de moi. Appelle.

Il pensa très vite à la Brigitte écartelée à dix-huit ans dans le palais d'un salaud. Puis à sa vieillesse à lui.

Elle devina au dixième de seconde ce que trahissait le gris voilant subitement ses yeux noirs.

— Pardon, vieux singe, dit-elle en s'effaçant pour le laisser sortir de l'ascenseur. Je serai là quand tu deviendras vraiment vieux.

Elle colla ses hanches contre les siennes et se recula aussitôt comme si elle s'était heurtée par mégarde au dard d'un scorpion géant.

— Oh ! s'exclama-t-elle avec une résurgence d'enfance dans la voix. Là, je balise quinze secondes.

Il arrondit les paupières.

— Tu balises quoi ?

Elle rit :

— On cause comme ça au CES, à Lisieux, quand on veut dire qu'on a peur.

Il fronça les sourcils, amusé.

— Et peur de quoi, dans la circonstance présente ?

Elle rapprocha ses hanches des siennes en se balançant.

— Tu vois, murmura-t-elle, les quinze secondes sont passées. Je ne balise plus. Je mets toute la gomme.

Elle chercha ses lèvres tout le temps qu'il mit à manœuvrer la clé dans la serrure de la chambre.

— Avec ce que tu promets, vieux singe, reprit-elle d'une voix rauque, j'ai l'impression que je serai à ramasser à la cuiller depuis longtemps quand tu te décideras enfin à décrocher.

Boris Corentin soupira en observant le crachin de novembre qui poissait les vitres de la Brigade Mondaine devant lui. Il n'était que dix heures du matin et il avait dû allumer sa lampe de bureau pour voir la carte postale qu'Aimé Brichot lui avait tendue à son arrivée.

Un paysage de rêve : douce mer de turquoise clapotant sur une plage bordée de palmiers flottant dans une brise chaude. Les Caraïbes…

Au dos, ces mots griffonnés d'une haute écriture joyeuse : « Il est Américain. Il me demande en mariage. Il a trente ans. Il est magnifique. Il

est milliardaire. Et c’est sérieux, Mémé ! Embrasse Boris partout de ma part. Signé : Brigitte. »

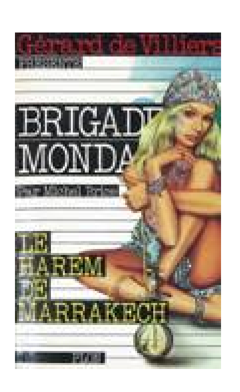
Corentin rendit la carte à Brichot :

— Tu vois, Mémé, sourit-il, j’avais raison. On pouvait faire confiance à Brigitte. Elle a la classe internationale.

Il examina la moustache raide du parrain de Brigitte.

— Pour ce qui est de ce quelle te demande à mon égard, reprit-il avec un clin d’œil, je te dispense de t’exécuter. Ça vaut mieux, pour notre réputation à tous les deux, non ?

TABLE



---

[1] Région du Maroc entourant Agadir.

[2] L'ancienne Mogador. A 180 km environ à l'ouest de Marrakech, sur l'Atlantique.

[3] Organisation Mondiale de la Santé.

[4] Le dirham équivaut à un franc.

[5] Fleurs et feuilles séchées de « cannabis Indica », ou chanvre indien. Cultivé, au Maroc, surtout dans la région du Rif, au sud de Tanger.

[6] Les deux meilleurs hôtels de Marrakech. Dans l'ordre.

[7] Autrefois, les inspecteurs des CIATS (ou commissariats), qui enregistraient beaucoup de plaintes, possédaient un cachet portant les initiales V.R. Cela leur évitait de faire un rapport négatif. Ils appliquaient alors le cachet « V.R. » en marge de la plainte. L'expression est restée.

[8] ABS : Aux bons soins.

[9] Le Neuilly de Casablanca.

[10] Merci, en arabe.

[11] Voir Brigade Mondaine, n^0 11 *La Mante Religieuse*.

[12] Affaire particulièrement compliquée, en argot policier.

[13] Commission Rogatoire, délivrée par un juge d’instruction, toujours sur papier jaune.

[14] Un peu plus de 2 000 F.

[15] Allocations d’argent hors circuit normal, dont les chefs de brigade ont le contrôle personnel.

[16] Voir Brigade Mondaine n^{0} 11 *La Mante Religieuse.*

[17] Qu’Allah te protège.

[18] Voir Brigade Mondaine n° 10 *Le Cygne de Bangkok.*

[19] Sédatif puissant, très en vogue dans les milieux hollywoodiens, où l’on raconte que certains l’utilisent pour calmer les enfants et les adolescents recrutés pour tourner des films pornographiques. Roman Polanski, le célèbre metteur en scène, a été accusé d’avoir utilisé du Quaalude avec une mineure de quatorze ans.